# LE GOÛT

*DE*

# BIEN DES GENS,

*TOME SECOND.*

*A LYON,*
Chez J. DEVILLE.
*A ROUEN,*
Chez ABRAHAM LUCAS.
*A BORDEAUX,*
Chez les Freres LABOTTIERE.
*A CAEN,*
Chez LEROY, Imprimeur.
*A MARSEILLE,*
Chez MOSSY.
*A LILLE,*
Chez CARRÉ DE LA RUE.

# LE GOÛT
## DE
# BIEN DES GENS,
## OU
# RECUEIL
# DE CONTES,

*Tant en Vers qu'en Prose.*

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.
*Et se trouve à Paris,*
Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

# LA RECONNOISSANCE A PROPOS.

LES fuites du défordre & du libertinage deviennent quelquefois terribles ; on fe contente de regarder comme dangereux le commerce de ces femmes malheureufes qui ne font à perfonne & qui appartiennent à tout le monde, on ne fonge pas à tout ce qu'il peut avoir de criminel ; fait-on fi les faveurs qu'on en achete n'ont point été vendues auparavant à nos parens les plus proches, & fi l'on ne fuccede pas à fon frere, à fon pere même ? Ces alliances odieufes peuvent avoir encore des conféquences plus horribles ; l'ignorance ne fuffit pas toujours pour les excufer,

& l'on frémiroit ſi l'on y réfléchiſſoit.

Dorval étoit né avec toutes les qualités qui rendent un homme aimable ; il avoit celles qui le font eſtimer ; mais il en fit peu d'uſage ; il perdit ſes parens de bonne heure ; il ſe trouva riche & maître de lui-même dans cet âge, où les paſſions s'éveillent, où la jeuneſſe a réellement beſoin d'un guide : il n'en eut point ; ſon jugement, ſon caractère n'étoient pas encore mûrs ; des amis faux, des liaiſons formées & entretenues par le plaiſir, ne tarderent pas à l'égarer, à effacer de ſon eſprit les principes de vertus qu'il avoit reçus dans ſon enfance, & qui n'avoient pas eu le tems de germer ; ils l'étourdirent ſur le vice qu'ils lui préſenterent ſous les images les plus ſéduiſantes. Dorval s'y livra avec transport ; il paſſa ſa jeuneſſe dans toutes les diſſipations & tous les

désordres; ses amis applaudissoient à sa conduite lorsqu'elle méritoit les plus grands reproches, & dans son aveuglement il en tiroit vanité; il se faisoit un jeu de la séduction, il regardoit comme un triomphe bien glorieux pour lui, l'art avec lequel il attaquoit l'innocence, ou la vertu la mieux éprouvée, & par lequel il les faisoit succomber; il étoit surtout fier d'entendre dire qu'aucune femme ne pouvoit lui résister.

Cette ivresse dura longtems; mais enfin son tempéramment s'altéra; il sentit affoiblir des forces dont il avoit trop abusé; dans ces momens on sent le dégoût de la satiété, on peut revenir à la sagesse. Dorval résolut de changer de vie, il crut être réformé: il ne l'étoit point: il voulut se borner à une seule maitresse; il méprisoit la plus part de celles qui auroient consenti de vivre avec lui sous ce titre; il en cher-

cha une qui pût l'aimer, qui oubliât ſes richeſſes, & qui s'attachât à lui par tendreſſe & par inclination. Il eut de la peine à rencontrer ce qu'il deſiroit.

Il étoit allé paſſer quelque tems à la campagne pour rétablir ſa ſanté ; la fille d'un de ſes fermiers attira ſon attention; elle avoit l'air le plus tendre & le plus intéreſſant, toute la fraîcheur & l'éclat de la jeuneſſe; ſes graces étoient naïves & touchantes, la candeur & l'innocence brilloient dans ſes regards; lorſqu'il lui parloit, il la voyoit rougir; cette timidité l'embelliſſoit encore. Dorval ſentit pour elle, ce qu'aucune femme ne lui avoit inſpiré juſqu'à ce moment; il crut que la belle Dorothée, c'eſt ainſi qu'on l'appelloit, étoit la maitreſſe qu'il cherchoit; il reſolut de n'en avoir pas d'autre: il attaqua ce cœur ſimple, il en trouva le côté ſenſible, & ne tarda pas à ſe faire aimer.

Dorothée étoit vertueuſe ; elle ne pouvoit pas ſe flatter d'être un jour l'épouſe de ſon maître ; elle ne ſongeoit point à le devenir, elle penſoit qu'elle ſeroit aſſez heureuſe de l'aimer & d'en être aimée ; elle ne voyoit rien au delà : elle étoit ſatisfaite : elle imaginoit que Dorval le ſeroit ; mais les deſirs de cet homme avoient un autre but : l'innocence de Dorothée ne lui permettoit pas de l'en détourner comment y auroit-elle réuſſi, elle ne le prévoyoit pas.

Dorval l'entretenoit ſans ceſſe des plaiſirs de la capitale, de ceux qu'il pouvoit lui procurer, du bonheur dont il jouiroit avec elle, ſi elle conſentoit à le ſuivre ; il les faiſoit ſouhaiter à Dorothée ; mais il falloit quitter ſon pere, il falloit même partir ſans ſon aveu ; elle concevoit qu'elle ne l'obtiendroit jamais : elle balançoit cependant. Dorval avoit

respeсté jusques-là sa vertu, c'étoit avec peine qu'il avoit contenu l'amour qui l'embrasoit; en différant son triomphe, il n'avoit voulu que le rendre plus vif; jusqu'à ce moment il n'avoit presque jamais eu le tems de desirer; il vouloit goûter ce plaisir : il le savouroit dans toute son étendue.

Pour déterminer l'aimable Dorothée à le suivre, il vit qu'il étoit besoin de lui rendre ce parti nécessaire; il cessa en conséquence de contraindre ses desirs; il la suivit un jour dans la campagne où elle étoit allée s'occuper de ses travaux ordinaires: elle étoit seule; les bleds qu'on n'avoit point encore recueillis, étoient dans leur plus haute élévation, ils pouvoient servir d'asyle à l'amour & dérober ses jouissances à tous les yeux; le tems, le lieu, l'objet, tout étoit nouveau pour Dorval; & devoit, dans son idée, ajouter à son bonheur; il joignit Dorothée, elle le vit en rou

gissant, en éprouvant un trouble secret qui n'étoit pas sans douceur. Dorval lui fit quitter une occupation qui ne lui paroissoit pas faite pour elle ; il lui parla plus vivement de sa tendresse, jouit de la naïveté de ses réponses, prit des libertés qu'on ne repoussa point, parce qu'on on en ignoroit les suites ; il n'eut pas besoin d'art pour amener sa victoire : l'amour seul en fit tous les frais, & il crut n'en avoir jamais obtenu de plus belle.

Dorothée revenue de l'ivresse & de l'égarement où son amant l'avoit plongée, baissoit les yeux avec confusion ; elle n'osoit regarder Dorval, que son embarras rendoit encore plus heureux ; elle ne lui fit point de reproches ; elle avoit partagé ses transports ; il dissipa sa timidité, sa honte ; elle l'aima davantage.

Dans ce moment elle n'eut plus la force de résister aux prieres qu'il lui

fit de l'accompagner à Paris, elle ne ſongea plus à la douleur dans laquelle elle plongeroit ſon pere ; cette idée l'avoit toujours arrêtée : ſa foibleſſe ne lui permit plus de l'écouter. Dorval avoit prévu cet effet, il prit ſur le champ avec elle les meſures qu'exigeoit ſon départ. Depuis quelque tems il parloit du ſien, on ne devoit pas être ſurpris quand il en feroit les préparatifs ; il fit précéder celui de Dorothée : elle voulut qu'il reſtât après elle pour conſoler ſon pere ; Dorval feignit de ſe charger de ce ſoin ; elle s'éloigna à l'entrée de la nuit. Que devint le vieux fermier, en ne retrouvant plus ſa fille ! il n'oſoit point ſe préſenter devant ſon maître, il ne le ſoupçonnoit pas d'être l'auteur de ſon infortune ; il pleuroit la perte de Dorothée, ſans ſavoir ce qu'elle étoit devenue, ni ce qu'il avoit à eſpé-

rer ou à craindre. Dorval ne s'embarrassa gueres de ses larmes ; enchanté des charmes de Dorothée, ne pouvant supporter une plus longue absence, il la suivit deux jours après, & ne manqua pas de se faire un mérite auprès d'elle des consolations qu'il se vanta d'avoir donnnées au vieillard, qu'il n'avoit pas même daigné voir ; la sensible Dorothée lui témoigna sa reconnoissance par les témoignages les plus vifs du plus tendre amour.

Dorval vécut avec elle dans une douce union, & aussi heureux qu'on peut l'être dans le crime ; il renonça à ses anciens égaremens ; il se contenta du cœur qu'il possédoit : il étoit sûr d'être aimé pour lui même. Cette espéce de réforme, ce changement de conduite rétablit sa réputation, & effaça les mauvaises impressions que ses premiers désordres avoient don-

nées; on condamne la débauche grossiere, mais on pardonne un attachement. Dorval en fit l'expérience; Ses parens qui l'avoient abandonné pendant le cours de ses déréglemens, le revirent dès qu'ils le crurent moins dissipé; ils s'intéresserent à sa fortune, à son avancement; ils le produisirent auprès du ministre; ses talens naturels; furent apperçus; on crut qu'on pourroit les employer avec fruit; il paroissoit propre surtout aux négociations; on le chargea de quelques commissions délicates dont il rendit le meilleur compte: dès lors on conçut de lui les plus grandes espérances: on l'envoya dans une Cour étrangere. Ce ne fut pas sans regret que Dorval se vit obligé de quitter sa chere Dorothée; elle ne pouvoit pas le suivre, son état ne le permettoit pas; elle alloit être bientôt mere; Dorval enchanté atten-

doit avec impatience l'enfant qu'elle alloit lui donner ; ne pouvant différer son départ, il prit les arrangemens nécessaires pour assurer à sa maitresse toutes les commodités dont elle auroit besoin jusqu'à ses couches, & celles qu'il lui faudroit encore pour le venir rejoindre aussitôt qu'elle le pourroit sans danger.

Tranquille sur ce point, il partit avec moins de regret ; il arriva à la Cour où son ministere l'appelloit ; les affaires dont il étoit chargé firent une diversion dans son cœur, l'amour s'éteignit par degrés ; Dorothée n'étoit plus présente à ses yeux ; une nouvelle passion lui fit oublier la premiere : il crut trouver plus d'attraits, plus de charmes, dans une femme du pays qu'il habitoit. Il apprit sans peine que sa chere maitresse étoit morte des suites de sa couche ; on ne lui dit point quel enfant elle

avoit mis au monde, ni ce qu'il étoit devenu ; il ne ſongea pas même à s'en informer ; dix ans entiers qu'il paſſa dans cette Cour, l'effacerent abſolument de ſon ſouvenir ; pendant ce tems il ceda à ſes penchans ordinaires, s'attachant à toutes les femmes & volant de l'une à l'autre. Il donna aux étrangers des exemples d'inconſtance qu'ils ne ſoupçonnoient pas ; les dames voyoient avec douleur en lui le plus aimable & le plus leger des hommes.

Son goût pour les plaiſirs ne le détourna point de ſes affaires, il ſut les concilier avec elles ; on blâmoit ſa conduite, mais on lui pardonnoit en faveur de ſes talens & de ſes ſuccès. Cette négociation fut ſuivie d'une autre : elle ne dura que cinq ans ; après cet intervalle il revint dans ſa patrie, la revit avec plaiſir, & ſe propoſa de ne plus la

quitter ; il y renouvella ſes anciennes connoiſſances, en fit de nouvelles, & ſe livra à la diſſipation ; les emplois dont il avoit été décoré ſembloient avoir jetté ſur ſa perſonne un luſtre, qui s'étendit juſques ſur ſes déſordres ; on l'avoit condamné autrefois comme un homme perdu dans la débauche la plus crapuleuſe, on ne le voyoit plus alors que comme un libertin aimable : en l'applaudiſſant, on approfondiſſoit l'abyme ouvert ſous ſes pas ; il fallut un événement terrible pour l'éclairer.

Il y avoit trois ans qu'il étoit à Paris ; un jour il étoit dans une petite maiſon de campagne qu'il avoit auprès de cette capitale, & dans laquelle il raſſembloit ſouvent ſes amis & ſes maitreſſes ; il donnoit à dîner à une compagnie nombreuſe ; un laquais vint lui annoncer une femme déja âgée, qui demandoit avec beau-

coup d'empreſſement la faveur de lui parler un inſtant : que veut-elle ? s'écria Dorval, allez lui dire que je n'y ſuis pas. Mais monſieur, reprit le laquais... Faites ce que je veux, interrompit le maître ; lui auriez vous par hazard dit le contraire ? La confuſion du laquais lui fit connoître qu'il avoit deviné ; il alloit s'emporter, lorſque le domeſtique lui apprit que cette vieille femme étoit accompagnée d'une perſonne très-jeune & très-aimable ; cette circonſtance radoucit Dorval ; il ordonna qu'on introduisît les deux dames. On ne fit pas attention à la premiere ; ſes yeux, & ceux de ſes amis ſe fixerent ſur la jeune ; elle étoit habillée d'une maniere ſimple & décente ; elle baiſſa les yeux en entrant; ſa conductrice fit des excuſes à Dorval & à toute la compagnie ; mais elle avoit un procès conſidérable dont le juge-

ment n'étoit pas éloigné, & que les ſollicitations de Dorval pouvoient lui rendre favorable ; elle entra dans les détails de ce procès ; perſonne ne l'écouta ; chacun occupé de la jeune fille, formant des projets ſecrets ſur elle, n'étoit plus en état de prêter ſon attention à quelqu'autre choſe ; on s'apperçut qu'elle avoit fini ſon hiſtoire lorſqu'elle ceſſa de parler. Dorval qui n'avoit pas été plus attentif que les autres, jugea que le gain de ce procès étoit ſûr, qu'il n'y avoit rien de plus clair, & promit ſa protection. La vieille dame le remercia, & le ſupplia de lui accorder une audience particuliere, parce qu'elle avoit quelque choſe à ajouter encore, qu'elle ne pouvoit dire qu'à lui ſeul ; Dorval regarda la jeune perſonne, & conduiſit ſur le champ la vieille dans ſon cabinet.

Monſieur, lui dit celle-ci, je n'ai

point de procès ; j'ai cherché à m'introduire auprès de vous, je n'ai pas trouvé d'autre prétexte ; tout ce que je vous ai dit est un conte ; mais la jeune fille que vous avez vue avec moi, est une réalité ; je crois qu'elle a fait quelque impression sur votre cœur ; elle est jeune, elle est belle ; je vous réponds de son innocence : consultez-vous ; voyez si vous voulez la posséder.

Cette démarche, ce discours, cette proposition n'étonnerent point Dorval ; depuis longtems il étoit accoutumé à de pareilles avantures. Il remercia madame Janam, c'étoit le nom de cette femme ; il convint qu'il avoit trouvé sa pupille aimable ; & banissant les façons, ainsi qu'elle avoit fait, il fit ses offres ; elles annonçoient un homme pressé de conclure, & qui craignoit que quelqu'autre n'allât sur son marché ; il demanda si l'on seroit

content d'un contrat de deux mille écus de rente : madame Janam fut satisfaite. A demain, dit-elle à Dorval, signez l'acte dans la matinée, le soir nous souperons avec vous, & vous serez le Sultan favorisé.

Elle rentra dans la salle où étoit la compagnie, en achevant ces mots, fit de nouvelles excuses, se plaignit encore de son procès, se retira, & reprit avec sa pupille le chemin de Paris. Dans la route elle l'instruisit de l'affaire qu'elle venoit de conclure. Sophie, c'est ainsi que s'appelloit la jeune personne, rougit en apprenant cette nouvelle ; ses yeux se remplirent de larmes. Quentends-je ! s'écria t'elle, qu'avez vous fait ! Quel affreux marché!... Ma mere, ô ma mere, avez-vous pû démentir votre caractere, vous abandonner à ces honteuses extêrmités, vendre votre fille !... Avez vous oublié cette vertu

dans laquelle vous m'avez élevée? après l'avoir fait naître dans mon ſein, eſt-ce à vous à chercher à la détruire? Quelle étrange conduite! Je me rappelle encore avec tranſport, les leçons précieuſes que j'ai reçues de vous; elles ont fait mon bonheur, & vous préparez à préſent mon malheur & mon opprobre. Le reſpect que j'avois pour vous étoit le ſentiment le plus délicieux auquel je puſſe me livrer.... Ah! ſans doute ce que vous venez de me dire n'a rien de réel, vous avez voulu éprouver ma vertu; une mere eſt incapable de tenir ſérieuſement un pareil diſcours à ſa fille; oui, je le vois, vous êtes bien éloignée de vouloir me priver du plaiſir inexprimable de vous eſtimer.

Madame Janam, ne s'attendoit pas à une réponſe ſi vive de la part de Sophie; elle garda quelque tems le

ſilence : enfin elle prit le parti de lui parler plus ouvertement qu'elle ne l'avoit jamais fait.

Sophie, lui dit-elle, ſors de l'erreur où je te vois, où je t'ai laiſſée trop longtems ; tu n'es point ma fille ; ta mere te confia à mes ſoins ; autant que j'en puis juger par les apparences, tu es le fruit d'un amour que l'himen n'a point légitimé ; je ne ſais pas à qui tu peux être ; le ſort de ta mere m'eſt inconnu ; j'ignore ſa naiſſance & ſon rang ; peu de tems après qu'elle t'eût remiſe entre mes mains, elle vint te voir une fois : je n'ai plus entendu parler d'elle. Je pris de l'amitié pour toi ; je réſolus de t'élever comme ma fille : tu n'as point à te plaindre de ma tendreſſe & de mes ſoins ; tu ſais tout ce que j'ai fait pour toi ; je n'ai épargné aucune dépenſe pour te donner une éducation convenable : tu en as profité ; mais il

eſt juſte que je recueille les fruits de mes ſoins : je ne prétends pas les avoir inutilement employés ; tu me dois tout ; la fortune t'offre les moyens de t'acquitter envers moi, tu es une ingrate ſi tu les refuſes : tu manques à la fois, à moi qui t'ai ſervi de mere, qui me ſuis ruinée pour remplir les devoirs que m'impoſoit ce titre, à toi même qui te trouveras réduite à l'indigence la plus affreuſe, & qui te ſera d'autant plus inſuportable, qu'il n'aura dépendu que de toi de l'éviter.

Vous n'êtes point ma mere, répondit Sophie conſternée & confuſe ! c'eſt à votre généroſité que je dois la vie juſqu'à ce moment ; quel horrible bienfait, ſi telles étoient vos vues lorſque vous m'avez donné vos ſoins ! Ah, madame, que ne m'abandonniez vous ? N'y a t'il pas des retraites deſtinées à recevoir les infor-

tunées, qui comme moi ſont rejettées de leurs parens au moment de leur naiſſance, & qu'on repouſſe comme le témoin odieux d'une foibleſſe honteuſe ! Quelque humilians que ſoient ces aſyles, mon innocence & ma vertu y euſſent été en ſureté ; j'y aurois paſſé des jours obſcurs & tranquilles, tels qu'ils conviennent à ceux qui ſont nés auſſi malheureuſement que moi : ah ! pourquoi m'avez-vous gardée auprès de vous ? Ne cherchez pas à me perſuader que c'eſt la tendreſſe & la pitié, vous n'y réuſſirez point ; vous m'avez éclairée ſur vos coupables projets : je vois en frémiſſant que le deſſein dont vous m'entretenez étoit prémédité depuis longtems ; vous l'aviez conçu ſans doute au moment que ma mere m'abandonna ; dès que vous vîtes que la nature m'avoit douée de quelques avantages du côté de la figure, vous

résolutes d'en tirer un parti affreux ; depuis que je suis entre vos mains, vous méditez la ruine de mon innocence ; ces foibles attraits que vous avez cherché à développer, ces talens que vous avez cultivés, ceux que vous m'avez procurés, sont autant de fleurs dont vous avez tâché de parer votre victime ; n'appellez pas à votre secours ma reconnoissance : elle ne vous aidera point à me séduire ; je sais ce que je vous dois : vous avez empoisonné tout ce que vous avez fait pour moi ; vos projets coupables me dispensent de toute gratitude, & je ne puis vous accorder celle que vous desirez : elle seroit un crime. Barbare ! A quoi me réduisez vous ? Ah ! si vous me destiniez à ces horreurs, pourquoi me parliez-vous le langage de la vertu, pourquoi m'appreniez vous à l'aimer ? Je frémis en examinant vos motifs ; vous vouliez

qu'elle me servit de sauve-garde jusqu'au moment où vous trouveriez votre avantage à me la faire perdre. O, mon Dieu, à quelle épreuve m'as-tu réduite !

Ce discours jetta madame Janam dans la consternation & dans la douleur ; Sophie avoit pénétré son ame toute entiere, & avoit découvert toutes ses noirceurs ; cette femme ne pouvoit rien dire pour son excuse, aussi n'entreprit-elle pas de se justifier : elle ne s'occupa que du soin de corrompre son éleve. Elle employa tous les secrets de la séduction ; elle lui représenta les richesses dont elle jouiroit, les plaisirs qui s'empresseroient autour d'elle; elle essaya même de lui prouver que sa vertu s'allarmoit trop vivement, que ce qu'on exigeoit d'elle étoit permis ; elle se servit enfin de toute la morale inventée par le libertinage ; elle ne

pût parvenir à convaincre Sophie. Vous m'avez parlé différemment autrefois, lui dit elle; je me souviens encore de vos premieres leçons : elles sont gravées au fond de mon cœur, il les suivra sans cesse, il y trouve son plaisir.

Elles arriverent à Paris, où la vieille malheureuse continua ses infames exhortations; la nuit la contraignit de les interrompre. Sophie, lui dit elle, ne disputez plus, couchez vous, & réfléchissez sur tout ce que je vous ai dit; préparez-vous à l'obéissance, vous m'en remercierez un jour; souvenez-vous que ce dernier service n'est pas le moindre de ceux que je vous ai rendus.

Sophie ne répondit pas; elle avoit pris le parti de se taire, en s'appercevant que le cri du sentiment & de la vertu, ne pouvoit trouver un passage dans ce cœur nourri d'opprobre;

probre ; elle paſſa la nuit dans les larmes & dans les inquiétudes ; la ſituation dans laquelle elle ſe trouvoit étoit terrible, pour une perſonne de ſon âge & de ſon caractere ; elle réfléchit long-tems ſur les moyens de ſe ſauver du danger qui la menaçoit ; aucun ne ſe préſentoit à ſon eſprit. Le lendemain, le jour la trouva les yeux encore ouverts, elle s'habilla triſtement. Madame Janam vou lut renouveller les diſcours de la veille ; elle la conjura de ſe taire ; celle-ci crut devoir lui donner cette ſatisfaction ; elle ſortit pour aller terminer l'affaire du contrat avec Dorval.

Sophie reſta ſeule dans la maiſon ; parmi les idées qui lui rouloient dans la tête, pour ſe dérober à l'opprobre, il s'en préſenta une à laquelle elle ſe fixa. Madame Janam étoit abſente ; elle avoit la liberté qui lui étoit

néceſſaire ; elle ſortit & ſe rendit chez un Magiſtrat reſpectable : il étoit encore de bonne heure, on ne voulut pas la laiſſer entrer ; on lui dit d'attendre ; elle avoit peu de momens à perdre : elle demanda avec tant d'inſtance, la grace d'être admiſe ſur le champ, qu'on ne put la lui refuſer. Ses graces touchantes gagnoient promptement les cœurs. On alla dire au Magiſtrat qu'une jeune perſonne qui paroiſſoit fort affligée, le conjuroit de lui accorder une audience particuliere. Cet homme reſpectable, intéreſſé par cette annonce, ordonna qu'on l'introduisît; il fit ſortir tout le monde de ſon appartement. Sophie ſe jetta à ſes pieds, & fondant en larmes, elle lui raconta ſa malheureuſe hiſtoire, & implora ſes ſecours contre la perſécution qu'elle éprouvoit.

Le magiſtrat la fit relever avec

bonté ; ce ſpectacle l'émut (la vertu pourſuivie n'imploroit pas ſon appui en vain) il la conſola, il diſſipa ſes craintes. Ne vous affligez pas, lui dit-il, raſſurez-vous, ma chere enfant, ſoyez toujours auſſi ſage que belle ; les protections ne vous manqueront pas, vous vivrez heureuſe & tranquille : quant à l'affaire qui vous amene ici, croyez que vous en ferez quitte pour vos frayeurs ; retournez dans votre maiſon, tâchez d'empêcher qu'on ne ſoupçonne que vous êtes ſortie ; & ſi cela n'eſt pas poſſible, ayez ſoin qu'on ne penſe point que vous êtes venue ici. Quand votre prétendue mere vous parlera de M. Dorval, n'affectez plus ni dégoût, ni dédain ; ſuivez-la paiſiblement, & ſans vous plaindre, lorſqu'elle vous conduira chez lui ; ne montrez ni inquiétude, ni effroi ; je vous donne ma parole qu'il n'arrivera

rien qui puiſſe allarmer votre honneur, ni bleſſer votre délicateſſe ; comptez ſur moi, répétat-il, en la voyant confuſe de ce diſcours, & inquiéte de l'ordre qu'il lui donnoit de ſe rendre chez Dorval ; comptez ſur mes ſoins, ſur les meſures que je vais prendre ; vous m'avez inſtruit, vous m'avez appellé à votre ſecours : je ſerois coupable de votre perte, & plus criminel que la Janam, ſi je vous le refuſois, & même ſi je le différois.

Sophie raſſurée, promit de ſuivre le conſeil du Magiſtrat, & de faire exactement tout ce qu'il lui recommandoit ; elle reprit le chemin de la maiſon de la Janam ; elle y arriva avant elle, rentra ſans être apperçue, ſe mit à ſon claveſſin, comme s'il n'étoit rien arrivé. La vieille dame, à ſon retour, n'eut pas le moindre ſoupçon qu'elle fût ſortie. Etonnée de la voir

ſi tranquille, elle ſe garda bien de lui en demander la cauſe; de nouvelles diſcuſſions pouvoient la remplir encore de trouble, rallumer les allarmes de la veille, aigrir ſon eſprit, dont il feroit alors plus difficile de ſe rendre maître; elle crut entrevoir dans ce calme, une ame laſſe de combattre, réſolue de céder, ou que dumoins il ſeroit aiſé de vaincre; dans cette confiance elle prit un air plus libre, elle vaqua à ſes affaires comme à l'ordinaire, adreſſant de moment à autre, quelques paroles flatteuſes à ſa pupille, vantant ſes agrémens, la fraicheur de ſon teint, l'éclat de ſes yeux, au pouvoir deſquels les cœurs n'auroient pas la force de réſiſter; elle hazarda quelque choſe de plus ſignificatif, elle parla de M. Dorval, loua ſon mérite, ſes bonnes qualités; elle s'étendit ſurtout ſur ſes richeſſes, & ſur ſa généro-

ſité. Sophie gardoit le ſilence, elle tâchoit de contenir l'indignation que ces propos lui inſpiroient ; elle s'attachoit principalement à ne laiſſer voir dans ſes yeux aucun aveu, ni aucun déſaveu. Madame Janam ne douta plus que ſes leçons n'euſſent opéré ſur l'eſprit de Sophie ; elle penſa que les reproches qu'elle lui avoit d'abord faits, avoient été cauſés par les terreurs de l'innocence & de la vertu ; elle ſe perſuada que c'en étoit les derniers ſoupirs ; les réfléxions de la nuit, lui parurent avoir produit ce changement.

L'heure du rendez-vous approchoit : elle propoſa à Sophie de s'habiller : elle ne la vit point s'oppoſer au deſir quelle avoit de la parer. Dès que la toilette fut finie, elle monta en carroſſe avec elle, & elles ne tarderent pas à arriver à la maiſon de campagne de Dorval.

Dorval les attendoit avec impatience; il avoit assemblé un nombre choisi de ses amis, à qui il vouloit faire voir sa conquête; son bonheur devoit lui paroître plus grand, lorsqu'il auroit des témoins: parmi ces amis, il y en avoit quelques-uns qui ne s'étoient pas trouvés chez lui la veille; Sophie leur étoit absolument inconnue; ils pousserent un cri d'admiration en la voyant; ils féliciterent Dorval, d'une si charmante possession: il n'y en eût point qui ne fût jaloux de son marché, & qui n'espérât de partager un jour avec lui les bonnes graces d'une si jolie personne; tous, en vantant la félicité de Dorval, laisserent entrevoir leurs desirs & leurs espérances; la conversation s'anima; Sophie, peu faite aux propos qu'elle entendoit, rougissoit à chaque instant; sa confusion augmenta les plaisanteries & les prétendus bons

mots de la compagnie ; on l'imputa à tout autre motif, qu'à celui qui la causoit réellement, la modestie & l'innocence ; sa situation étoit pénible ; elle attendoit avec impatience que le Magistrat l'en délivrât; elle ne voyoit venir personne, elle en frémissoit ; ses yeux, à chaque minute, se tournoient du côté de la porte;elle prêtoit l'oreille au moindre bruit ; rien ne paroissoit ; elle soupiroit en secret : elle avoit de la peine à se défendre de quelque défiance ; les promesses qu'on lui avoit faites la rassuroient cependant ; mais elle craignoit qu'on ne les executât trop tard; dans quel embarras un délai pourroit-il la jetter ! elle étoit déterminée à se défendre, . à mourir plutôt que de mériter les avantages qu'on lui proposoit ; mais quelle est la résistance d'une jeune fille ? Comment repoussera-t-elle la force? Un homme

qui a été capable de l'achetter, respectera-t-il un bien qu'il croit à lui ? N'aurat-il pas même la lâcheté d'employer la violence ?

Ces reflexions ajoutoient à son inquiétude, elle augmentoit à chaque instant ; on se mit à table, les discours libres des convives n'étoient pas capables de la rassurer ; elle ne devoit pas espérer d'y trouver un protecteur ; il n'en étoit aucun qui n'eût payé bien cher le bonheur d'être un instant à la place de Dorval.

Les heures s'écouloient cependant, le souper approchoit de sa fin, l'impatient Dorval vouloit hâter le moment de ses plaisirs. Mes amis, disoit-il à ses convives, votre présence m'a toujours été agréable : elle me le sera beaucoup demain ; mais pour aujourd'hui vous me permettrez d'en user sans façon, mon excuse est devant vos yeux ; je vous garantis ma

complaiſance quand vous ſerez dans le même cas : ayez-en un peu pour moi. On plaiſanta beaucoup de ce compliment : à la fin on le trouva raiſonnable ; on ſe diſpoſoit à ſatisfaire Dorval ; Sophie étoit remplie de trouble & d'effroi : cet état ne dura pas plus longtems.

Un inconnu s'avance, il entre ſans ſe faire annoncer dans l'appartement où la compagnie étoit aſſemblée & ſe préparoit à prendre congé. Sa préſence etonne tout le monde; Dorval ſe plaint de ce qu'on vient le troubler dans cette maiſon ; il parle avec aigreur à cet homme ; quel motif peut l'amener à cette heure, dans ſa maiſon de campagne ? l'inconnu ne lui répond point, il ſe contente de lui préſenter un papier ; Dorval l'ouvre, y trouve un ordre du Roi, qui lui défend de troubler l'Exempt qui ſe préſente chez lui,

dans la commiffion dont il eft chargé; étonné de cet ordre & de cette vifite, Dorval demande avec inquiétude de quoi il eft queftion.

Monfieur, répond l'Exempt, vous êtes le maître de recevoir chez vous toutes les perfonnes que vous voulez ; mais permettez-moi de vous le dire, vous ne connoiffez pas cette vieille dame & cette jeune demoifelle ! fans doute ce n'eft pas ici que je ferois venu les chercher, fi vous les aviez mieux connues ; j'ai ordre de les arrêter toutes les deux ; mais afin que vous ne les confondiez pas enfemble, je vous expliquerai mes ordres avec un peu plus de détail ; je vais conduire madame, ajouta-t-il en défignant la Janam, dans une maifon de force, où elle expiera les crimes qu'elle à commis fans doute, & principalement le dernier dont elle à voulu fe rendre coupable ; le tems, le lieu, les circonftances dépofent en

faveur des éclairciſſements qu'on a reçus : quant à mademoiſelle, continua-t-il en montrant Sophie, elle n'a qu'à choiſir le Couvent qui lui conviendra le mieux, je l'y accompagnerai ; elle n'y manquera de rien, elle ſera la maitreſſe de le quitter quand il lui plaira, & ſi elle a quelque vue pour ſe marier, elle ne donnera pas ſeulement à ſon époux une femme aimable & reſpectable par ſa vertu, elle lui portera encore une dot que la bienfaiſance doit à la ſageſſe qu'elle a montrée.

Toute la compagnie reſta ſtupéfaite à ce diſcours ; Dorval ne put voir ſans douleur, l'obſtacle qu'on mettoit à ſes plaiſirs ; il regarda Sophie ; l'air de ſatisfaction répandue ſur ſon viſage, lui apprit qu'il avoit d'abord mal jugé d'elle : voyant qu'il n'y avoit point de remede, il voulut ſe faire un mérite de ſa ſoumiſſion ; il s'approcha d'elle & lui fit

des excuses de ce qui s'étoit passé.

Vous n'avez pas besoin de vous justifier, reprit l'Exempt; vous n'avez fait que ce que tout autre auroit fait sans doute à votre place ; il est bien peu d'hommes qui eussent le courage de refuser le bien qu'on vous avoit offert ; vous ne deviez pas être plus délicat qu'une mere ; cette femme seroit un monstre, si elle étoit réellement celle de Sophie, & cette aimable fille seroit trop malheureuse, si elle lui devoit le jour ; mais la Janam n'a fait que l'élever ; je saurai d'elle de qui elle tient Sophie ; ses indices pourront peut-être me faire parvenir à découvrir les parens barbares, qui ont abandonné un enfant qu'ils ne méritoient pas, & l'ont livrée à une scélérate qui la gardoit pour la prostituer.

La Janam tremblante & demi-morte de peur, répéta ce qu'elle avoit déja

dit à sa pupille, en jurant qu'elle n'en savoit pas davantage; on lui demanda le nom de la mere de Sophie, il paroissoit impossible qu'elle l'ignorât. Je ne sais pas quel étoit son état, répondit-elle, la sage femme qui l'accoucha me remit son enfant, elle vint une fois la voir avec elle; on m'a assurée qu'elle étoit morte: je ne l'ai entendue appeller que du nom de Dorothée.

Dorothée, s'écria Dorval, quel nom dites-vous... Sophie... Se pourroit-il?... Achevez, madame Janam, dans quel tems reçûtez-vous cette enfant; il y a dix-huit ans, répondit-elle; elle ne faisoit alors que de naître; sa mere dans la visite qu'elle me fit, ôta de son cou le collier que vous lui voyez actuellement, & l'attacha à celui de Sophie, c'est une parure que je lui ai toujours conservée.

Dorval porta les yeux ſur ce collier, il pria Sophie de le lui laiſſer examiner de plus près ; cette aimable fille le détacha. Je n'en puis douter, s'écria Dorval ; oui, c'eſt le même ornement que je donnai à Dorothée la veille de mon départ ; les diamans ſont les mêmes, on n'a rien changé à la monture : Sophie ! Sophie ! vous êtes ma fille ! mon cœur m'en aſſure, & mes yeux trouvent en vous les traits qui m'avoient charmé dans votre mere !

Sophie interdite, ne ſavoit ſi elle veilloit ; elle trouvoit un pere dans celui qu'elle avoit regardé juſques-là, comme ſon perſécuteur ; elle tomboit à ſes pieds, lui prenoit les mains, les mouilloit de ſes larmes, & répondoit à ſes careſſes.

Cette ſcene touchante attendrit toute la compagnie. O ma fille ! s'écrioit Dorval, en quel tems retrouves-

tu ton pere ! Dans quelle circonftance ! Dans un moment où il alloit fe fouiller du plus noir des crimes, où il fe propofoit de te preffer dans fes bras inceftueux. O monfieur, difoit-il à l'Exempt, que ne vous dois-je point ? De quel précipice affreux venez-vous de me retirer ? Non, je n'oublierai jamais cette obligation; ma fille, ma chere Sophie, tu n'as connu encore que les foibleffes & les erreurs d'un pere, tu en éprouveras la tendreffe; ta vertu ne rougira plus, elle paffe dans mon cœur, elle le pénétre; tu m'arracheras à mes égaremens, ce fera ton triomphe, celui de la nature.

L'Exempt conduifit la fauffe mere à la maifon de force; il laiffa Sophie entre les bras de fon pere, & courut rendre compte au Magiftrat de ce qui venoit de fe paffer fous fes yeux.

Dorval en perdant fa maitreffe,

retrouva une fille tendre & gagna beaucoup à cet échange. La vertu, la délicatesse & le bon sens de Sophie firent son bonheur. Il travailla à lui assurer son nom & ses richesses ; il la reconnut publiquement pour sa fille & pour son héritiere, il revêtit cet acte de toutes les formalités nécessaires ; elle méritoit ce bonheur, & tout le monde applaudit aux démarches que fit Dorval pour l'assurer.

# ZILA, ATIS.

## *IDYLLE.*

Un jour à sa bergere, Atis porte un oiseau.
Je l'ai pris, lui dit-il, sous le prochain berceau;
J'étois caché sous le feuillage,
Et je tenais à tous ce gracieux langage.
« Venez, c'est à Zila que je veux vous offrir;
» Est-il quelqu'un de vous qui veuille être farouche?
» Petits oiseaux! combien elle va vous chérir!
» Vous aurez tout le jour des baisers de sa bouche;
» Vous serez nourris de sa main,
» Vous serez admis dans sa couche,
» Et vous dormirez sur son sein.
Cet innocent s'est laissé prendre.
On eut dit que, charmé d'un aussi beau destin,
Il se prêtoit à mon dessein,

Tant il sembloit peu se défendre.

ZILA.

Bel ami ! tu veux donc habiter parmi nous :
Ah ! fais-nous ce plaisir, reste, je t'en
conjure.
Nous t'offrirons une onde aussi fraîche, aussi
pure
Que l'onde qui s'échape à travers les cailloux;
Des grains, des fleurs, de la verdure,
Tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts.

Là bergere à ces mots, sur son riant plumage
Glissa légérement la main.
L'oiseau battoit de l'aîle, & de son esclavage
Tentoit de rompre le lien.
Zila soupire. Hélas ! s'il avoit une amie....
Dit-elle. Sans aimer peut on passer sa vie ?
Comme nous n'a-t-il pas un cœur ?
Quand tu l'as pris, peut-être en ce moment
d'horreur,
Il venoit de quitter cette moitié chérie.
Encor rempli de son bonheur,
Aveugle & sourd à tout le reste,
Il couroit au piége funeste,
Sans en reconoître l'erreur.
Sa compagne l'attend sans doute...

Pour elle quel chagrin amer !
Ah ! mon bien aimé, qu'il en coûte
De perdre pour jamais ce qu'on à de plus cher !
Pour un moment, tous deux, mettons-nous à sa place.
Si l'on vouloit un jour me séparer de toi,
Atis ! quelle affreuse disgrace ? ...
Y consentirois-tu, dis-moi ?
Et si je te perdois... Juste ciel que j'implore !
Epargnez à nos feux un si triste retour...
Objet d'un immortel amour !
Que deviendroit Zila ... Ta Zila qui t'adore !

A cet infortuné, laissons prendre l'essor.
Que nous serons benis ! quels transports ! quelle fête !
Quand le couple amoureux va se revoir encor !
Atis ! que de plaisir ce retour leur aprête.
Bel oiseau ! Je te rends à tes premiers liens ;
Pars, tu diras à ton amie,
Qu'enchaîné comme toi sous une loi chérie,
En faveur de ses feux, Atis fit grace aux tiens.

# L'ORACLE. *

ON n'évite pas les arrêts de la destinée ; les moyens que l'on prend pour les détourner, les précipitent presque toujours : tel auroit vecu fort tranquille, si son inquiétude ne lui avoit fait chercher le sort qui l'attendoit dans l'avenir. C'est ainsi que les Dieux ont voulu punir l'indiscrete curiosité des hommes ; ne songeons point à pénétrer les secrets qu'ils nous cachent, remercions-les plutôt de nous en avoir ôté la connoissance ; c'est un des plus grands témoignages de leur bonté pour nous.

Dorus régnoit sur la Lydie ; ses

* Ce Conte a paru en Anglois, au commencement de l'année 1766 ; on l'imite ici plutôt qu'on ne le traduit.

conquêtes avoient aggrandi l'état dont il avoit hérité de ses peres ; il jouissoit enfin du repos, chéri de tous les peuples soumis à sa domination, occupé du soin de les rendre heureux ; mais il ne l'étoit pas lui-même. Le ciel n'avoit point encore béni son himen ; envain il lui demandoit un héritier, qui, instruit par ses leçons & par son exemple, pût remplir avec dignité le trône qu'il devoit lui laisser un jour, & travailler après lui à la félicité de son empire. C'étoit le dernier voeu de ce bon Roi ; il étoit inquiet sur le sort de ses sujets, lorsqu'il ne seroit plus.

Ce souhait généreux méritoit d'être exaucé : il le fut enfin ; la Reine accoucha d'un fils ; Dorus éprouva la satisfaction la plus vive ; la Lydie la partagea, la joie fut universelle ; on remercia les Dieux, on les consulta, selon l'usage, sur la destinée de l'en-

ſant ; cette cérémonie ſe fit avec l'appareil le plus impoſant : on la rendit plus magnifique qu'elle ne l'avoit jamais été.

Lorſqu'on eut achevé tous les préparatifs, on marqua un jour pour cette pompe auguſte ; le peuple qui l'attendoit avec impatience, ſe rendit en foule au temple ; auſſi-tôt qu'il fut arrivé, le Roi y parut ſuivi de toute la cour ; il prit l'enfant des mains de ſa nourrice, & le remit entre celles du Grand-Prêtre, qui le plaça ſur le ſacré Trepied : on commença les ſacrifices, pluſieurs victimes furent immolées pour rendre graces aux Dieux, & les rendre favorables ; le Pontife examina leurs entrailles ; le Roi, la Cour & le Peuple avoient les yeux attachés ſur lui ; ils ſembloient chercher à déviner dans ſes regards l'oracle qu'il devoit annoncer. On vit d'abord avec

joie la sérénité briller sur son visage ; au premier coup d'œil qu'il jetta sur l'intérieur des victimes, elle fit bientôt place à quelques mouvemens d'inquiétude & de chagrin qui se firent sentir à toute l'assemblée. Le Grand-Prêtre continua son examen ; il parut pendant quelque tems plongé dans une méditation profonde ; il en sortit enfin, & s'éloignant de l'autel, il se tourna vers le Monarque, & lui adressa ces mots :

« Les Dieux te chérissent ! Dorus, » ils t'ont donné ce fils comme un » gage de la faveur dont ils t'hono- » rent ; ta destinée sera heureuse ; la » sienne ne m'est pas connue. Les Dieux » ont épaissi le voile qu'ils ont éten- » du sur l'avenir ; j'entrevois un mo- » ment terrible ; je ne vois point ce- » lui qui le suivra : une main bien » chere s'arme contre lui ; qui pourra » suspendre les coups ? Le sang cou- lerat-

» sera-t-il ! la mort frappera-t-elle !
» le Ciel n'a pas voulu me le révé-
» ler. »

Ce discours porta le trouble dans l'ame de tous les assistans ; Dorus accablé se retira dans son Palais, implorant les Dieux, & les suppliant de ne pas empoisonner leur bienfait.

Quand il fut un peu revenu à lui-même, il réfléchit sur l'Oracle, il l'examina avec attention ; il tâcha de démêler le sens qu'il renfermoit ; son fils étoit menacé d'un malheur, comment pourroit-il parvenir à le détourner ?

Incertain, inquiet, il courut à l'appartement de la Reine dans le dessein de la consulter ; elle étoit déjà instruite de la réponse du Grand-Prêtre ; il la trouva noyée dans les larmes, gémissant de son infortune, appellant la mort & livrée à un dé-

ſeſpoir qui mettoit ſa vie en danger. Il ſe vit forcé de la conſoler, pendant qu'il avoit beſoin d'être conſolé lui-même, de lui cacher ſes terreurs & de tâcher de lui inſpirer des eſpérances qu'il n'avoit pas. En imaginant des motifs de conſolation, il en trouva quelques-uns qui le ſéduiſirent. *Cette main bien chere*, dont l'Oracle menaçoit ſon fils, lui parut être celle de quelqu'un de ſes parens ; pour le mettre à l'abri de l'attentat qu'il avoit à craindre, il lui ſembla néceſſaire de l'éloigner de ſa Cour, de le faire élever loin de ſa famille & dans l'obſcurité. Il eſpéra que le tems ou la bonté des Dieux feroit naître quelqu'évenement qui lui feroit favorable.

Le malheur eſt toujours crédule ; il adopte avec tranſport toutes les chimeres qui le flattent ; la Reine

ranimée ſe remplit de la confiance qu'elle voyoit à ſon époux ; quelque douloureux qu'il fût pour elle de ſe ſéparer de ſon fils, elle y conſentit dans l'idée qu'il ſeroit plus heureux.

Dorus ſe hâta d'exécuter le projet qu'il avoit conçu ; il croyoit n'avoir point de tems à perdre ; chaque inſtant de délai le faiſoit trembler ; il envoya chercher Orixis ; c'étoit un homme qui avoit les connoiſſances les plus profondes & les vues les plus vaſtes. Il avoit été d'abord le compagnon des armes de ſon Roi ; après s'être diſtingué dans les combats, il avoit été appellé à l'adminiſtration du Royaume ; il y préſidoit avec ſuccès ; ſes talens le rendoient cher au maître & aux ſujets. Il étoit rempli de la plus grande ambition ; cependant il s'étoit conduit d'une maniere irréprochable, excepté dans

quelques occafions, où pour parvenir à fes fins, il s'étoit écarté légerement de l'exacte probité; mais il avoit eu l'art de fe cacher aux regards du public.

Orixis ne tarda pas à fe rendre auprès de fon maître; celui-ci l'inftruifit de fes craintes & de fes efpérances; il lui apprit qu'il l'avoit choifi pour guider la jeuneffe de fon fils, & lui fit part du deffein qu'il avoit formé pour le fouftraire aux dangers dont fes jours étoient menacés.

Touché de cette marque de confiance, Orixis réfolut de la mériter. Il prévit de grands avantages dans l'emploi dont il alloit être chargé; il étoit sûr de s'affurer l'amitié de l'héritier du Thrône; que ne devoit-il pas attendre de fa reconnoiffance? fa puiffance & fa grandeur ne pouvoient qu'augmenter.

Il connoiſſoit une retraitre ſolitaire, ignorée de tout le monde; ſituée au milieu d'une forêt épaiſſe que l'on croyoit habitée par les Dieux, & dans laquelle les Lydiens reſpectueux & tremblans n'avoient jamais oſé pénétrer; ce fut l'aſyle qu'il propoſa de donner au jeune Prince. Il convint avec Dorus qu'il viendroit le prendre au milieu de la nuit, pour l'y conduire.

La Reine cependant affoiblie par le mal & par les chagrins que l'Oracle lui avoit fait éprouver, accablée du départ néceſſaire de ſon fils, touchoit à ſes derniers momens; elle l'embraſſa pour la derniere fois; & après avoir eu une conférence ſecrette avec le Grand-Prêtre, ſans autre témoin que la nourrice du jeune Prince, elle mourut, en lui diſant

adieu & en le recommandant à la protection puissante des Dieux.

Orixis arriva dans cet instant; il reçut dans son char le fils de son maître; la nourrice y monta avec deux femmes esclaves, & son propre fils, qui s'appelloit Agénor, & qui devoit être élevé avec l'héritier de Dorus.

Quelques années s'écoulerent sans qu'il se passât rien de remarquable; les deux enfans conçurent l'un pour l'autre l'amitié la plus tendre; leur éducation fut la même; leurs progrès furent égaux; ils partagerent ensemble leurs études & leurs plaisirs. Le Roi que la tendresse paternelle conduisoit souvent dans leur solitude, applaudissoit à leur union; il voyoit avec plaisir la sensibilité de son fils; un Roi capable d'amitié

devoit être cher à ses sujets : il devoit faire leur félicité.

Quand le Prince fut parvenu à l'âge de quinze ans, son pere jugea à propos de le faire venir à sa Cour; le tems avoit éffacé les premieres impressions que l'Oracle avoit faites sur son esprit ; le Royaume jouissoit d'une paix profonde ; point d'ennemis à craindre au dehors, aucun trouble au dedans ; il espéra que les Dieux étoient appaisés ; il ne put supporter plus longtems l'éloignement d'un fils qui faisoit ses délices & son espoir.

Le jeune prince fut bientôt instruit de ce dessein ; satisfait de sa solitude, il n'avoit jamais desiré des honneurs & un éclat qu'il ne connoissoit que par les récits qu'il avoit entendus ; il sentoit que sa destinée l'appelloit ailleurs ; il attendoit sans im-

patiance les volontés de ſon pere à cet égard ; il reçut ſes ordres avec reſpect ; il lui demanda ſeulement qu'en quelque lieu qu'il voulut l'appeller, il ne le ſéparât point de ſon cher Agénor, & qu'il pût trouver ſon ami aux pieds du Thrône ; comme au fond de cette forêt où il avoit été élevé. Dorus y conſentit ; il embraſſa ſon fils, & le confirma dans ces ſentimens ; Agénor partagea les honneurs qu'on rendoit au Prince ; il arriva à la Cour avec lui au milieu des acclamations du peuple.

Ni l'un ni l'autre ne paroiſſoient pas avoir été nourris dans les bois ; ils ne furent point déplacés dans le monde ; ils eurent bientôt acquis tout ce qui pouvoit manquer à leur éducation.

Le Roi les regardoit avec étonnement ; il ſembloit les aimer égale-

ment tous les deux ; voulant rendre son fils digne du dépôt qu'il devoit lui confier, il chargea Orixis de l'instruire dans l'art de régner, de lui développer les intérêts de la Lydie, ses forces, ses ressources, ce qu'elle avoit à espérer ou à craindre de ses voisins. Le Ministre fier de la gloire de donner des leçons à son maître, ne négligea aucun des soins que ce nouvel emploi exigeoit de lui ; il s'attacha sur-tout à lui rendre sa maison agréable ; il l'y attiroit tous les jours, en y réunissant l'instruction & le plaisir ; Agénor les partageoit ; il accompagnoit par-tout son ami.

Orixis avoit une fille unique ; elle entroit dans l'âge où le cœur qui commence à se connoître, éprouve le besoin d'aimer, où les charmes se développent & font sentir leur pouvoir ; Ismene, c'étoit son nom, avoit

tout ce qu'il faut pour plaire, & la beauté de ſon ame, égaloit celle de ſa perſonne.

Le jeune Prince ne la vit pas ſans émotion; il oublia bientôt que ſon inſtruction ſeule le conduiſoit chez Orixis; un autre motif lui fit multiplier ſes viſites. Agénor de ſon côté ne vit pas Iſmene avec indifférence: ſes charmes firent une impreſſion profonde ſur ſon cœur, & il prit tout le ſoin poſſible pour la cacher à ſon ami.

Orixis ne tarda pas à découvrir la paſſion du Prince pour ſa fille; ſon ambition en fut flattée: il eſpéra de voir Iſmene ſur le Thrône; il travailla en ſecret à lui en applanir le chemin; l'eſſentiel étoit de porter l'amour du Prince à ſon plus haut degré: pour cela il lui facilita les moyens de voir Iſmene; le Prince en profita, & s'enflamma tous les jours davantage.

Il étoit impossible qu'il ne confiât pas l'état de son ame à son ami. Qu'Ismene est aimable, lui dit il un jour ! que je serois heureux si je pouvois lui inspirer de l'amour ! mais helas ! dois-je l'espérer ? son ame est encore insensible ; elle jouit du repos que je goûtois avant de la connoître : qu'elle sera mon infortune, si les feux qui me consument n'échauffent point son cœur ! Conseille-moi, mon cher Agénor. Que dois-je faire ? parlerai-je à son pere ? m'adresserai-je au mien ? l'offenserois-je si je m'assurois de leur aveu, avant de m'être assuré du sien ?

Ces mots accablerent Agénor : il n'y vit que la ruine de ses espérances, & la certitude de son malheur ; il fit un effort sur lui-même pour renfermer son trouble & sa douleur. O mon cher Prince, s'écria-t-il ! il est im-

poſſible qu'on ne réponde pas à votre tendreſſe : eſt-ce à vous à concevoir des craintes ? Le Prince raſſuré, encouragé par ce diſcours, ſe détermina à voir Iſmene pour lui déclarer ſa paſſion ; il voulut que ſon ami l'accompagnât : vous me ſeconderez, lui dit-il, c'eſt à l'amitié que l'amour veut devoir une partie de ſa félicité.

Agénor éprouva dans cette occaſion les chagrins les plus violens ; il adoroit Iſmene : il falloit qu'il renonçât à l'eſpoir de la poſſéder, à celui de l'attendrir un jour ; il prit la réſolution de ceder à ſon ami : il s'encouragea à voir ſa félicité ſans envie ; il ſe perſuada que le Prince avoit de grands avantages ſur lui ; ſa naiſſance, ſon rang, ſes vertus devoient toucher Iſmene ; en peſant fortement ſur le mérite de ſon rival, il cherchoit à ſe convaincre qu'il

n'auroit jamais été préferé, & cette idée sembloit le consoler de la perte qu'il devoit faire. Au milieu de ces réflexions, il s'en présentoit cependant d'autres qu'il ne pouvoit pas repousser ; il croyoit avoir vu dans les yeux d'Ismene qu'elle avoit apperçu sa passion, qu'elle le plaignoit & qu'elle lui disoit : *pourquoi n'êtes-vous pas le Prince ?* Cette idée ranimoit sa foiblesse : la raison avoit de la peine à la surmonter.

Agénor étoit encor rempli de ces pensées qui le déchiroient, lorsqu'il arriva auprès d'Ismene ; il vit le Prince en entrant se jetter à ses pieds, lui déclarer qu'il l'adoroit depuis l'instant où il l'avoit vue, lui avouer que son destin étoit entre ses mains, & la conjurer de répondre à sa tendresse. Agénor éperdu attendoit en tremblant ce qui résulteroit de

cette scene si douloureuse pour lui ; Ismene ne put d'abord montrer que de l'étonnement ; elle supplia le Prince de se relever, il étoit encore à ses pieds : elle lui rappella son rang. Oubliez-le, s'écria le Prince : ne voyez en moi que l'homme qui vous adore. J'attends tout des bontés de mon pere : il ne me refusera pas ce qui peut seul faire ma félicité... Elle ne dépend que de vous. Mon cher Agénor, ajouta-t-il, parle en ma faveur, rends justice à mon amour... Mes sentimens, belle Ismene, ne lui sont pas inconnus : c'est un autre moi-même.

Ce discours jetta la fille d'Orixis dans quelque confusion ; elle rougit, elle fixa ses yeux sur la terre. Agénor ne montra pas moins d'embarras, mais il revint bien vîte à lui-même ; il assura Ismene de la sincérité de la

déclaration du Prince. Il vous aime ; lui dit-il, d'une voix tremblante ; je ſuis inſtruit de ſa tendreſſe & de ſes deſſeins, & je ſais que vous méritez tout ce qu'il ſe propoſe de faire pour vous ; le Thrône vous attend, vos vertus vous en rendent digne ; vous lui prêterez un nouvel éclat.

Iſmene leva les yeux ſur Agénor. Elle répondit que l'aſpect des grandeurs ne l'ébiouiſſoit pas, qu'elle connoiſſoit ſes devoirs dont elle eſpéroit de ne jamais s'écarter ; & elle ſortit auſſitôt de l'appartement.

Le Prince fut anéanti : quoique Agénor put tirer des conſéquences flatteuſes pour lui de la maniere dont elle s'étoit conduite, il n'oſa pas y fixer ſon imagination : il ne vit que la douleur de ſon ami ; il chercha à la ſoulager. Pourquoi vous allarmer, lui dit-il, peut-être que le ſentiment

du devoir l'a emporté ſur l'inclination ; effrayée de la diſtance qui eſt entre le Souverain & ſa Sujette, elle a du craindre votre paſſion. Tâchez de l'obtenir du Roi votre pere : il vous aime, pourroit-il refuſer ſon conſentement à votre bonheur ; ſa puiſſance & ſa grandeur ſont aſſez aſſurées pour n'avoir pas beſoin de ces alliances politiques, dont l'Etat tire tout l'avantage, tandis que le Monarque en gémit. Aſſuré de ſon aveu, vous trouverez Iſmene moins timide & moins circonſpecte : elle ne craindra plus de vous avouer un amour qu'elle ne pourra vous refuſer, & que ſans doute elle éprouve déja.

Le Prince approuva l'avis de ſon ami, & ſur le champ il courut ſe jetter aux pieds de ſon pere.

Ce ne fut pas ſans peine que Do-

rus accorda ſon conſentement : il ſe laiſſa toucher par les larmes & les inſtances de ſon fils ; celui-ci ne l'eut pas plutôt obtenu, qu'il courut en informer Orixis, qui reçut cette nouvelle avec tranſport, & qui tâcha de dérober ſa joie ſous les démonſtrations d'une feinte humilité. Il ſe preſſa d'aller préparer ſa fille au ſort qui l'attendoit ; il ne doutoit point de ſon raviſſement : il ſe propoſoit de lui apprendre à le déguiſer ; quelle fut ſa ſurpriſe quand il la vit inſenſible à ſa prochaine grandeur, l'écouter d'un air inquiet, baiſſer ſes yeux timides & fondre en larmes un moment après ! Il lui fit de tendres reproches auxquels elle répondit avec ſoumiſſion : pardonnez - moi, mon pere, hélas ! la félicité n'eſt pas toujours dans la grandeur. Quoique vous ordonniez, mon devoir eſt de me

ſoumettre : mais ſi je vous ſuis chere, écartez loin de moi cet hymen.

Comme elle diſoit ces mots dont ſon pere étoit déſeſpéré, le Prince arriva : il n'avoit pu contenir plus longtems ſon impatience. L'embarras d'Orixis, les larmes d'Iſmene ne lui permirent pas de douter de ce qui venoit de ſe paſſer ; il exprima ſa douleur & ſes regrets avec toute la vivacité de la paſſion ; il voulut ſe retirer après s'être expliqué : Orixis l'arrêta ; ma fille, lui dit-il, quelque ingratte & quelque inſenſible qu'elle vous paroiſſe, connoît ſes devoirs & les remplira. Non, repliqua le Prince, je ne veux rien devoir à la ſoumiſſion : je veux tenir tout de ſon cœur ; la contrainte ne ſerviroit qu'à me rendre pour jamais odieux à ſes yeux, & mépriſable aux miens ; le tems, mon amour & mes ſoins la

toucheront peut-être. Tranquillisez-vous charmante Ismene, votre pere n'abusera point de son autorité : & s'il le tentoit, soyez sûre que je ne ferai usage de mon pouvoir que pour vous défendre. Le Prince se retira en achevant ces mots ; il goûta pendant quelques instans, le plaisir que donne l'exercice de la vertu ; il suspendit les tourmens inséparables de l'amour méprisé ; mais ils se firent bientôt ressentir : cette suspension sembloit en avoir augmenté l'activité.

Orixis dans le même tems, oublioit sa tendresse pour ne se souvenir que de son ambition ; il accabla sa fille des reproches les plus durs : il ne la pria plus, il employa les menaces. Il connoissoit assez le cœur humain pour soupçonner que le Prince n'étoit refusé que parcequ'on en aimoit un autre. Cette idée qui fut la

premiere qui se présenta à son esprit le remplit de fureur ; il épia les regards de sa fille, lorsque quelqu'un paroissoit devant elle ; il n'eut pas de peine à lire au fond de son cœur ; persuadé que si elle aimoit elle avoit sans doute un confident, il interrogea les esclaves qui la servoient ; leurs rapports joints aux remarques qu'il avoit déjà faites l'éclairerent ; il apprit avec rage qu'Agénor étoit le seul obstacle qui s'opposoit au bonheur du Prince, & au succès de l'ambition dont il étoit dévoré : dès ce moment il résolut sa perte.

Le Prince cependant tomba dans une mélancolie cruelle qui fit le malheur de ses jours. C'est envain qu'on chercha à la dissiper ; il fuyoit les fêtes & les plaisirs ; occupé de ses chagrins, il ne jouissoit de rien ; tous les hommes lui étoient devenus

odieux ; le ſeul Agénor ne le quittoit point : il lui avoit rendu ſa préſence néceſſaire : il pleuroit avec lui & le conſoloit. Un jour qu'ils étoient allés à la campagne, qu'ils s'étoient enfoncés dans une forêt épaiſſe dont la ſombre horreur étoit conforme à la ſituation de l'ame du Prince, il fut attaqué par des hommes armés & déguiſés ; l'un deux s'écria : *Agénor ſeconde-nous, nous ne combattons que pour toi.* Agénor effrayé du danger que couroit ſon ami, ſe jetta au devant de lui, para les coups qu'on lui portoit, lui fit un rempart de ſon corps, & le défendit avec tant de ſuccès qu'il mit les aſſaillans en fuite, & conduiſit le Prince dans ſon Palais.

Mon cher ami, lui dit le fils de Dorus, de quel danger tu viens d'échapper ; il n'y en avoit point pour moi, je l'ai vu : on feignoit de m'attaquer,

mais on en vouloit à ta vie ; tu as ſans doute des ennemis : ils ſont à la fois formidables & ſecrets. A peine avoit-il achevé ces mots, qu'une troupe de ſoldats ſe préſenta & arrêta Agénor. Le Prince tiroit l'épée pour défendre ſon ami, lorſque l'Officier qui commandoit ce détachement lui dit, qu'il étoit chargé des ordres du Roi ; le Prince ſentit que quoique Agénor fût innocent, il deviendroit coupable par ſa réſiſtance : il embraſſa ſon ami, & le laiſſant aux ſoldats qui l'entraînoient, il revint à la Cour & vola aux pieds de ſon pere.

O mon fils, lui cria le Roi auſſitôt qu'il l'apperçut, les Dieux ſont ſatisfaits ; ils te rendent la tranquillité, ainſi qu'à ton pere ; tes jours ſont en ſûreté ; le traitre qui devoit t'aſſaſſiner eſt pris dans ſes propres piéges ; l'Oracle déclara à ta naiſſance qu'une

main cherè s'éleveroit un jour contre toi ; le malheureux Agénor étoit l'ami de ton cœur, le compagnon de ton enfance : je le chérissois moi-même ; il s'est armé contre tes jours ; les assassins l'ont nommé en t'attaquant ; un sujet fidéle les a entendus ; il feignoit de te défendre pour n'être point accusé : le traître est démasqué, il est livré à ma vengeance, & dans l'instant il va périr. Mon pere, repliqua le Prince, ne soupçonnez pas Agénor, n'outragez point la vertu-même : on vous trompe, témoin du combat, seul j'en puis rendre un véritable témoignage ; c'est à ses jours qu'on en vouloit ; il les a exposés pour défendre les miens ; je connois le mérite de mon ami : les malheureux qui le calomnient le connoissent aussi sans doute ; incapables de l'imiter ils l'envient & cherchent à le détruire.

Pendant que le Prince plaidoit ainsi la cause de son ami, le bruit du prétendu crime d'Agénor s'étoit répandu dans la Ville ; la multitude couroit au Palais en demandant justice, & le Roi pour appaiser le trouble qui s'élevoit, ordonna qu'on le fît périr du dernier supplice.

Ismene, dont l'appartement étoit dans la partie la plus rétirée du Palais, fut la derniere à être informée d'un événement auquel personne n'étoit plus vivement intéressé qu'elle. La premiere nouvelle qu'elle en apprit la jetta dans la consternation ; elle tomba dans un profond évanouissement ; elle demeura quelques heures entre la vie & la mort. Quand elle eut repris connoissance, elle arrêta ses réflexions sur cette funeste aventure ; elle soupçonna la main d'où partoit le coup ; la puissance de

ſon pere la fit trembler : elle ne douta point qu'il ne conſommât promptement le crime qu'il avoit réſolu de commettre. Elle s'accuſa d'avoir cauſé les malheurs d'Agénor en laiſſant appercevoir la paſſion qu'il lui avoit inſpirée ; sûre de ne la voir jamais couronner, elle devoit la cacher avec le plus grand ſoin.

Occupée, déchirée de ces idées funeſtes, Iſmene ſe détermina à délivrer Agénor du péril auquel elle ſeule l'avoit expoſé. Oubliant les devoirs de ſon ſexe & de ſon rang, elle courut à la priſon où ſon amant étoit renfermé ; elle employa le nom de ſon pere pour ſe la faire ouvrir, les gardes ne réſiſterent pas : elle entra dans ce ſéjour ténébreux & parvint juſqu'à l'objet infortuné de ſa tendreſſe.

Regarde-moi, lui dit-elle, leve

les yeux ! Agenor, c'eſt dans ce moment terrible que j'oſe te faire l'aveu de mon amour ; je le dois à ton infortune, elle eſt le crime de mon pere : ſon ambition t'a dévoué à la mort, dans l'eſpérance qu'elle pourra me placer enſuite ſur un Trône que je déteſte. Il a armé les ſcélérats qui ont feint d'aſſaſſiner le Prince ; il les a portés à déclarer que tu les avois employés. Je t'ai tout révélé : ta juſtification eſt dans tes mains ; tu diſpoſes actuellement du ſort de ton oppreſſeur ; mais rappelle toi que ce cruel eſt mon pere.

Ce titre ſacré, répondit Agénor, ne ſortira jamais de mon ſouvenir ; votre pere vivra, je préfererai toujours ſa vie à la mienne. Comme la découverte de ce ſecret expoſeroit ſes jours en conſervant les miens, & vous entraîneroit vous-même dans ſa

diſgrace, je ne le révélerai point : il ne ſortira pas du ſein à qui vous l'avez confié & je l'emporterai au tombeau. Belle Iſmene ! oubliez un amour que les Dieux condamnent puiſqu'ils me puniſſent : vivez pour regner ; ſoyez heureuſe avec un Prince dont les vertus ſont dignes de vous.

Il fut interrompu par l'arrivée du Prince même, qui ayant, après bien des difficultés, obtenu qu'on differât le trépas d'Agenor juſqu'au lendemain matin, étoit accouru vers la priſon. Auſſitôt que le cachot lui fut ouvert, il vola dans les bras de ſon ami ; ce tranſport ne l'empêcha pas d'appercevoir Iſmene ; il demeura immobile d'étonnement ; ſon viſage ſe couvrit d'une pâleur mortelle ; ſon ſang ſe glaça dans ſes veines ; il voulut parler : ſa langue ne trouva point d'expreſſions ; un ſilence profond & ter-

rible se joignit à l'horreur de ce lieu; il sembloit l'augmenter encore. Agenor baissoit les yeux : Ismene retirée à une des extrémités du cachot, cherchoit mais vainement à cacher sa confusion & son effroi. Le Prince prît le premier la parole, & d'une voix foible & interrompue, il s'écria : Qu'ai-je vû !... Agénor ! Ismene ! de quel trait affreux venez-vous de déchirer mon cœur ! quel motif si puissant a pu conduire ici la fille d'Orixis ? Qu'êtes-vous venu chercher dans le séjour même du désespoir & de l'infortune ? Je venois auprès de mon ami ; je le savois accablé sous le poids de ses fers, & dans l'attente de la mort : je lui devois des soulagemens... C'est mon amante qui le console... M'avez-vous oublié tous les deux ?... Dieux ! trouverois-je un traitre où je croyois voir un ami dont

je voulois ſauver la vie, ou périr avec lui.

Arrêtez, répondit Agénor ; abandonnez un infortuné au ſort qui l'attend ; ne l'humiliez pas par des reproches. Il n'y a qu'un inſtant que je mourois ſans regret ; mais vous me faites éprouver à préſent combien la mort eſt terrible, puiſque j'expire ſoupçonné d'un crime par mon ami. Prince, écoutez-moi, j'oſe parler ſur le bord du tombeau : il eſt vrai que j'aime Iſmene ; ſi mon amour eſt une offenſe, elle eſt involontaire, & dans peu de momens vous n'aurez plus rien à craindre d'un rival que peut-être au fond de votre cœur vous accuſez d'avoir voulu vous aſſaſſiner ; un jour viendra où vous vous rappellerez mes infortunes pour les plaindre : vous découvrirez enfin la malice de mes ennemis ; mais mon ſort

eſt décidé, je me ſoumets à ſa rigueur, & je laiſſe au tems le ſoin de me juſtifier & de venger mon honneur.

Pendant que cette ſcène ſe paſſoit dans la priſon, Dorus ayant appris que ſon fils & Iſmene étoient parvenus [illegible] Agénor, leur envoya un Officier de ſes Gardes pour leur ordonner de ſa part de ſe retirer, ſous peine de ſon indignation.

Cet Officier arriva préciſément à l'inſtant où le Prince attendri venoit de ſe précipiter de nouveau dans les bras d'Agénor, & le ſupplioit de lui pardonner ſes ſoupçons & ſon injuſtice. La Jalouſie que la préſence inattendue d'Iſmene avoit allumée dans ſon ſein, avoit fait place aux ſentimens tendres & douloureux que lui inſpiroit la ſituation de ſon ami; il ne pouvoit les exprimer que par ſes

larmes ; il ſoulevoit ſes fers qu'il ne pouvoit briſer, & tâchoit de les lui rendre moins peſans ; oubliant ſes premieres inquiétudes il conſultoit Iſmene ſur ce qu'il pouvoit faire pour empêcher la mort de ſon ami. La fille d'Orixis en proie à la confuſion & au déſeſpoir étoit incapable de lui répondre autrement que par des ſanglots ; l'Officier leur annonçoit inutilement les ordres du Roi ; ils ne l'écoutoient pas, ils ne pouvoient l'entendre, un trop grand intérêt occupoit leurs ames ; il fallut qu'Agénor lui-même leur rappellât leurs devoirs, & les exhortât à la ſoumiſſion. Laiſſez-moi, leur dit-il ; obéiſſez ; mes infortunes ſont à leur comble, elles touchent à leur terme : je le vois, je l'enviſage d'un œil ferme : l'innocence de ma vie fait ma ſécurité ; ſi le menſonge outrage

ma mémoire, mon Prince ſera mon défenſeur : juſtifié devant ſes yeux, que m'importent les vains jugemens du reſte des hommes. Recevez mes derniers adieux ; vous ſeuls me donnez des regrets : éloignez-vous, craignez de nuire à votre propre bonheur en offenſant le Roi : il vous rappelle, vous ſeriez criminèls en réſiſtant encore.

Le Prince le ſerra dans ſes bras, il le mouilla de ſes larmes ; la timide Iſmene n'oſa pas laiſſer éclater ſon amour : elle gémit de la contrainte que lui impoſoit la préſence du Prince; mais ſi ſa bouche fut muette, que ſes yeux furent éloquens ! Agénor les entendit, & les ſiens ſemblerent répondre : Ne pleurez pas ſur moi, vous m'aimez, la mort qui me menace en excitant votre pitié, vous a déterminée à m'en faire l'aveu : elle

m'eſt bien chere, elle m'apprend mon bonheur.

Il fallut enfin ſe quitter, on rapporta Iſmene mourante dans ſon appartement ; le Prince enſeveli dans une mélancolie profonde, méditant ſur le ſort de ſon ami, ne ſe rendit point auprès de ſon pere ; il ne parut pas au Palais le reſte du jour ; on imputa ſon abſence à ſa douleur ; ſon pere même la reſpecta.

Agénor ſeul, abandonné à lui-même, s'occupa un inſtant de la belle Iſmene, goûta le plaiſir d'être aimé ; & s'arrachant bientôt à cette image flatteuſe pour s'entretenir des idées funebres qui convenoient à ſa ſituation, il ſe prépara à la mort, & il employa ſes derniers momens à prier pour le Roi, pour ſon ami, pour Iſmene.

Le jour ſuivant l'échafaud ſur lequel devoit périr Agénor, fut dreſſé

dans la principale place publique de la capitale. Le peuple s'y rendit de toutes parts, avide d'un ſpectacle ſanglant qui le remplit d'horreur & de compaſſion, dont il frémit ſans ceſſe, & auquel il s'empreſſe de courir toutes les fois qu'on le renouvelle; il attendoit avec impatience l'approche du criminel. Il l'apperçut enfin à une certaine diſtance, dans un chariot couvert, qui s'avançoit lentement à travers la foule, & qui étoit environné par les Miniſtres de la mort. La multitude empreſſée accouroit de tous côtés pour le voir, & retardoit ſa marche.

Quand il fut arrivé au pied de l'échafaud, Agénor monta d'un pas ferme & d'un viſage ſerein. Les clameurs tumultueuſes du peuple aſſemblé s'appaiſerent : un ſilence effrayant leur ſuccéda; tous les yeux ſe fixe-

tent ſur le criminel : cette Populace inconſéquente, qui la veille avoit demandé ſon ſupplice, qui le moment précédent trouvoit qu'on ne le hâtoit pas aſſez, s'attendrit en le voyant ſur l'échafaud, & croit réparer par une ſtérile pitié les vœux cruels qu'elle avoit faits auparavant.

Dans l'inſtant un bruit confus ſe fait entendre dans l'éloignement ; une troupe d'hommes à cheval & armés de toutes pieces paroît dans la place, elle s'ouvre un paſſage ; la foule fuit & ſe diſperſe devant elle ; la garde qui environnoit l'échafaud, témoin de ce déſordre, fait deſcendre le priſonnier & tente de s'éloigner avec lui. Il faut combattre : un détachement des Gardes du Roi vient à ſon ſecours ; Dorus lui-même indigné de cette audace, réſolu de la punir, marche ſur ſes pas ; les Cavaliers

inconnus se hâtent de prévenir son arrivée ; ils veulent délivrer Agénor ; on se mêle, le fer brille, le sang coule des deux côtés, l'avantage paroît se déclarer pour les inconnus ; leur chef qui se croit sûr du triomphe, s'élance au milieu des rangs ennemis pour en arracher Agénor ; on se jette au devant de ce guerrier téméraire : le nombre l'emporte ; un coup mortel l'atteint, il tombe sans vie, le reste de son parti met bas les Armes en criant avec effroi : qu'avez-vous fait, malheureux ! C'est le fils de Dorus qui vient de tomber à vos pieds.

Les soldats éperdus s'arrêtent avec horreur ; un de leurs Officiers s'approche du corps qu'on lui désigne ; sa main tremblante en détache les armes, il lui ôte son casque & reconnoît en frémissant le fils de son Maître.

Ses cris, ceux de ses soldats, ceux du peuple qui est accouru, retentissent de toutes parts ; cet événement funeste passe de bouche en bouche, il ne tarde pas à parvenir à la connoissance du Roi ; sa surprise & sa douleur ne peuvent s'exprimer ; il reste un instant dans une espéce d'annéantissement stupide ; les larmes qu'il répand, sont les uniques signes de vie qu'il donne ; il recouvre enfin l'usage de la parole : je reconnois la main du Ciel, s'écrie-t-il, j'ai vainement entrepris de détourner ce malheur ; que le courroux des Dieux est terrible ! Je n'ai pas seulement perdu mon fils... Mon unique fils.... J'ai été moi-même l'instrument de sa mort : élevé dans un désert, il n'y voit qu'un seul homme qui devient son ami ; l'ingrat ose le trahir ; j'ordonne son supplice... & je n'ai plus de fils !

Dans ce premier trouble, il n'écoute que son désespoir, sa douleur; il méprise les vaines formalités, l'étiquette à laquelle son rang l'assujettit; il se précipite hors de son char, il marche, pâle, tremblant, se soutenant à peine, vers le lieu où l'on a combattu; toute sa Cour y suit ses pas: Orixis dont la coupable ambition a été la cause immédiate de ce malheur le suit d'un pas lent, déchiré par les remords, envisageant avec terreur les suites de son complot. Il se trouve puni lui-même; il vient de rendre inaccessible à sa fille le Thrône sur lequel il se proposoit de la placer: il garde un silence farouche, la douleur qui l'agite est furieuse.

Cependant le Roi arrive; la multitude inquiete le regarde en pleurant; elle partage ses tourmens & le témoigne par ses larmes.

Dorus ne peut ſoutenir le ſpectacle de ſon fils expiré ; ſes forces s'affoibliſſent , il tombe ſur ſon corps étendu ſur la pouſſiere , cherche à le réchauffer par ſes embraſſemens : ſoins inutiles , s'écrie-t'il ! infortuné jeune homme ! Fatale amitié ! En voulant conſerver la vie de ton aſſaſſin , tu as perdû la tienne ; mais tu ſeras vengé !

Il alloit donner l'ordre de faire punir Agénor ; ſon cœur irrité balançoit ſeulement ſur le choix du ſupplice : il n'en imaginoit point d'aſſez cruel ; preſſé cependant de ſe délivrer de l'exiſtence importune de celui qu'il regardoit comme l'auteur de ſes tourmens , il élevoit la voix pour commander aux bourreaux de ſaiſir leur victime , lorſque le Grand-Prêtre s'offrit à ſes regards ; ſa préſence attira l'attention du Monarque &

telle du peuple aſſemblé ; il fit un ſigne de la main : le tumulte & les murmures ceſſerent ; on garda le ſilence dans l'attente de ce qu'il alloit dire. Le Pontife alors ſe tourna vers le Roi, & lui adreſſa la parole en ces termes :

Seche tes larmes, ô Roi ! ton fils eſt encore vivant ; le corps que tu tiens embraſſé n'eſt point né de ton ſang ; c'eſt un étranger dont les Dieux ont daigné acccepter la vie au lieu de celle de ton fils.

A ces mots il tire un papier de ſon ſein, le préſente à Dorus, en lui diſant : Lis, reconnois-tu ces caracteres. Le Monarque ſurpris de ce qu'il entend, tremblant, inquiet, hors de lui-même, incertain, ſe livrant à l'eſpérance & la repouſſant auſſitôt, reçoit ce billet, l'ouvre & reconnoît la main de la Reine ſon

époufe ; il s'arrête interdit, regarde le Grand-Prêtre, & lit enfuite ces mots.

» Je meurs, le dernier fentiment
» dont mon cœur eft encore fufcep-
» tible, eft la crainte que me donne
» le fort à venir de mon fils : agitée
» de cettte crainte, j'ai engagé fa
» nourrice à lui fubftituer un enfant
» malheureux, abandonné de fes
» parens, & à élever le fils de fon
» Roi comme le fien propre, fous
» le nom d'Agénor. C'eft à lui que
» j'ai donné le jour : c'eft le vérita-
» ble héritier du Trône : c'eft une
» Reine, une mere expirante qui
» l'attefte à fon époux, à l'Empire
» entier : je confie cette déclaration
» écrite & fignée de ma main, au
» fuprême Pontife de nos Dieux ;
» j'ai exigé de lui un fecret abfolu,
» jufqu'à ce qu'il foit néceffaire de
» tout révéler ».

Je n'ai plus rien à t'apprendre, ajouta le Pontife, après que Dorus eut fini cette lecture : je t'ai caché jusqu'à ce jour ce qu'avoit fait ton épouse. J'ai attendu le tems marqué pour l'accomplissement de l'Oracle ; j'ai vu ton fils accusé d'un crime dont il n'étoit point coupable ; j'ai vu *une main chere* s'armer contre ses jours : c'est la tienne, & c'est moi qui suis venu *suspendre le coup* que ta voix ordonnoit de lui porter ; ton fils est reconnu : ses destins seront paisibles & fortunés : l'Oracle est accompli ; humilie-toi devant les Dieux, adore leur puissance, bénis-les, & rends-leur grace de leurs bienfaits.

Agénor que ce récit avoit rempli d'étonnement & de joye, se précipite avec transport aux pieds de son Pere. O mon Pere, lui dit-il, si j'ai

réellement le droit de vous donner un nom si tendre, si j'ai reçu de vous la vie, si je suis véritablement votre fils, permettez-moi de vous convaincre que je ne suis pas indigne de l'être ! Daignez écouter ma justification : je la dois à votre peuple, à moi-même, aux mânes de mon ami innocent ; je serois mort sans regret, mais il m'est impossible de vivre soupçonné d'un crime. Si j'avois péri, j'aurois péri victime de la cruauté & de l'ambition ; Orixis a tout fait, que sa confusion soit son seul châtiment. J'aimois sa fille, & dans le tems que ma naissance étoit ignorée & que l'orgueil en regardoit l'obscurité avec dédain, la belle Ismene avoit daigné jetter les yeux sur moi ; elle préféroit Agénor à celui qui jouissoit du titre de votre fils, & qui de votre aveu lui offroit sa

main & le Trône. Voilà quel fut mon crime : voilà le sujet pour lequel Orixis médita ma ruine. Il corrompit des scélérats, ils m'accuserent de les avoir armés : son projet a causé les événemens les plus terribles, il a porté la mort dans le sein de mon ami, il a souillé la Ma esté du Trône, il a fait son complice de son maître, en le réduisant au malheur de tremper ses mains dans le sang innocent.

Pendant qu'il parloit, tous les yeux étoient tournés sur Orixis. Ce Ministre demeura pendant quelques minutes, les regards arrêtés sur la terre, sans parole & sans mouvement : bientôt il semble sortir de cet état d'insensibilité ; il tire un poignard & s'avance avec précipitation auprès du Roi. Dorus, lui dit-il, ma fille est innocente & je punis le coupable. A ce mot il se plonge le fer dans le sein.

Le même toît, Mirtis, pourra suffire à tous;
Auprès de ses enfans une mere doit vivre.
Qu'il m'est doux d'approcher de moi
Tous les objets de ma tendresse !
Posséder ce qui tient à toi,
C'est multiplier ma richesse.
Ton époux, de ta mere est désormais le fils;
Et mon amour pour elle égalera la tienne.
Je veux être à ses goûts aveuglement soumis.

MIRTIS.

Eh bien ? Ecoute-moi. D'abord qu'il te souvienne
De te règler sur ses avis...

DAMON.

Oh ! Tu peux y compter, & je te l'ai promis;
Sa volonté sera la mienne;
Et toi, Mirtis, peut-être un jour
Tu deviendras mere à ton tour.
A ce mot je tressaille & sens couler mes larmes.
O fortuné moment ! Jour pour moi plein de charmes,

Où les noms de pere & d'époux
Porteront à mes sens leur paisible murmure,
Où l'amour joint à la nature
Enivrera mon cœur des plaisirs les plus doux !
Nous aurons des enfans. Ils seront ton image,
Comme, toi doux, intéressans.

MIRTIS.

Ah ! tu me fais frémir ! cher Damon ! des enfans !
L'infortune est notre partage ;
Mais à des êtres innocens
Faut-il communiquer ce funeste appanage ?
Le peu que nous avons suffirait-il pour eux ?
Quelle accablante idée !... Ils seraient malheureux,
Leurs peines seraient notre ouvrage,
Et chaque jour mon triste cœur ;
En sentant de leurs bras la caressante étreinte,
Epancherait sur eux des larmes de douleur.

DAMON.

DAMON.

Ceſſe de te frapper d'une frivole crainte.
Je ſuis pauvre, il eſt vrai; mais je ſuis jeune
encor.
A qui peut travailler qu'importe la fortune?
Va, le courage eſt un tréſor.
A notre pourſuite importune
La terre ouvre des ſources d'or.
Tant qu'un ſang vigoureux coulera dans mes
veines,
Tant que ces mains pourront agir,
Nos enfans, ſois-en sûre, ignoreront les
peines;
Un jour ils apprendront l'art de s'en affran-
chir.
Pour courir au travail, dès la naiſſante aurore,
Je m'arracherai de tes bras.
Mirtis! que ce travail aura pour moi d'ap-
pas!
Mais la peine à mon cœur ſera plus douce
encore...
Quel plaiſir de ſonger que je ſouffre pour toi!
Quelquefois ta main bienfaiſante
Daignera de mon front eſſuyer l'eau brûlante

Et tes baiſers feront pour moi,
Ce que la fraîcheur d'un bois ſombre,
Dans les jours ardens de l'été,
Eſt pour l'homme épuiſé qui repoſe à ſon ombre.
Quand la nuit à nos champs rendra l'obſcurité,
En quittant mes travaux, j'irai trouver ma mere.
Dans mes tendres embraſſemens
Mon âme à ſes regards s'ouvrira toute entiere.
Le ſoir nous ſaurons, pour lui plaire,
Varier nos amuſemens.
Heures de l'amitié ! délicieux momens!
Libres des ſoins du jour le loiſir nous raſſemble.
En ſortant de tes bras, je cours à mes enfans,
Charmé de me mêler à leurs jeux innocens;
Enſuite nous prenons enſemble
Un repas, dont ta main a fait tous les apprêts.
Quel repas ! ô feſtins ! vous n'êtes rien auprès.
Là nous aimons à nous confondre

Avec les fruits de nos amours
Qui placés près de nous, écoutent nos discours,
Et dans leur ton naïf s'empressent d'y répondre.
Nous nous observons tous les deux
En souriant, de les entendre.
Nos cœurs émus, pressés, cherchent à se répandre,
Et des larmes de joye échappent de nos yeux.

MIRTIS.

Nous aurons soin de leur apprendre
A prononcer nos noms, dès l'âge le plus tendre;
Il faut que sur nous-même ils se règlent un jour,
Et qu'ils héritent de l'amour
Que nous avons pour notre mere.
Je sens à ce seul nom renaître ma frayeur.
O Damon! si j'allais leur devenir moins chère
S'ils osoient me quitter, j'en mourrois de douleur!

DAMON.

Ils t'aimeront toujours, & j'en réponds
d'avance.
Mirtis ! feraient-ils notre fang,
S'ils ceffaient de chérir, de refpecter le flanc
Qui leur a donné la naiffance ?

Quand le tems fur nos fronts imprimera fes
doigts,
Nous revivrons dans notre image,
Nous nous rappellerons, en voiant leur jeune
âge,
Ce que nous fûmes autrefois,
Et nos cœurs affoupis, dans leur derniere
aurore,
Au cri du fentiment s'éveilleront encore.
Quand la mort dans tes bras, viendra me
vifiter,
Lorfqu'un jour, ô Mirtis ! ce cœur qui
t'idolâtre,
Près du tien ceffera de battre...
Que mon départ va te couter !
Que nos derniers adieux feront mêlés de
larmes !

Quand on aime à se voir, devrait-on se
quitter ?
Mais plus l'exil est dur, plus son terme a de
charmes.

MIRTIS.

Hélas ! si je te perds qui pourrait m'arrêter ?
Je te suivrai, Damon, vivons, mourons
ensemble :
Que le même tombeau tous les deux nous
rassemble ;
Assis près de ses bords, ombragés de Cyprès,
Nos enfans l'œil en pleurs & fixé sur la terre,
Sembleront y chercher l'empreinte de nos
traits.
Ils diront : ces mortels sont unis pour jamais
Leur dépouille est ici, ce monument l'en-
serre ;
Satisfaits d'être ensemble, ils reposent en
paix...

# SAEB OU LE REVEUR, CONTE.

SAEB avoit cherché par-tout le bonheur, il avoit essayé de tous les états de la vie, & il n'en avoit pas trouvé de plus doux que celui de dormir & de rêver. Né avec une fortune considérable, & un grand fonds d'amour pour le repos, il n'avoit point songé à cultiver son esprit; &, selon la coutume des riches Babyloniens, il avoit su tous les usages auxquels on peut employer un corps avant de se douter qu'il eut un ame.

On se dégoute quelquefois du

monde, parcequ'on le connoît trop; Saëb s'en dégouta parcequ'il ne le connoissoit pas assez. Amant volage, ami peu sûr, il eut des maîtresses inconstantes & des amis faux : l'amour-propre qui se permet tout & qui ne pardonne rien, lui ferma les yeux sur ses torts, & les lui ouvrit sur ceux des autres.

Saëb piqué renonça à ses sociétés, s'exhala en plaintes ameres contre elles, les noircit un peu plus qu'elles ne le méritoient, mêlant aux accusations vraies, d'autres qui étoient vraisemblables, & s'imagina n'être que sensible. Bientôt il regarda les hommes comme des monstres qu'il falloit fuir, & il se crut philosophe; en conséquence il vécut retiré pendant quelques mois.

Les heures sont longues quand on est seul; le tems qui coule si vîte, &

qui manque si souvent à nos projets, est le fléau du solitaire ; quelque court qu'il soit il faut en perdre ; & le perdre c'est le remplir.

Saëb en détestant les hommes, sentoit le besoin de la société ; sa mauvaise humeur combattoit vainement ce besoin ; il trouvoit un vuide affreux dans son cœur, une inquiétude secrette l'agitoit sans cesse ; le bonheur s'éloignoit de lui, il ne le retrouvoit que dans le sommeil ; cette douce chimère, fille riante de l'imagination, qui la crée & la varie selon nos penchans, se montroit à lui dans tous ses songes ; il s'enivroit de ses délicieuses erreurs & en jouissoit avec transport. Saëb étoit alors heureux ; mais il ne pouvoit pas toujours dormir, & quand il ne dormoit point il falloit qu'il s'occupât.

Pour se distraire, il s'engagea dans

l'étude, c'eſt la plus sûre reſſource contre l'ennui lorſqu'on ſait s'en ſervir ; cette ſcience manquoit à Saëb. La nature s'offroit partout à ſes yeux, & ne diſoit rien à ſon cœur : il ne la regarda ſeulement pas, il étudia dans les livres.

Dans le tems qu'il ſe livroit avec le plus d'ardeur à cette occupation, il découvrit un traité ſur les ſonges, compoſé par un Bonze célebre, & le plus habile Philoſophe de Babylone ; il y développoit le grand art de les expliquer ; Saëb l'apprit avec joie, & les ſiens lui fournirent les occaſions de s'y perfectionner. Il entrevit dès-lors en veillant, le bonheur, cette agréable illuſion qui l'avoit frappé ſi ſouvent pendant ſon ſommeil. Il le trouvoit dans le plaiſir de dormir, dans celui de rêver & dans celui de déteſter les hommes.

Ayant commencé par en dire beaucoup de mal, il voulut finir par leur en faire. Plusieurs grandes places vaquoient alors dans l'empire; Saëb s'examina, dormit & rêva qu'il étoit capable de les remplir; ses richesses le mettoient en droit d'y prétendre : le grand état qu'il tenoit éblouissoit tout le monde. Un homme qui ne sortoit que dans un char traîné par six chevaux, qui avoit eu & qui pouvoit encore avoir tous les jours cent convives à sa table, qui payoit une nuit de la premiere Danseuse de Babylone, de ce qui auroit pû soulager dix familles, avoit nécessairement le plus rare mérite; c'est ainsi que jugoient les Babyloniens : ils étoient le peuple le plus policé de l'Asie; les nations étrangeres se moquoient de leurs usages & les adoptoient; elles prenoient chez eux des

cuisiniers, des perruquiers & des tailleurs ; les Babyloniens en tiroient en échange des hommes d'état, des savans, des guerriers & ils les appelloient barbares.

Saëb acheta donc, car tout se vendoit à Babylone, une de ces places importantes, se conduisit en conséquence de ses principes, & fut bientôt aussi haï qu'il haïssoit.

L'ennemi des hommes ne peut pas vivre longtems avec eux. Le fort est quelquefois la victime du foible, dit le Poëte ; le désespoir qui flétrit le courage, l'augmente aussi souvent ; les vapeurs insensibles, exhalées de la terre, condensées par les vents, portent le germe de la foudre.

Le peuple souffroit & accusoit Saëb. Ses amis, car il en avoit beaucoup depuis qu'il étoit en place, admiroient devant lui la sublimité de

ſes talens, & le peignoient au Souverain comme un ſujet au-deſſous du médiocre. On alloit enfin lui ordonner de ſe retirer, lorſqu'il penſa qu'il feroit bien de demander ſon congé.

Son cœur inquiet promenoit partout ſon inconſtance ; ce qu'il n'avoit pas étoit l'objet de ſes deſirs les plus ardens, & ce qu'il poſſédoit le fatiguoit bientôt : au ſein du repos il cherchoit les affaires qu'il quittoit bien vîte pour retourner au repos.

Il rêva un jour qu'il s'élançoit vers le ſoleil qui perdant de ſa ſplendeur à meſure qu'il s'en approchoit, fut bientôt entierement éclipſé, tandis que lui-même revêtu des rayons de cet aſtre, répandoit une lumiere plus éclatante.

Ce rêve magnifique fut pendant quelque tems le ſujet de ſes ré-

flexions ; il s'imagina qu'il devoit remplir l'univers de son nom par la guerre ; la rougeur de l'astre annonçoit le sang que sa gloire feroit couler ; rien n'étoit plus noble que cette explication ; l'ambition vint fixer son esprit irrésolu.

La guerre étoit déclarée depuis quelque tems entre Babylone & des peuples voisins. Saëb se hâta d'acheter le commandement d'une troupe de quatre mille hommes : il partit aussitôt pour l'armée ; il trouva qu'on dormoit aussi-bien sous la toile que sous des lambris : il n'en fut pas étonné ; l'histoire de Babylone comptoit d'excellens Généraux, habiles rêveurs, qu'on avoit été obligé de réveiller au moment de donner des batailles qu'ils gagnoient toujours. Le Général Moabdilla sous lequel servoit Saëb, ne gagnoit pas des ba-

tailles à la vérité, mais il dormoit comme ces grands hommes, & c'étoit toujours quelque chose de leur ressembler en cela.

Avec les heureuses dispositions qu'il avoit, Saëb ne pouvoit manquer de devenir aussi un grand homme ; l'illustre Moabdilla s'avisa de trouver mauvais qu'un Officier inférieur dormît : c'étoit la principale prérogative d'un chef d'armée ; il étoit très-jaloux de ses droits, & il remercia Saëb de ses services. Quelque tems après ce fameux Capitaine donna une bataille, la perdit & fut créé chef d'un Corps de Satrapes ; il en donna bientôt une seconde qu'il gagna, & il fut rappellé sur le champ.

Saëb indigné contre son Général retourna à Babylone, revenu de son amour pour la gloire, méprisant le

genre humain & le déteſtant davantage ; il reprit ſon premier genre de vie & s'y plut. Une longue tranquillité, moins de commerce avec les hommes, adoucirent l'aigreur de ſa bile ; il apprit à ſe former des idées juſtes de tout ; il ne fut plus Philoſophe, mais il fut ſage. Il renonça à toute occupation, vécut retiré juſqu'à l'age de ſoixante & quinze ans, ne faiſant que dormir ou rêver, & il fut heureux.

Entouré de collatéraux impatiens de jouir de ſon bien, il rêva que ſon âge ne lui défendoit pas de ſe marier ; il rêva même qu'il devoit prendre une femme fort jeune ; il rêva qu'elle l'aimeroit & qu'elle lui feroit fidèle : c'étoit un grand rêveur que ce Saëb.

Il s'adreſſa donc à Fathmé. Fathmé jeune & belle avoit toutes les qualités qui rendent une femme aimable ;

il lui crut celles qui lui convenoient ; il se trompa : c'est assez l'usage ; on ne le plaignit point : c'est un autre usage encore.

En lui donnant la main, en lui promettant de l'aimer uniquement, Fathmé fit quelques restrictions mentales : sans avoir étudié les Docteurs, elle étoit très-versée dans la direction d'intention ; elle fut coquette, ne se contraignit point, & Saëb ne dormit plus.

Il étoit surtout étonné de la voir se refuser à ses caresses. Vous ne m'aimez point, lui disoit-il quelquefois. Vous avez tort de vous plaindre, répondoit Fathmé ; vous avez fait ma fortune : je ne l'oublierai jamais ; à l'égard de mon bonheur, c'est un soin dont je me charge : votre age vous en dispense.

Il y avoit en ce tems à Babylone,

un Bonze qui s'étoit rendu très-célebre ; c'étoit la jeunesse & la beauté jointes à toutes les graces qui les distinguent : on eut dit que c'étoit l'amour même sous les habits d'un Bonze ; ce n'étoit pas l'amour enfant, c'etoit l'amour dans l'age de la force. Il passoit pour avoir beaucoup d'éloquence & d'onction ; il étoit connu de toute la Ville, l'objet de la jalousie de tous les maris, & le Directeur de toutes les femmes. Fathmé avoit la plus grande confiance en lui.

Un jour Saëb les vit conferer ensemble dans une attitude assez singuliere ; le zele brilloit dans leurs yeux & dans tous leurs mouvemens. Il se fâcha ; sa femme lui dit qu'elle le consultoit ; Saëb trouva mauvais qu'on la conseillât de si près ; elle s'emporta ; Saëb s'emporta aussi, & ils se brouillerent.

Deux jours après, Saëb se pro-

menant dans ses jardins, apperçut le jeune Bonze qui conseilloit encore sa femme derriere une charmille & sur un gazon ; les instructions qu'elle recevoit, n'étoient pas équivoques ; le feu monta à la tête de Saëb, & il alla sur le champ porter ses plaintes au Satrape chargé de la Police de Babylone.

Les loix étoient fort séveres dans ce tems contre les jeunes femmes qui ne se bornoient aux leçons de leurs maris ; le Juge voulut entendre Fathmé avant de la condamner : rien n'étoit plus équitable ; elle vint. Saëb apperçut au trouble du Juge, à l'ordre qu'il lui donna de se retirer, aux regards qu'il jettoit sur la délinquante, qu'il ne gagneroit pas son procès.

La loi punissoit de mort les coupables, si le crime étoit avéré ; s'il ne l'étoit pas, l'accusateur recevoit

une vigoureufe baftonade : on le traitoit comme un calomniateur. Ce code cruel avoit été dicté fans doute par un Légiflateur jaloux & barbare ; mais le peuple le plus galant de la terre l'avoit beaucoup adouci. Les Juges interrogeoient toujours en particulier les femmes qui fe trouvoient dans ce cas, & on ne fe fouvenoit pas qu'on en eût puni aucune quand elle étoit belle.

Une heure après on vint dire au malheureux époux de Fathmé qu'il avoit mal vu, que fes foupçons étoient injuftes, le Bonze & fa femme innocens, lui coupable d'accufation fauffe, & comme tel, condamné à recevoir cent coups de bâtons.

Saëb fubit fon fupplice ; il promit de ne plus fe plaindre à l'avenir, demanda pardon à fa chafte époufe d'en avoir cru le rapport de fes yeux ; &,

ſelon l'uſage, il remercia le Juge de ſa clémence ; Fathmé lui rendit graces de ſon équité ; le Satrape les reçut d'une maniere tout-à-fait galante, lui promit la même juſtice dans toutes les occaſions, la pria de compter ſur ſon amitié, & de revenir le voir ſouvent ; Fathmé lui en donna ſa parole & la tint ; on ne refuſe guere un Juge à qui l'on a des obligations, & Fathmé étoit reconnoiſſante.

L'aventureux Saëb déſolé, meurtri, briſé, roulant dans ſon eſprit mille projets de vengeance, ſe trainoit douloureuſement dans les rues de Babylone. Le déſeſpoir & la rage ranimerent bientôt ſes forces ; il courut chez le jeune Bonze dans la réſolution de l'aſſommer.

Sa Révérence étoit alors dans ſa célulle, les coudes appuyés ſur ſon breviaire, & à genoux devant un

portrait de Fathmé. Cette circonſtance fit changer de deſſein à Saëb. On ne l'avoit condamné que faute de preuves ; le portrait en offroit une qui lui parut convaincante ; il pouvoit ſe venger plus sûrement & ſans aucuns riſques pour lui-même. Il ſaiſit le Bonze au collet, & l'entraîna chez le Juge.

Le Satrape étoit abſent, ſa femme ſe préſenta ; l'époux affligé lui demanda ſa protection ; elle la lui promit ; jettant enſuite les yeux ſur le Bonze elle en eut pitié ; ſa figure étoit intéreſſante : le crime dont on l'accuſoit ajoutoit à cet intérêt. Les femmes ſont curieuſes ; celle-ci voulut entendre auſſi le Bonze en particulier. Ceci va mal pour moi, dit en lui-même Saëb. En effet, l'audience ſecrette fut longue ; la femme du Juge le fit venir dans ſon cabinet

lorsqu'elle fut finie. Vous êtes bien impudent, lui dit-elle, de calomnier comme vous faites, un honête Bonze, le directeur de votre épouse, & dont je viens de faire le mien ; soyez plus circonspect à l'avenir, mon ami ; car au lieu de cent coups de bâton que vous avez reçus, je vous en ferois donner mille.

Saëb se retira après ce petit avertissement. Qu'est-ce que le monde, s'écrioit-il ? où trouver la paix & le bonheur. L'envie nous suit dans les places distinguées ; les sottises qu'on admire dans les grands sont punies dans les petits ; les premiers se moquent des miseres communes, & trouvent tout bien quand ils sont bien. La balance de la justice penche toujours du côté d'une jolie femme ; tous les hommes sont des serpens qui cherchent à se dévorer mutuelle-

ment ; & moi... je suis un fol ; j'ai pris une femme, elle étoit jeune, elle étoit jolie ; j'étois vieux : elle devoit être coquette. O sommeil, qui faisois le bonheur & la consolation de ma vie, t'ai-je perdu pour toujours ? Divin Brama ! jette un œil de pitié sur mes peines.

Ses vœux étoient sinceres, ils furent exaucés ; l'infortuné Saëb s'endormit : il fut heureux, car il rêva.

Il lui sembla qu'il étoit enlevé dans le vague infini des airs ; notre globe venoit de disparoitre à ses yeux ; les tourbillons immenses dont l'espace est rempli, frappoient de tous côtés ses regards.

Au dessus de cette foule innombrable de mondes, il apperçut un être qui ne ressembloit à rien, qui n'étoit pas un homme, qui voyoit quoiqu'il fut sans yeux, & qui mar-

choit, qui touchoit, qui parloit, qui entendoit, quoiqu'il n'eût ni pieds, ni mains, ni bouche, ni oreilles ; un être enfin composé de ce que les Philosophes de Babylone appellent substance, pur esprit, qui n'est pas corps, dont tout le monde parle, & que personne ne connoît.

Une chaîne immense qui embrassoit l'univers dans toutes ses parties, aboutissoit à cet être dont elle recevoit un mouvement qui se communiquoit à ses extrémités. Cet être appella Saëb & lui dit : viens mon fils, viens t'instruire,& cesse de te plaindre.

Saëb étonné de s'entendre parler sans savoir comment, & d'une maniere si différente de celle qui est en usage sur la terre, lui demanda humblement ce qu'il étoit ? Je suis ce que je suis,lui répondit la substance ; c'est

c'eſt moi qu'on appelle le centre & la circonférence, *l'Eliph* & *l'Ye.* * Viens voir la clef de tout ce qui t'étonne dans le monde : ſuis des yeux cette chaîne, je vais t'éclaircir la vue.

Saëb s'inclina reſpectueuſement ; enſuite il regarda, & il vit l'univers entier attaché à cette grande chaîne de laquelle pendoient une infinité de chaînons qui tenoient à toutes les différentes parties qui le compoſent. Ces parties étoient encore liées entre elles par d'autres chaînons ſubdiviſés en un grand nombre de plus petits qui, ainſi à l'infini, lioient imperceptiblement entre eux tous les êtres de la création. La grande chaîne à laquelle tout aboutiſſoit, les fai-

* La premiere & la derniere lettre de l'alphabet Arabe : c'eſt comme ſi l'on diſoit *Alpha* & *Omega*, *A* &c.

ſoit mouvoir en tous ſens, & forçoit chacun de ces êtres à ſuivre telle ou telle direction. De ce point de vue on appercevoit un ordre admirable qui en impoſoit par ſa magnificence.

Saëb enchanté de ce ſpectacle admiroit l'ouvrage & en reſpectoit l'auteur. La Subſtance lui fit changer de point de vue ; il n'apperçut plus qu'une confuſion affreuſe ; quelques étincelles de grandeur brilloient de tems en tems au milieu des défauts les plus marqués ; le tout paroiſſoit être l'ouvrage d'un Architecte ſupérieur qui travailloit quelquefois pendant l'ivreſſe ; il voyoit enfin le monde à peu près tel que nous le voyons.

Plus étonné de ce ſecond ſpectacle, Saëb ſe tourna vers la Subſtance, & lui demanda comment le même ouvrage pouvoit paroître ſi mauvais

& si beau. C'est que tu ne vois plus, lui répondit-elle, que quelques parties du tout régulier que tu voyois; tu apperçois les êtres sans les chaînons qui les gouvernent; leurs mouvemens frappent tes yeux sans leurs causes. La plupart des objets te paroissent fort éloignés, fort disparates de ce second point de vue, parce que les liaisons, les nuances que tu découvrois du premier t'échappent. Ici ce sont les pieces éparses & confondues de plusieurs morceaux de sculpture : de-là ce sont ces mêmes pieces assemblées par un ouvrier habile; mais profite des momens que je veux bien te donner, retourne à ton premier point de vue.

Saëb obéit. La Substance secoua sa chaîne par trois fois, & autant de fois Saëb vit la face de la terre se renouveller. Les déserts se peuplent,

leurs habitans multipliés vont ſe répandre & s'établir ailleurs. Du fond de leurs retraites ſauvages ils apportent de nouvelles mœurs, de nouvelles loix, de nouveaux cultes. Les connoiſſances s'éteignent, la barbarie couvre la ſurface du globe, le commerce eſt détruit, les arts s'enfuient, les villes s'anéantiſſent, des déſerts paroiſſent à leur place, Babylone n'eſt plus qu'un monceau de ruines. Les tremblemens de terre, les inondations, les peſtes, les guerres plus cruelles encore, les émigrations amenent ces événemens qui ſe ſuccédent avec rapidité, dans un ordre admirable & conſtant. Chaque partie du monde s'éleve, brille & s'évanouit tour-à-tour ; l'hiſtoire de l'une eſt l'hiſtoire de l'autre ; les noms & les tems ſont les ſeules différences qu'apperçoit Saëb.

Que cela eſt beau s'écrioit-il ! Les

politiques de Babylone disent cependant que ces révolutions célebres qui ont si souvent changé la face du monde, ne peuvent plus arriver.

Tous les hommes sont sujets à se tromper, & les politiques le sont encore davantage, lui répondit la Substance. Cette balance qui fait la sûreté des états voisins de Babylone, l'intérêt qu'ils ont chacun de ne pas laisser augmenter la puissance de l'autre, ne subsisteront pas toujours. La durée de ces états aura un terme; ils se détruiront comme l'empire de ce grand conquérant, que ses Capitaines affoiblirent en le partageant entre eux après sa mort, & comme celui de ce peuple qui commanda à toute la terre, & qui périt par sa grandeur. Dans l'histoire de vos peres, vous voyez celle de votre postérité. Les arts brillent; ils rentreront dans le néant pour en sor-

tir encore , mourront & renaîtront pour mourir de nouveau. Rien de plus uniforme & de plus conſtant que ces viciſſitudes ; elles ſont partie de l'ordre qui conſtitue cet univers ; tout ce qui s'y paſſe en conſéquence de cet ordre, eſt non-ſeulement néceſſaire, mais doit arriver comme il arrive, & ne peut exiſter autrement. Tout eſt enchaîné, tout eſt lié, dépendant dans les cauſes, dépendant & néceſſaire dans les effets. Les rayons de la lumiere devoient porter en eux le principe des couleurs ; ils devoient être faits de maniere que réfléchis par un objet, ils allaſſent peindre cet objet ſur une ſurface plane où ſur la rétine de l'œil ; & réciproquement la rétine de l'œil & les ſurfaces planes, devoient être diſpoſées à recevoir cette image.

L'œil entraînoit l'exiſtence de la lumiere pour voir, & celle des ob-

jets pour être vus : la main celle des choses qui sont à son usage. Anéantissez une de ces parties, les autres qui y ont rapport, sont inutiles ; comme tu vois, tout se correspond, tout est à sa place, tout est bien.

Saëb se sentoit encore des coups de bâton qu'il avoit reçus ; il se souvenoit de la familiarité du Bonze avec sa femme, & ne comprenoit pas comment cela étoit bien. Il retournoit examiner la chaîne, s'en éloignoit, se frottoit le dos, & disoit à la Substance :

Il faut convenir que votre ouvrage est admirable, mais il me paroît que vous vous êtes peu embarrassée des détails, & que vous n'avez songé qu'à l'ensemble. Vous êtes un grand ouvrier ; cependant ne manque-t-il rien à votre chef-d'œuvre ? Pourquoi

n'eſt-il pas auſſi parfait dans toutes ſes parties que dans ſon enſemble ? cela n'auroit-il pas été plus beau & plus digne d'une main auſſi habile, auſſi puiſſante que la vôtre ?

Eſt-ce à l'homme à juger mon ouvrage & à s'en plaindre, répondit la Subſtance ! Sait-il quel a été mon but ! Apprends des ſecrets cachés à tous les mortels, quoiqu'ils ſe vantent de les avoir pénétrés ; apprends à rire avec moi, de l'orgueil, de l'ignorance & de la folie de ces petits inſectes que j'ai créés en me jouant, ſuperbes, ignorans & fous : qui me peignent avec tant de ridicules que j'en aurois honte, ſi je n'étois pas ce que je ſuis ; qui me croient uniquement occupée d'eux, qui s'imaginent agir & vouloir à leur choix, comme ſi la bille pouvoit ſuivre une autre direction que celle que lui a

fait prendre le joueur qui l'a pouſſée. C'eſt à toi que je vais me communiquer, écoute...

Saëb redoubla d'attention ; la Subſtance parla ; &... Saëb ſe réveilla.

# ZIRPHILE, DAPHNIS.

## *IDYLLE.*

### ZIRPHILE.

Que la lune naiſſante, à travers ce bocage,
Brille d'une douce clarté !
Comme l'eau du Canal répète ſon image !
Et ce bouquet de Joncs qui borde le rivage,
Voi, comme au gré du vent il paraît agité !
Du bocage, Berger, veux-tu prendre la route ?
Nous pourrons nous aſſeoir ſous ces Lilas fleuris,
Que tu vois s'incliner en voûte.
La Paix règne à préſent dans les airs obſcurcis.
Tu ſais que j'aime tes récits,
Et ceux que tu feras me toucheront ans doute.
Oh : que tu peins bien la vertu

Tes accens sont plus doux que la naissante
Aurore
Ou qu'un ruisseau pur apperçu
Par le voyageur abattu,
Et qui sert à calmer la soif qui le dévore.

DAPHNIS.

Je vais te raconter l'histoire de Damon.
Damon apprit un jour que le vieux Philemon
Etait dans une peine extrême,
Et qu'il ne lui restait pour tout bien qu'un
mouton,
Seul débris échappé de la contagion.
Il fut ému, Zirphile, & se dit à lui-même ;
» Mon voisin Philemon a perdu tout son
bien !
» Que ferai-je ? par quel moyen
» Adoucirai-je sa misère ?
» J'irai ... je lui dirai, je t'offre ma
chaumiere ;
» Viens, tu n'as point de fils, Damon
sera le tien,
» Et tu lui serviras de Pere ».
Il dit, & sans délai court trouver le vieillard ;
Il craignait d'arriver trop tard ;
En voyant la cabane, il palpitait de joie,

Dans ses embrassemens, sa bonté se déploie ;
De cet infortuné sa main saisit la main,
Et la pressant contre son sein :
» Viens, lui dit-il, daigne me suivre,
» Bon vieillard ! je prends part à ton sort malheureux,
» Quelques moutons que j'ai, nous aideront à vivre,
» Et sous le même toît, nous logerons tous deux ».
Philemon le regarde,& pleure de tendresse.
O mon fils ! disait-il, ô mon unique appui !...
Il tombe dans ses bras, il sanglotte, il le presse...
Damon est pénétré de la plus douce yvresse ;
Il l'embrassait, Zirphile, & pleurait avec lui.

ZIRPHILE.

Damon pleurait aussi ! Quel moment plein de charmes !
Oh ! Quelles sont douces les larmes
Qui coulent sur les maux d'autrui !
Daphnis, j'ai vu les misérables...
Ce spectacle brisait mon cœur ;
Mais, que sont devenus ces hommes respectables ?

# DAPHNIS.

Philemon a vécu près de son bienfaiteur;
Et pour transmettre la mémoire,
Du juste qui fut son appui,
A ceux qui vivront après lui,
Sur un ormeau lui-même a gravé son histoire.
On ne s'en approche jamais,
Qu'on ne verse des pleurs en parcourant ces traits.
Les Meres vont s'asseoir sous son épais feuillage;
Elles y menent leurs enfans,
Et pénètrent leurs cœurs de tendres sentimens,
En leur montrant du doigt cette touchante image.
Un Vieillard élève sa voix,
La troupe autour de lui s'assemble,
Il raconte comme autrefois
Les deux Pasteurs vivaient ensemble.
On l'écoute, on bénit Damon;
Et chacun s'en retourne en prononçant son nom.

# L'HEUREUSE FAMILLE,

## *CONTE MORAL.*

Il laboure le champ que labouroit son pere. (RACAN)

LE jeune Bazile étoit le fruit d'une union mal assortie. Sa mere d'une ancienne Maison de Périgord, mais réduite à une extrême pauvreté, s'étoit déterminée à épouser un Laboureur aisé, plutôt que de s'abbaisser à servir. Son mari étoit neveu d'un Prêtre respectable, qui lui avoit donné une éducation supérieure à celle que reçoivent les habitans de la campagne. Un caractère bienfaisant, une grande modération, une probité exacte, le faisoient également estimer de ses supérieurs & de ses égaux. Amélie, c'étoit le nom de sa femme,

au lieu de ne conserver que l'élévation des sentimens qui est de tous les états, avoit gardé, dans une condition honnête, mais trop peu considérée, un orgueil qu'on ne pardonne pas même à la noblesse opulente. Elle se souvenoit toujours du nom qu'elle avoit porté & ne se rappelloit point assez que la misere l'avoit forcée à le perdre. Allard, qui, par ses vertus, par sa sensibilité ; par ses mœurs, ennoblissoit son état, cherchoit à le lui faire envisager avec moins d'horreur. Ses efforts étoient vains : il avoit employé pour adoucir l'humeur de sa femme, tous les moyens dont une ame tendre sait faire usage. Il avoit voulu pénétrer dans son cœur, en lui faisant goûter ces plaisirs si vrais, si touchans, que la nature donne à tous les hommes, & dont ils jouiroient avec plus de transport s'ils étoient moins éloignés de leur pre-

miere simplicité, ses soins étoient rejettés avec dédain ; le plus offensant mépris en étoit la récompense. Une pareille conduite le plongeoit dans la douleur, & pourtant ne l'aigrissoit pas. Il aimoit. Si du moins j'avois un enfant, disoit-il, il me rameneroit le cœur de sa mere : la nature l'amolliroit ce cœur que la fierté rend inflexible. Amélie seroit touchée des tendres caresses & du sourire de l'innocence. Je saisirois un instant où elle céderoit à l'impression du sentiment, & je la forcerois de répondre aux miens.

Il se passa plusieurs années avant que ses vœux fussent éxaucés ; mais enfin Allard se vit pere & crut toucher au moment de se voir heureux. Il reçut son fils avec les transports de la joie la plus vive ; il le serra contre son sein ; il le regardoit comme un gage qui désormais alloit assurer sa

félicité. Il ſe trompoit : le caractere une fois formé ſe change difficilement. Amélie conſerva le ſien longtems encore, & ſon époux eut la crainte de voir ſon fils en hériter. Né pour aimer & fait pour l'être, il ſe flatta qu'au moins cet enfant ſi déſiré répondroit à ſes ſentimens, & que la nature le conſoleroit des peines que lui avoit fait éprouver l'amour. Sa tendreſſe pour ſon fils ne ſe borna pas à de vaines careſſes. Capable, par les leçons qu'il avoit reçues, par les bonnes lectures qu'il avoit faites, & ſur-tout par ſes réflexions, de lui donner d'excellentes inſtructions, il employa tous ſes ſoins à lui donner une éducation qui le rendît content de ſon ſort & lui fît éviter les écueils dans leſquels ſa mere étoit tombée. Il étoit encore attaché à ſon ſein, qu'Allard déja cherchoit à deviner ſes inclinations, & a étudier en lui

ces mouvemens, qui, tous foibles qu'ils ſont dans l'enfance, donnent cependant des indices qui font juger de ce que ſera l'ame dans un âge plus avancé. Attentif aux plus petites choſes (il n'en eſt point d'indifférentes pour un pere tendre & éclairé),il fit reblanchir l'intérieur de ſa maiſon, il l'ornoit de fleurs & de verdure; il y raſſembloit les plus jolis enfans du village; il animoit leurs jeux pour que la joie fût toujours peinte ſur leurs viſages. Il vouloit que le premier ſpectacle, qui s'offriroit au yeux de ſon fils, fût celui du contentement & que la premiere impreſſion qu'il reçut, fût celle de la gaiété. C'eſt peut-être des premieres impreſſions qui ont frappé nos organes que dépend la tournure de notre caractère. Pourquoi ne ſeroit-on pas parvenu à lui en donner une plus heureuſe en multipliant les images riantes autour de nos berceaux?

Le petit Bazile grandiſſoit, & il laiſſoit déja entrevoir un cœur ſenſible, un eſprit facile, une conception vive, mais une humeur légere & du penchant à la vanité. Sa figure étoit agréable, ſa phiſionomie fine, & ſon air enjoué. A meſure qu'il ſe développoit, ſon pere s'attachoit à lui inſpirer ces vertus douces qui font le bonheur de tous les hommes dans quelque condition que la nature les ait placés. Il cherchoit à fortifier les diſpoſitions favorables qu'il remarquoit en lui ; il ſe ſervoit même de ſes défauts & tâchoit de les faire tourner au profit de ſes bonnes qualités. D'abord il ne commença pas à le faire raiſonner, mais il l'accoutuma à ſentir. Il l'emmenoit avec lui dans la campagne ;il choiſiſſoit pour ſes promenades les payſages les plus rians ; il lui faiſoit entendre les concerts des oiſeaux, jouir de la fraîcheur des fo-

rêts, du coup-d'œil charmant des prairies & de la richesse des côteaux. Il le rendoit témoin des jeux des Bergers & de la satisfaction des laboureurs, qui trompoient en chantant la fatigue de leurs travaux. En lui présentant les images gracieuses de la vie champêtre, il espéroit qu'il la lui feroit aimer.

Cependant Allard craignoit avec raison que sa mere ne l'empêchât de céder aux impressions qu'il vouloit lui faire prendre. L'orgueil qui ne peut plus se nourrir par de vains honneurs, ne s'éteint pas toujours, quoiqu'il n'ait plus rien qui le flatte. Il gémit dans l'obscurité & se manifeste par sa propre douleur. Amélie ne jouissant plus du rang dont elle étoit descendue, s'efforçoit de faire paroître son fils comme y tenant encore. Les habillemens qu'elle lui donnoit n'étoient pas ri-

ches, mais ils étoient plus recherchés que ceux qu'on porte au village ; du linge un peu plus fin, des cheveux mieux arrangés, de petites choſes enfin, que l'œil d'un homme du monde n'auroit pas ſaiſies, lui donnoient un air de parure choquant pour des gens qui ne voyoient en lui que le fils de leur égal. On lui recommandoit ſans ceſſe de ne pas ſe familiariſer trop ; on lui vantoit continuellement la nobleſſe de ſes Parens ; on le plaignoit de n'être pas lui-même noble comme eux ; enfin on le rendoit malheureux, en lui faiſant regretter de frivoles avantages dont ſon pere vouloit lui apprendre à ſe paſſer.

Allard avoit cette philoſophie ſimple & vraie qui ne cherche pas le bonheur dans l'opulence & dans les titres & qui le trouve quand des cauſes étrangères ne s'y oppoſent point, dans la jouiſſance de ces biens que la

nature offre à tous ſes enfans, dans l'amour, dans l'amitié & dans la pratique des vertus qui rapprochent les hommes, en les rendant les bienfaiteurs les uns des autres. Pour détruire le germe d'orgueil qui étoit dans le cœur de ſon fils & qu'on ne s'occupoit que trop à favoriſer, il travailloit à lui inſpirer les tendres ſentimens dont il étoit pénétré lui-même. Il lui faiſoit concevoir la volupté pure que laiſſe après lui le ſouvenir d'une bonne action. Autrefois il étoit le conſolateur des affligés, le protecteur des foibles, le ſoutien des hommes plus pauvres que lui ; il voulut que ſon fils le devint, qu'il jouit ſouvent du ſpectacle le plus beau qui ſoit dans la nature, celui de la joie & de la reconnoiſſance peintes dans les yeux de l'homme qu'on ſecourt dans l'inſtant où il eſt accablé. Notre voiſin eſt malade, diſoit-il quelquefois

à Bazile, peut-être ses champs seront-ils plus mal labourés que s'il présidoit lui-même au travail de ses ouvriers, menez-y nos chevaux, conduisez vous-même la charrue, & lorsqu'il portera dans son domaine ses pas encore chancelans, qu'il voye qu'on n'est pas ingrat des soins qu'il prend pour se faire aimer. Bazile y alloit, & peut-être autant par vanité que par bienfaisance, il s'appliquoit à rendre son ouvrage profitable au maître du champ qu'il labouroit. Celui-ci ne jouissoit pas du fruit de ses peines sans marquer sa sensibilité. Il prononçoit le nom de Bazile avec attendrissement; il faisoit son éloge avec cette énergie, avec cette vérité que le sentiment seul inspire. Allard joignoit ses louanges à celles qu'on donnoit à son fils. Il l'applaudissoit avec chaleur des bonnes actions que lui-même l'engageoit à faire,

En flattant sa vanite, lorsqu'il faisoit le bien, lorsqu'il montroit le desir d'être utile, lorsqu'il rendoit des services avec cet air content qui vaut mieux que les services mêmes, parce qu'il marque la satisfaction qu'on trouve à les rendre ; il croyoit le détacher des chimères éblouissantes dont on l'entretenoit tous les jours. Pour y réussir plus sûrement, il voulut l'enchaîner par les liens si doux de l'amitié, par les liens plus doux encore de l'amour. Un frere & une sœur, Lucie & Marcel, par leur enjouement, par leur âge : conforme à celui de Bazile, par leur caractère tourné à la tendresse, & Lucie surtout par les charmes de sa figure, lui parurent propres à faire réussir son projet. Il les attira chez lui, facilita leurs jeux, égaya leurs occupations, fit naître pout eux des plaisirs ; en y prenant part, il les augmentoit.

augmentoit. Les regards paternels ne ſont redoutés que lorſqu'ils ſont toujours ſévères ; mais quand ils ſe tournent avec bonté, quand ils jouiſſent avec complaiſance des amuſemens de la jeuneſſe, ils les rendent plus innocens, ſans les rendre moins vifs & moins gais.

Bazile avoit ſeize ans. Il éprouvoit audedans de lui-même un changement dont il ne pouvoit ſe rendre compte. Il n'avoit plus les goûts qu'il avoit eus ; il s'ennuyoit des choſes qui l'avoient le plus amuſé ; chaque jour il perdoit de ſa gaieté, ſans cependant avoir aucune raiſon d'être chagrin. Marcel ſon ami, Marcel même lui plaiſoit moins. Auparavant il lui étoit néceſſaire ; il trouvoit les jeux languiſſans dès qu'ils ſe faiſoient ſans lui; mais depuis quelques tems il ſaiſiſſoit tous les prétextes de s'éloigner. Il aimoit mieux être ſeul, lorſqu'il

n'étoit pas avec Lucie. Ils alloient ensemble conduire leurs troupeaux dans les lieux les plus solitaires, & passoient les jours sans se rien dire & sans néanmoins s'ennuyer : ils se regardoient tous deux ; ils soupiroient, puis se regardoient encore. Quelquefois la nuit les surprenoit avant qu'ils eussent songé à retourner au Village. » Je serai grondée de mon pere, di- » soit Lucie ; ma mere me grondera » répondoit Bazile ; mais ma chere » Lucie, je ne crains pas d'être » grondé tous les soirs, si je puis » passer tous les jours avec vous. Je » ne sais pourquoi, mais je n'ai de » plaisir que lorsque nous sommes » seuls ensemble. J'aime bien mon » pere... cependant... j'ai honte de » l'avouer... Lucie, je vous aime » encore mieux que lui. Et moi, re- » prenoit Lucie... mais Bazile, nous » faisons mal de ne pas aimer nos pa-

» rens davantage... ils sont si bons
» pour nous ».

Ils n'avoient instruit personne de leurs sentimens, ils les ignoroient eux-mêmes, & cependant ils n'étoient ignorés d'aucuns des habitans du Village. Le pere de Bazile, les parens de Lucie, voyoient avec satisfaction leur mutuel penchant. Ils les trouvoient dignes l'un de l'autre; & bientôt ils songèrent à les unir. Allard surtout, à qui sa tendresse dictoit les voeux les plus ardens pour le bonheur de son fils, souhaitoit de lui voir former des liens, qui, l'attachant à son état par les charmes de l'amour & par les douceurs de la vie champêtre, l'empêchassent de regretter un sort plus brillant & moins heureux sans doute. Il avoit fait toutes les démarches nécessaires; elles avoient réussi. Les parens de Lucie, pénétrés de tendresse pour elle, rem-

plis d'honneur & de probité, accepterent avec reconnoissance la proposition d'Allard, moins parce qu'il étoit le plus riche, que parce qu'il étoit le plus vertueux habitant du canton. Il falloit le consentement de la mere de Bazile, son pere le chargea de l'obtenir lui même. « Mon » enfant, lui dit-il, tu sais combien » je t'aime : je suis à présent dans cet » âge où l'on ne trouve plus de satis» faction que dans le bien qu'on » peut procurer à son fils. Le tien, » le tien seul m'occupe ; je veux que » tu sois content, & goûter avant » de mourir le plaisir de voir ton » bonheur assuré. Tu es bien jeune » encore, mais peut-on être trop » tôt heureux ? Je songe à te marier : » C'est Lucie, cette Lucie qui te » plaît tant, quoique tu ne m'en » ayes pas parlé, que je t'ai choisie » pour épouse, Ses parens te la don-

» tiéront volontiers ; mais par les
» plus tendres prieres & les plus
» douces caresses, force ta mere à
» ne pas s'opposer à un mariage qui
» te convient ; c'est avec peine qu'elle
» se rendra. Affligée d'être la femme
» d'un Villageois, quoique tu ne
» sois qu'un Villagois toi-même,
» peut-être espere-t-elle encore, par
» le crédit de sa famille, t'arracher
» à un état le plus heureux de tous,
» quand on est né pour y vivre. Res-
» pecte ta mere, chéris-la, mais ne
» te laisse pas séduire par ses discours
» orgueilleux. Mon fils ! mon cher
» fils ! ne songe point à abandonner
» la vie de tes peres ; c'est la vie de
» la tranquillité, de l'innocence &
» de la vertu même. Dans les pre-
» mieres années que tu feras dans
» ton ménage, tu ne trouveras pas
» de peines considérables. Tu as de
» la force, j'ai de l'expérience, nous

» nous aiderons mutuellement. Tu » serviras ton pere, tu écouteras ton » ami, & tu verras tout prospérer » autour de toi. La paix & la joie » regneront dans ta famille. Un mê» me esprit nous conduira tous ; il » rapprochera les âges les plus diffé» rens. Encore occupé de toi dans » mes derniers instans, ma trem» blante main agitera le berceau de » tes enfans... » Bazile voulut répondre, il ne le put : sa voix fut étouffée ; ses yeux se remplirent de pleurs ; la reconnoissance & l'amour filial font aussi couler des larmes. Amélie fut témoin de cette scène attendrissante : Allard la laissa avec son fils ; il espera que l'émotion de Bazile passeroit jusqu'à elle. En effet, d'abord il réussit à la toucher ; il se jetta dans ses bras, mouilla ses joues des plus douces larmes. Ma mere, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée,

ma mere ! je suis heureux si vous voulez. On me donne Lucie, Lucie la plus belle, la plus aimable fille du Village, que tous les jeunes garçons adorent & qui n'aime que moi. Y pensez-vous, reprit elle, sans colere, mais avec dédain, y pensez-vous ? Est-ce bien mon fils qui pense à une alliance qui me dégraderoit plus encore que je ne le suis ? N'ajoutez pas à ma misère ; laissez-moi vous donner une épouse qui soit mon égale & que sans rougir je puisse nommer ma fille. Bazile voulut répondre, elle l'en empêcha. Elle employa pour le gagner, cette adresse qui souvent tient lieu d'esprit aux femmes, & qui, presque toujours les fait arriver à leurs fins ; elle ranima dans le cœur de son fils un mouvement de vanité que l'amour avoit rallenti, mais qu'il n'avoit pu détruire. Elle échauffa son imagina-

tion, & parvint à lui faire desirer avec autant d'ardeur de voir rompre son mariage, qu'il avoit eu de joie quand son pere lui avoit appris qu'il étoit conclu. Pour rendre son triomphe plus certain, elle courut l'annoncer aux parens de Lucie. Elle voulut qu'un affront cruel mît une barrriere eternelle entre les deux familles. Elle arrive dans celle de Lucie, & bientôt y trouble l'aimable gaieté que l'assurance d'une satisfaction prochaine y faisoit règner. On se leve, on s'empresse, on l'entoure, on l'écoute avidement ; on croit qu'elle vient partager le contentement que l'union des deux amans fait naître ; on n'est pas longtems dans l'erreur. Un sourire amer précede la déclaration qu'elle va faire. C'est avec le mépris le plus outrageant qu'elle rompt les engagemens que son époux avoit pris. Elle porte la douleur dans le

cœur innocent de Lucie. Elle voit couler ses larmes, elle insulte encore à ses pleurs. Allard arrive dans cet instant cruel : il lit son malheur sur tous les visages. Il s'en retourne le désespoir dans le cœur ; il revoit son fils, il le regarde avec des yeux où la douleur & le mépris sont peints. Bazile qui redoutoit sa colère, se trouve soulagé par son silence. Il ne s'apperçoit pas que ce silence est celui d'une ame ulcérée & fermée au bonheur ; il ne tarde pas à se repentir de sa fausse démarche ; il déteste sa faiblesse & sa vanité ; mais comment compter sur les regrets d'une ame aussi légère.

La maison d'Allard auparavant l'azile de la confiance, des jeux & du bonheur, est devenue le séjour de la contrainte, du mécontentement & de l'ennui. Les caresses que Bazile recevoit de sa mere ne le dédomma-

geoient pas de cette familiarité dans laquelle il eſt ſi doux de vivre avec un pere tendre. Tantôt il ſe livroit encore à des eſpérances chimériques; plus ſouvent il s'abandonnoit au ſentiment de honte que faiſoit naître en lui ſa légereté, & à la douleur de cauſer les chagrins du meilleur des peres. Tous ſes jours ſe paſſoient dans l'incertitude & la langeur. Cependant, dans ſa triſteſſe, il lui reſtoit une conſolation à laquelle il ne devoit pas s'attendre. Marcel qu'il avoit négligé, Marcel dont il avoit délaiſſé la ſœur, demeura conſtamment fidele à l'amitié. Il cherchoit à diſſiper l'affliction qui tuoit ſon ami. Il auroit voulu ranimer en lui le goût de ces plaiſirs qui avoient fait les délices de leur enfance; mais le tems en étoit paſſé pour Bazile. Les paſſions ardentes ne nous rendent pas ſeulement malheureux, tandis qu'el-

les nous subjuguent : mais en donnant trop de ressort à nos ames, elles leur ôtent l'amour des choses simples, qui ne revient plus ou qui ne renaît que lorsqu'un long calme leur a succédé.

Plusieurs mois s'étoient écoulés depuis qu'Allard & son fils vivoient dans cette tranquillité, ou plutôt dans cette mélancolie sombre, plus affreuse peut-être que les chagrins violens, lorsqu'Amélie qui par son humeur hautaine & ses conseils dangereux, avoit causé toutes leurs peines, y en ajouta de nouvelles. Vraisemblablement touchée d'avoir occasionné le désordre qui régnoit dans sa famille, mais trop fiere pour vouloir paroître se repentir, elle se laissoit consumer en silence par sa douleur. On la voyoit dépérir, sans pouvoir deviner le principe de son mal. Elle se refusoit également aux

caresses de son fils & aux attentions de son époux. Allard, aux yeux duquel on n'étoit plus coupable, dès qu'on étoit malheureux, cherchoit tous les moyens de ramener en elle le calme & la santé. Ses soins furent inutiles & l'état de sa femme devenoit tous les jours plus dangereux. Une fievre ardente accompagnée des accidens les plus fâcheux, fit bientôt perdre l'espérance de la conserver. Son fils & son époux ne s'éloignoient pas d'elle un instant; ils tenoient chacun une de ses mains dans les leurs; Bazile mouilloit de pleurs le lit de sa mere, & Allard la regardoit avec des yeux humides & attendris. Déchirée par ce touchant spectacle, l'amour maternel, la reconnoissance, la tendresse, l'emporterent enfin sur l'orgueil. Elle fit un effort, & passant un de ses bras autour du col de son mari & l'autre

autour de celui de son fils, elle les attira tous deux en même-tems contre son sein. Elle sembla se ranimer & jouir avec délices de cette situation ; mais son émotion étoit trop forte pour qu'elle pût longtems la soutenir. Elle tomba bientôt dans un évanouissement profond. Bazile, sans connoissance auprès de sa mere, avoit autant besoin de secours qu'elle-même, & Allard absorbé par sa douleur, étoit incapable de leur en donner. On vint heureusement les rappeller à la vie, ce ne fut que très-difficilement qu'on parvint à y faire revenir Amélie. A peine eut-elle ouvert les yeux, que l'égarement s'y peignit. Le délire succéda à sa faiblesse ; & dans son transport, devenue plus intéressante encore, elle porta l'attendrissement dans tous les cœurs. Malgré tous les efforts qu'on faisoit pour la retenir, elle s'arracha de

ſon lit, ſe précipita aux pieds de ſon fils, qu'elle prenoit pour ſon époux; & en les baignant de larmes, elle le ſupplioit de pardonner tous les chagrins qu'elle lui avoit donnés. Elle lui diſoit: homme reſpectable, fais grace à une épouſe trop indigne de toi. Fais grace, Allard, mon cher Allard!... Elle ſerroit les genoux de Bazile avec force, & diſoit encore: Rends à ton fils ton amitié, c'eſt moi, c'eſt moi ſeule qui la lui ai fait perdre. S'adreſſant enſuite aux témoins de cette ſcène déchirante, elle s'écrioit: Il ne me répond pas; joignez-vous donc à moi, forcez-le à me rendre ſa tendreſſe, ſa tendreſſe que j'ai mépriſée, & dont je ſens à préſent tout le prix... mais ils ſe taiſent!... ils ſont muets!... Ils l'étoient en effet. Le Curé, le Médecin, les Femmes, tout le Monde pleuroit, tandis qu'Allard & ſon fils pouſſoient les cris du déſeſpoir.

Revênu de cet état d'immobilité où jettent les ſpectacles frappans & innattendus, on s'empreſſa autour d'une malade, qui s'acquéroit tant de droits ſur les cœurs. On la reporta dans ſon lit; & M. Chablais, qui, par amour pour l'humanité, s'étoit conſacré au ſervice des habitans de la campagne, & qui, par ſon application extrême étoit devenu l'un des plus grands Médecins de l'Europe, parvint à tranquilliſer ſes eſprits. Il eſpéra même que la violente agitation dans laquelle ils avoient été, loin de lui être nuiſible, pourroit lui devenir ſalutaire. Il ne ſe trompa pas: les remedes opérerent; ils ſembloient recevoir de l'efficacité de la main qui les offroit: c'étoit toujours celle d'Allard, ou celle de ſon fils. Le Médecin n'avoit garde de les éloigner. Souvent c'eſt en ramenant la ſatisfaction dans l'ame, qu'on parvient à

rendre au corps la ſanté. Amélie, ſans doute, dut le retour de la ſienne à cette volupté pure que fait éprouver la certitude d'être aimé : Elle liſoit dans les yeux de ſon fils, dans l'altération de ſa voix, dans l'inquiétude qui ſe peignoit dans tous ſes mouvemens, combien elle en étoit chérie & combien ſon état l'allarmoit. Elle le conſoloit en jouiſſant avec délices de ſa douleur. Elle voyoit dans les ſoins de ſon époux, dans les tendres attentions qu'il avoit pour elle, dans les ſervices empreſſés qu'il lui rendoit, combien il craignoit de la perdre. Je pouvois donc être heureuſe, lui diſoit-elle, en s'attendriſſant ; j'avois trouvé dans vous le meilleur ami, l'époux le plus ſenſible, l'homme le plus vertueux... Hélas ! je m'en ſuis rendue indigne, & ce n'eſt qu'au moment où je vais n'être plus que j'apprends à connoître le

véritable bonheur. Ton cœur me l'a toujours offert & mon odieux orgueil a toujours dédaigné ton cœur bienfaisant. Si j'étois rendue à la vie, quelle différence tu verrois dans mes sentimens ! Allard ne lui répondoit que par ses caresses & par ses larmes ; mais il cessa bientôt d'en verser : M. Chablais lui rendit l'espérance. La convalescence d'Amélie fut assurée ; elle fut longue, & pendant tout son cours la conduite d'Allard ne se démentit jamais. Ce fut toujours celle d'un ami sensible, qui goûte avec transport la satisfaction de voir son ami revenir à lui. Lorsqu'il n'eut plus d'inquiétudes sur la santé de sa femme, il voulut se délivrer de celle que la connoissance de son caractere pouvoient lui laisser encore. C'étoit en pensant qu'il avoit vieilli & son expérience lui avoit appris qu'il falloit se défier des résolutions formées

dans ces inſtans où le ſentiment entraîne. Dans ſa chaleur il dicte ſouvent des promeſſes qu'on oublie quand il ſe réfroidit. Peut-être plus que perſonne capable de s'attendrir, ce ne fut cependant qu'à la raiſon ſeule qu'il vouloit avoir obligation du retour d'Amélie. La franchiſe a toujours des droits certains, dès que l'humeur & la dureté ne l'accompagnent pas. Ce fut ſans détour qu'il parla de ſes craintes, & qu'il laiſſa paroître ſes deſirs. Le Ciel vous a rendue à mes vœux, dit-il à ſon épouſe ; il ſemble même qu'il n'ait mis vos jours en danger que pour vous apprendre à connoître & à vous attacher à celui que le devoir & ſurtout ſa tendreſſe vous diſoient d'aimer. J'avois, pourſuivit-il, à me plaindre de vous. Votre froideur, vos dédains, votre fierté m'avoient aliéné : Je l'avoue, je croyois que

c'étoit pour toujours ; mais ce n'eſt pas l'amour qui s'allume dans le cœur de l'honnête-homme qui peut entiérement s'éteindre. Le mien ſe ranima, il reprit toute ſa force lorſque je vous vis en péril. Je revins à vous ; vous fûtes ſenſible à mon retour ; nos larmes ſe mêlerent ; le ſentiment les fit couler ; & je reconnus, dans l'excès de ma peine, le charme de répandre des pleurs. Mais bientôt l'amertume de vos regrets & la violence de vos maux me plongerent dans le déſeſpoir, il fut ſuivi des douceurs de l'eſpérance. En revenant à la vie vous ramenâtes la ſatisfaction dans mon cœur ; vous y fîtes luire l'aurore du bonheur : je ne l'avois point encore connu. Jamais, ma chere Amélie ! jamais vous n'aviez tourné ſur moi des regards attendris... Votre... Mais laiſſons les reproches ; ne nous rappellons que

l'instant qui m'a donné une épouse. Ayons-le toujours présent, pour que tous ceux qui le suivront lui ressemblent. Amélie voulut parler ; mais plus on sent, moins on s'exprime. Elle se jetta dans les bras de son mari, le serra étroitement, & ses yeux furent les seuls interprêtes de son cœur.

Allard avoit préparé sa conversation, il fut en état de la poursuivre. Ma chere Amélie, continua-t-il, vous ne vous offenserez pas si votre époux, si l'homme que vous avez forcé par des sentimens plus doux à devenir votre ami, vous parle avec cette vérité que l'amitié exige. Ne craignez pas que je conserve du ressentiment. Si je pense encore aux défauts que vous avez eus, ce sera pour mieux jouir des vertus qui les remplacent. En faisant mon malheur ils vous rendoient malheureuse. On

l'eſt toujours, quand par hauteur on s'é-loigne des gens parmi leſquels le ſort force de vivre. Rapprochez-vous des femmes que votre mariage a rendu vos égales. Peut-être ne trouverez-vous pas dans leur ſociété autant de dégoût que vous l'avez imaginé. Vous avez paſſé votre premiere jeuneſſe dans une maiſon que vos parens nommoient château. Votre naiſſance ne vous permettoit pas de vous y livrer à des occupations qui font éviter l'ennui aux habitantes de la campagne, & qui même les ſatisfont, parce que c'eſt pour des objets chéris qu'elles travaillent. Des ouvrages ſouvent pénibles, mais partagés par leurs parens, les ſoins qu'exigent d'elles leurs familles, le mouvement, la gaieté, la vie champêtre leur donnent des idées plus intéreſſantes, plus variées que celles qu'ont ordinairement des femmes d'un ordre ſupérieur, dont l'éducation

n'a pû être soignée. Mon oncle m'a souvent dit, il avoit beaucoup voyagé, & sa simplicité, sa droiture & les connoissances qu'il avoit acquises le faisoient recevoir partout avec plaisir ; il m'a dit souvent qu'il avoit vu plusieurs fois des Seigneurs & des Savans même, étonnés de l'entretien des Villageois, se plaire à leur conversation & admirer la justesse de leurs raisonnemens. Ne dédaignez donc plus des gens qui ne sont point méprisables, puisqu'ils sont honnêtes & sensés. Traitez-nous en hommes. Tirez de votre état le parti le plus avantageux ; faites-vous aimer de tous les habitans du Village, vous savez si votre fils, si votre époux vous adorent déja. Je ne vous promets rien, interrompit vivement Amélie en embrassant son mari, je ne vous promets rien, mais vous verrez.

Dès le moment même elle fut quitter des vêtemens, qui, sans la parer davantage, servoient à la fairé distinguer des autres femmes du Village. Elle prit un simple corset, un tablier blanc, une coëffure sans fontanges; & dans cet habillement plus convenable à l'épouse d'Allard, elle fut trouver sa voisine. Etonnée de recevoir une visite d'Amélie & de la voir sous ces champêtres habits, la bonne Toinette ne peut s'empêcher de marquer sa surprise. Eh bon dieu! lui dit-elle, c'est vous qui venez mise comme nous autres paysannes, qui venez dans la maison d'un pauvre Laboureur. Mon mari, lui répondit Amélie, m'a fait ouvrir les yeux. Ses soins, sa bonté, sa tendresse ont fait naître dans mon ame la reconnoissance & l'amour; le sentiment y a rappellé la raison; je rougis à present d'une conduite qui me faisoit

détester ; je hais mon orgueil, ma sotte vanité ; je veux jouir de ces biens qu'Allard assure que l'on goûte mieux au Village que par-tout ailleurs. Je veux être aimée ; je vous demande votre amitié, poursuivit Amélie, je vous offre la mienne, & je vous aurai la plus grande obligation si vous l'acceptés. Bonne, gaie, vive, franche, Toinette reçut avec plaisir les avances d'Amélie. Bientôt la confiance s'établit entr'elles. Leur conversation s'anima & devint intéressante. Toinette parla de son ménage, de son mari, de ses enfans, du bonheur des familles unies, de la satisfaction qu'on éprouve quand on vit bien avec ses voisins, de celle qu'on trouve quand on les oblige & quand on reçoit d'eux des services qui prouvent qu'on en est aimé. Elle mettoit dans ses discours tant de chaleur, tant d'énergie, qu'Amélie fut émue

&

& attendrie. Elle sentit cette impression vive que fait naître le récit des choses honnêtes, & le tableau de cette vie douce qu'on ne trouve qu'au sein de la tranquillité & de la vertu. Quoi ! s'écria-t-elle, j'ai pu vivre si près du bonheur, & ne pas le goûter ! Il a fui la maison d'Allard depuis que j'y suis entrée. O mon amie ! ô ma chere Toinette ! aidez-moi à l'y ramener. Toinette, pour tout avis, lui conseilla de renoncer *à la gloire* ; d'écouter son coeur, de chérir son mari, d'aimer son enfant, de s'occuper gaiement comme elle des soins de son ménage & de se faire des amies avec qui elle pût s'entretenir librement de ses plaisirs & de ses peines. Avant de la quitter, Amélie la remercia, l'embrassa tendrement & la pria de venir passer l'après vêpres chez-elle.

Le premier pas & le plus difficile,

lorsqu'on veut revenir au bien, c'est de surmonter cette mauvaise honte qui si souvent empêche de changer de conduite. Amélie avoit du courage dans l'ame ; elle ne craignoit pas de paroître se démentir, parcequ'elle étoit bien sûre qu'elle ne se démentiroit plus. Elle fut à l'Eglise avec un maintien modeste, mais assuré ; en sortant, elle prit assez sur elle-même pour faire des avances aux femmes qu'elle avoit le plus dédaignées. Elle rencontra la mere de Lucie, elle rougit, & laissa paroître le regret qu'elle sentoit de l'avoir offensée.

Les habitans du Village, surpris de la simplicité des vetemens d'Amélie, plus étonnés encore de son air affable, ne savoient à quoi attribuer un changement pareil. Ils aimoient tous Allard, ils furent tous enchantés & coururent le féliciter. Son cœur

nageoit dans la joie ; il la goûtoit pour la premiere fois dans toute sa vivacité, dans toute sa pureté. Elle lui prêta des aîles pour retourner chez lui. Il y trouva Amélie serrant son fils contre son sein. Il les mit tous deux entre ses bras, & resta dans cette douce attitude jusqu'à ce que Toinette vint l'y surprendre. Dans le ravissement d'un pareil spectacle, elle frappa des mains, sauta dans la chambre, les embrassa tour-à-tour & courut, emportée par le sentiment, raconter dans tout le Village ce dont elle avoit été témoin. C'est une nôce, mes enfans, que je vous annonce, dit-elle aux garçons & aux jeunes filles ; allez chercher les haut-bois & les musettes, nous danserons. Moi, je vais vous faire préparer à souper : elle revole chez elle, enleve toutes les provisions qui s'y trouvent, les porte chez Amélie,

lui confie son projet; Amélie l'applaudit avec transport. Allard, Bazile & les deux femmes se mettent à l'ouvrage. Le feu s'allume, les broches tournent, & bientôt le souper est prêt. Chacun apporte des tables, des bancs, des chaises. Le Curé envoye ses meubles & son vin; il vint lui-même présider à la fête; non pas pour en gêner la liberté, mais pour en partager le plaisir. M. Germain avoit déja béni la table; on étoit prêt à s'asseoir, lorsqu'Allard s'apperçut que Lucie & sa famille manquoient au festin. Les démarches honnêtes ne vous coutent plus rien dit-il à sa femme, allez chercher des gens qui nous ont aimés, que nous avons offensés, & qui peut-être voudront bien encore se rapprocher de nous. Elle serra la main de son mari, & s'en alla avec Toinette & son fils chez les parens de Lucie. D'abord elle eut de

la peine à les vaincre ; mais Bazile à leurs genoux & Toinette les entraînant, les déciderent à venir. Allard les vit arriver avec reconnoissance & leur présence augmenta son contentement. Lucie n'avoit jamais été si belle ; son sein étoit agité & la timidité coloroit ses joues de mêmes roses que le plaisir répandoit sur celles de Bazile. Tous les yeux se tournoient sur ce couple charmant, tous les cœurs désiroient de le voir bientôt uni.

Amélie aidée de son époux, faisoit les honneurs de sa fête avec ces graces que la gaieté seule peut donner. Elle renaissoit à la nature, & s'abandonnoit avec délices aux sentimens qu'elle inspire, quand, pour en augmenter les charmes, son frere parut au milieu de l'assemblée. Ce qu'elle desiroit le plus, c'étoit de l'avoir pour témoin de son bonheur ;

ce qu'il souhaitoit le plus lui-même, c'étoit de la savoir heureuse ; mais il croyoit la connoître trop pour pouvoir l'espérer. Dans son ravissement il multiplioit les questions. Amélie ne voulut pas satisfaire elle-même sa curiosité ; elle le fit placer à côté de M. Germain qu'elle chargea de l'instruire. Le digne Pasteur lui raconta l'histoire des deux époux ; il lui parla avec admiration, avec enthousiasme de la conduite d'Allard, il donna les plus vifs éloges au retour d'Amélie ; il s'exprimoit avec cette chaleur, cette rapidité, cette énergie qui caractérisent les discours de l'homme de bien, lorsqu'il s'abandonne au plaisir de louer la vertu. D'Ormond l'écoutoit avec attention & avec reconnoissance ; son cœur alloit au devant des paroles du respectable Curé. Ses yeux cherchoient ceux de sa sœur, & lui peignoient ses transports.

Le souper fini, les musettes se firent entendre. Allard & son épouse ouvrirent le bal champêtre. Amélie fut prendre ensuite le pere de Lucie ; ce fut avec les marques d'une véritable amitié qu'ils s'embrasserent. Lucie remplaça Amélie ; le choix de son pere auroit paru bizarre si l'on n'en eût pas pénétré le motif. En embrassant sa fille, avec cette complaisance qu'un tendre pere ne dissimule point, il lui dit de prendre Bazile. Elle trembla en allant à lui ; l'amour, le plaisir, la pudeur agitoient tous ses sens. Bazile trembloit aussi en la voyant venir ; son cœur ému palpitoit de joie & d'amour. Tous les regards se fixerent sur eux : d'Ormond jouit, pour la premiere fois de sa vie, du spectacle le plus doux que la nature puisse offrir, celui de deux amans qui joignent à la jeunesse & aux graces naïves, cette aimable candeur plus tou-

chante que la beauté même. Leur danse finie, les jeunes Villageois en formerent de nouvelles ; la sérénité brilloit sur leurs fronts, le contentement animoit leurs sauts. C'étoit ainsi, dans la jeunesse du monde, que l'homme s'égayoit au sein de l'innocence, & célébroit par des fêtes rustiques & par des danses, les actions agréables à la Divinité. Les premiers rayons de l'aurore firent cesser le bal ; chacun alla reprendre son travail, emportant avec soi cette impression douce qu'on conserve encore après avoir goûté des plaisirs purs & vrais.

Enchanté de tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux, pénétré d'un tendre respect pour le caractere d'Allard, d'admiration & d'amitié pour sa sœur, se sentant de l'inclination pour son jeune neveu, d'Ormond résolut de passer ses jours parmi des gens qui ne pouvoient manquer de

e rendre heureux. Il étoit las de la vie errante qu'il menoit depuis long-tems. La société dans laquelle il avoit été forcé de vivre, ne convenoit point à sa façon de penser. Philosophe dans un état où l'on n'est gueres occupé que de très petits détails, où l'on ne dort que pour éviter l'ennui, où le bruit & le tumulte sont pris pour de la gaieté ; dans un état enfin, où l'homme qui pense est toujours regardé comme un être extraordinaire & bizarre, il soupiroit après l'instant de pouvoir rompre des chaînes dont il se sentoit accablé ; mais l'extrême modicité de sa fortune ne lui avoit pas permis jusqu'alors de se livrer à son goût pour l'indépendance & pour la tranquillité. Dans la maison d'Allard, il sentit que trop peu riche pour le luxe, il l'étoit assez pour le bonheur : il résolut de s'y fixer. On sembloit y goûter les charmes

d'une existence nouvelle & plus douce. La concorde y avoit ramené la confiance & la riante familiarité. Heureux enfin l'un par l'autre, Allard & Amélie ne s'occupoient plus que du bonheur de Bazile. Lucie, la charmante Lucie pouvoit seule l'assurer. M. Germain, le pere, l'ami de tous ses paroissiens, fut chargé de faire de nouvelles démarches pour l'obtenir ; il n'eut pas de peine à réussir. Les conseils de l'honnête-homme ont sur les ames simples & vertueuses toute la force des loix. Tout fut bientôt arrangé entre les parens. Ils desiroient avec la même ardeur la félicité de leurs enfans, & ce fut avec un empressement égal qu'ils les conduisirent aux pieds des autels. Bazile & Lucie s'y jurerent un amour éternel ; leur serment leur couta peu, ils se promettoient d'être éternellement heureux.

Lucie en entrant dans la famille d'Allard, en augmenta le bonheur; Amélie & son époux la regardoient comme un présent dont le Ciel avoit voulu récompenser leur vertu. D'Ormond lui trouvoit un caractere doux, aimable, gai, sensible, égal, dont son imagination lui avoit bien tracé le modele, mais qu'il ne croyoit pas dans la nature. Bazile... Il connoissoit encore mieux son prix, il étoit son époux.

Le bon Allard, philosophe à sa maniere, & peut-être de la façon la plus sûre, puisqu'il suivoit en même tems les leçons de l'expérience & les inspirations de la nature, en jouissant du présent, pensoit à l'avenir; il connoissoit la foiblesse humaine, & savoit que même au sein du bonheur, l'ame n'est pas exempte des dégoûts. Il communiqua ses idées à d'Ormond, & de concert ils s'occuperent des

moyens de les prévenir. En multipliant les occupations, sans pourtant les rendre fatiguantes, en les tournant sur des objets agréables & utiles, ils les changerent toutes en plaisirs.

Né peu riche, mais n'ayant jamais eu que ces goûts respectables qui ne ruinent point, l'amour des lettres & la libéralité, d'Ormond avoit conservé en entier la somme modique dont il avoit hérité de son pere ; il n'avoit que vingt mille francs ; mais il étoit vraiment sage. Cette foible somme lui parut non-seulement suffisante pour fournir à ses besoins, mais encore pour augmenter l'aisance des vertueux amis que son cœur avoit adoptés. Il en consacra une partie à l'acquisition d'une maison riante, située sur le penchant d'un côteau ; le reste fut employé à acheter les terres qui l'environnoient.

Il forma son établissement d'après

les principes de ce philosophe, si capable de faire des prosélytes à la nature, si nous avions le courage d'être véritablement heureux. Il trouvoit dans sa niéce le naturel honnête & *aimant* de *Julie*. Il ne lui manquoit que son éducation, & ses lettres pouvoient y suppléer. Il les mit entre les mains de Lucie, qui crut y reconnoître une partie des choses qu'elle avoit déja vaguement pensées, sans avoir pu parfaitement les développer. Son livre devint son trésor. Après avoir rempli les devoirs de la religion, elle s'enfermoit les dimanches avec lui; elle s'attachoit surtout à étudier la conduite de Julie dans l'intérieur de son ménage. Elle adoptoit tout ce qui pouvoit convenir à sa situation, & quittoit sa lecture, non pas avec plus de tendresse pour ses parens, mais avec une intelligence

plus éclairée, & de nouveaux moyens pour leur plaire.

D'Ormond avoit rendu sa champêtre habitation aussi commode que simple. La vue en étoit charmante, des prairies, où un ruisseau bordé de saules, faisoit mille détours, des champs couverts de bleds magnifiques, & des vergers dont les arbres plioient sous les fruits, environnoient cette agréable demeure. Le jour qu'il en prit possession fut un jour de fête; mais une fête donnée par d'Ormond, & dont Lucie faisoit les apprêts, ne pouvoit être, ni tumultueuse, ni brillante. La douce gaieté, les graces ingénues & la simplicité champêtre en faisoient tout l'agrément, & les productions de la nature, toute la magnificence. Seule dans la confidence de son oncle, Lucie avoit fait ses préparatifs dans le

plus grand ſecret, & avec cette déli-
cateſſe de goût qui ſe rencontre dans tous les états, & que perfectionne l'envie de plaire.

Allard & Bazile revenoient de leur travail. La chaleur avoit été vive, & ils ſembloient avoir beſoin de prendre de la nourriture & du repos, lorſque d'Ormond leur propoſa d'aller jouir de la fraîcheur du ſoir ſur le penchant du côteau. Amélie, qui avoit appris à ſentir le prix des attentions & des ſoins, s'oppoſoit à cette promenade; Allard, qui ſentoit encore mieux la néceſſité de la complaiſance, céda avec un air ſatisfait au deſir de d'Ormond. Quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'arrivés à la porte d'un jardin, dont ils ne connoiſſoient pas encore le maître, ils la virent s'ouvrir, & reconnurent Lucie, qui proprement vêtue, un gros bouquet de roſes à ſon côté, & des fleurs dans ſes che-

veux ; venoit à eux avec empressement. Elle ne leur donna pas le tems de parler. Elle prit Allard d'une main, Amélie de l'autre, & les conduisit sous un berceau de cerisiers. Bazile suivoit en silence ; d'Ormond jouissoit de leur étonnement & de leur plaisir. Ils trouverent sous le berceau une table proprement servie ; elle étoit couverte de légumes excellens, apprêtés par Lucie, du laitage, d'œufs frais & des meilleurs fruits de la saison. Des bancs de gazon servoient de sieges, le feuillage légerement agité par le vent du nord étoit entrelacé de fleurs, & les oiseaux qui se rassemblent au coucher du soleil, faisoient entendre leur douce mélodie. La fraîcheur & la beauté du soir, le chant du chardonneret & de la fauvette, le murmure d'une fontaine, le parfum des fleurs, & surtout le sentiment de tendresse & de satis-

faction qui pénétroit les convives, faisoit regner parmi eux un silence délicieux. Le cœur du bon Allard palpitoit de joie, & ses yeux nageoient dans les larmes. Amélie regardoit tour-à tour avec attendrissement son époux, son fils, son frere, & sa fille. Le visage de Bazile exprimoit la reconnoissance & l'amour. Celui de Lucie étoit encore embelli par des graces nouvelles & par la gaieté. D'Ormond sentoit qu'il commençoit seulement à vivre. Lucie & lui rompirent enfin le silence; ils chanterent ensemble les charmes de l'amour, les douceurs de l'amitié, les plaisirs de la vie innocente & tranquille. D'Ormond avoit une voix agréable & flexible; le sentiment avoit dicté ses chansons. Lucie n'avoit eu de maître que la nature, mais son organe étoit enchanteur. Leurs sons raisonnerent jusqu'au fond

des ames, & en augmenterent le raviſſement. Il redoubla encore, lorſqu'après le ſouper, d'Ormond conduiſit ſes parens dans des chambres charmantes par leurs propretés, & leur annonça qu'ils étoient chez eux. Envain auroient-ils voulu lui répondre; ils ne purent que le ſerrer avec tranſport dans leurs bras.

Trop animés, trop contens pour pouvoir ſe livrer au ſommeil, Allard & Amélie paſſerent la nuit à s'entretenir de leur bonheur. Votre frere, diſoit Allard, eſt un ange envoyé du Ciel pour mettre le comble à notre félicité. Je ne deſirois plus rien, répondoit Amélie, puiſque j'avois recouvré ton cœur; mais mon frere, en rendant notre vie plus agréable par ſa préſence, & plus aiſée par ſes bienfaits, me délivre de la crainte de te voir ſouffrir dans tes vieux jours. Sa converſation amuſera

tes loisirs & notre travail fournira à tes besoins. Heureusement il ne nous a pas rendus assez riches pour que nous puissions nous y soustraire, & nos enfans ne languiront pas dans l'oisiveté... Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi, plus heureux encore, Bazile & Lucie s'abandonnoient aux transports de l'amour, & d'Ormond savouroit cette volupté pure qui récompense toujours les actions de l'homme sensible & généreux.

Dès que le jour parut il conduisit Allard & son fils dans toutes les parties de leurs Domaines. Voilà, dit-il au jeune-homme, ce que vos soins doivent faire valoir; ces terres cultivées par des mains vertueuses & robustes suffiront à l'entretien de votre famille aux besoins du pauvre, & vous fourniront les moyens de rassembler souvent chez nous nos véritables amis. De retour à la mai-

son d'Ormond fit voir à Bazile des attelages de bœufs vigoureux, & tous les instrumens nécessaires à l'agriculture. M. Germain lui avoit trouvé des domestiques forts & sages; il les présenta à leur nouveau maître, & leur dit que dès le lendemain il les conduiroit lui-même au travail. Lucie fut chargée de l'intérieur du ménage; Allard & sa femme en eurent l'inspection générale. Dès le premier jour ils monterent les choses au ton sur lequel elles devoient toujours subsister. Ils inspiroient l'amour du travail par les louanges qu'ils lui accordoient, la fidélité par la confiance, le zele par la bonté.

Bazile, devenu plus gai, parce qu'il avoit enfin appris à connoître le bonheur de son état, animoit les ouvrages champêtres par des chants, par des propos joyeux, & par un air satisfait. C'étoit avec plaisir qu'on

alloit dès le grand matin avec lui se livrer aux travaux les plus pénibles. On rioit en se fatiguant, mais la joie diminuoit la fatigue. Quand le soleil devenoit trop ardent, on voyoit arriver un dîner abondant que Lucie & les filles qui l'apportoient, venoient partager avec Bazile & ses ouvriers. On s'établissoit sur le gazon, à l'ombre d'un hêtre, on mangeoit comme on avoit travaillé; on trouvoit au fond des bouteilles du courage pour le reste de la journée. Le soir un bon souper & plus encore un air content servoient de récompense. Bazile passoit alternativement des bras d'Amélie dans ceux de son pere; Lucie l'en retiroit pour le serrer dans les siens. d'Ormond trop sage, trop éclairé pour mépriser la conversation des bons Villageois, les amusoit pendant la veillée, en leur racontant des histoires singulie-

res & instructives ; souvent il applaudissoit aux réflexions que ses récits faisoient naître ; d'autrefois il s'occupoit avec eux de ces jeux que le bel esprit gâte ou dédaigne, mais que l'aimable innocence chérit. On remarquoit qu'il n'étoit point fâché lorsque le juge ordonnoit à la jeune paysanne fraîche & timide de l'embrasser pour racheter son gage. Les dimanches & les fêtes étoient entierement consacrés à la piété & aux amusemens. Ces jours-là la famille, toujours rassemblée, augmentoit ses plaisirs en les variant. Tantôt entourant d'Ormond, elle écoutoit avec attention la lecture qu'il lui faisoit d'un livre intéressant. Le sage Allard, sa femme, plus instruite qu'on ne l'est au Village, Lucie éclairée par la nouvelle Héloïse, & plus encore par son ame sensible, Bazile élevé par son pere, formé par son oncle, & perfectionné par

Lucie, n'auroient pas entendu patiemment les pieuses absurdités de la légende, ou les récits extravagans de quelques romans barbares. d'Ormond avoit rassemblé pour eux ces ouvrages simples & sublimes, qui, peignant la nature & la vertu d'après elles-mêmes, les font aimer vivement, parce qu'ils en tracent un portrait fidele : Cette Sara Th***. * surtout que l'Angleterre envie sans doute, mais que la France a eu l'honneur de produire, faisoit leurs délices. A leur lecture succédoient

---

* Conte moral qui parut en 1765. Le grand nombre d'éditions qui en furent faites & enlevées sur le champ, fait plus d'honneur à la Nation qu'à l'Auteur même, & n'annonce pas la décadance du goût chez les Lecteurs.

On le trouve à la page 214. du premier volume de ce Recueil.

souvent des danses sous l'ormeau ; auxquelles Allard, sa femme, d'Ormond & M. Germain lui-même présidoient : d'autrefois Lucie donnoit après vêpres des collations à ses compagnes. Pour les rendre plus gaies, Bazile y invitoit aussi ses amis. La présence de ces respectables parents, sans gêner la liberté, y maintenoit la décence. Ils favorisoient les tendres amans qui aspiroient au bonheur d'être époux ; mais ceux qui n'en cherchoient que les plaisirs, sans vouloir en porter le nom respectable, étoient pour jamais bannis d'une société où le contentement étoit toujours accompagné de la vertu. Les jours de fête, un souper plus abondant & plus recherché qu'à l'ordinaire, étoit offert par Lucie à M. Germain, à M. Chablais & à Toinette. Ils étoient les bienfaiteurs de l'heureuse famille, il étoit juste qu'ils

qu'ils partageassent quelquefois son bonheur.

Bazile guidé par son pere, voyoit ses travaux récompensés par l'abondance. Ses champs mieux cultivés, étoient les plus féconds du Village, ses vignes produisoient le meilleur vin, ses troupeaux multiplioient davantage, & ses arbres étoient presque toujours chargés de fruits. Tout prospéroit entre ses mains; sans la générosité qui l'en garantissoit, il se feroit bientôt vu dans la richesse; mais le pauvre avoit sur son cœur des droits incontestables & sacrés; le tiers de ses récoltes lui étoit assuré; un autre servoit à l'entretien du ménage & le troisiéme suffisoit pour payer les impôts, pour fournir aux dépenses extraordinaires & pour procurer des fonds à sa bienfaisance. Bazile se servit de ces deniers pour faire une dot à la jeune Agathe que son ami

Marcel aimoit, comme lui-même aimoit Lucie.

Allard & sa famille couloient ainsi dans le sein de l'innocence & de l'amitié, des jours vertueux & tranquilles. Leur maison étoit l'azile de la paix & de la gaieté; ils y trouvoient les secours d'une bienveillance réciproque, les exemples de l'honnêteté & toujours le sourire de la tendresse. Allard jouissoit de son ouvrage; c'étoit lui, qui par sa modération, par sa douceur, par sa patience, avoit porté la lumiere dans le cœur d'Amélie. En la forçant à la reconnoissance, il l'avoit ramenée au devoir, au bonheur. Amélie n'avoit d'autres peines que celles que lui causoit la crainte de perdre trop-tôt un ami respectable, un époux adoré. Bazile, dans la force de l'age, fils sensible & chéri, mari tendre de Lucie, vivoit pour le sentiment & pour l'amour. Lucie

trouvoit la satisfaction dans les soins qu'elle rendoit à ses parens, dans leurs caresses & dans les yeux de son époux. Elle ne regardoit jamais son cher Bazile sans se rappeller avec transport, avec reconnoissance, qu'il avoit ouvert son ame à la vive impression du plaisir. D'Ormond sentoit qu'il avoit enfin trouvé le genre de vie le plus convenable à son caractere; l'âge d'or renaissoit pour lui. Si cet âge peut encore exister, c'est pour l'homme bienfaisant & sensible qui coule ses jours sous un toît rustique, parmi des cultivateurs honnêtes, vertueux, reconnoissans, & dans l'heureux accord de l'amitié, de l'amour & de l'innocence.

Le Ciel devoit à Bazile & à Lucie des enfans qui marchassent sur leurs traces. Il écouta les vœux de la nature; Allard eut la satisfaction de presser ses petits enfans contre son sein.

# AMINTAS,

## *IDYLLE imitée de Geſſner.*

LA terre ſort de ſon ſilence,
Et ſourit avec joie aux premiers feux du jour.
La muſique des airs annonce leur retour;
Partout j'entens la voix de ſa reconnoiſſance,

Je vais ſur ce bâton, appui de mes vieux ans,
Me traîner hors de ma chaumiere,
Et parcourir des yeux les charmes renaiſſans
Qu'étale à ſon réveil la tranquille lumiere.

Que la nature eſt belle! & que cet air eſt pur!
Un jour doux ſe répand ſur l'horiſon obſcur;
Les legeres vapeurs que ſon reflet colore,
Couvrent le ſommet des côteaux,
Et l'eau bleuâtre des ruiſſeaux,
Qui ſemble au loin fumer dans l'aube foible
encore,
Qu'avec plaiſir là-bas je porte mes regards!
Nos paſteurs matineux ouvrent la bergerie,
Et déjà dans la plaine épars

Leurs troupeaux en bêlant paissent l'herbe
fleurie.
Qu'autour de mon foyer, tout est grand,
tout est beau !
Quel éclat jette la rosée,
Qu'au front des arbrisseaux la nuit a déposée !
Que les Prés sont couverts d'un lumineux
réseau !
De mes premiers desirs je sens naître l'yvresse...
O matin ! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur ;
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.

Grace te soit rendue, ô Dieu conservateur,
Toi dont j'ai si longtems éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hyvers ont suivi ma
naissance.
Ce long âge a passé comme un jour de
printems.
Quand je parcours l'espace immense
Qui m'offre dans un point l'aurore de mes
ans,

Que ce tableau m'émeut ! dans quels ravissemens
Je me rappelle encor leur douce jouissance !

D'un air contagieux, mes troupeaux, ni mes champs
N'éprouvèrent jamais la funeste influence.
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtaient de nouveaux charmes.
Hélas ! sous un Ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler ses jours comme coulent leurs eaux,
Je les ai vus suivis de paisibles ténèbres,
Un sommeil bienfaisant suspendait mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses aîles funebres.

Mon cœur dans ses lustres nombreux

Ne compte aucun instant perdu pour la
nature,
J'eus des amis ; je fis quelquefois des heureux,
J'aimais & je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O tems, dont tout encor me retrace l'image!
Riant matin de mon printems !
Qu'avec plaisir je t'envisage !
Lorsque sur mes genoux je portais mes enfans ;
Qu'en me livrant comme eux aux jeux de
leur jeune âge
Je me sentais serrer de leurs bras innocens ,
Que je goutais alors un bonheur sans nuage !
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétraient la nuit
sombre.
Je disois : ils croîtront , leurs utiles rameaux,
Me prêteront un jour l'azile de leur ombre.
J'ai joui , grace au Ciel, du fruit de mes travaux,

Et j'ai vu le succès passer mon espérance,
En rappellant les soins que j'eus de votre
enfance,
O mes fils ! bénissez la cendre de mes os;
Si je ne puis du moins vous laisser l'abondance,
Je vous ait fait des cœurs à l'épreuve des
maux.
Quel homme est ici-bas exempt de leurs
assauts ?
Pour la premiere fois quand je connus la
peine,
Ce fut, ô ma Zétis, ce jour, où sur mon
sein,
Ton ame s'échappa comme une douce haleine,
Où le froid du trépas glaça ta foible main,
Que tu tentois encor d'attacher à la mienne.

O ma tendre moitié ! combien de tristes
nuits,
Ce souvenir amer m'a fait passer depuis !
Mais le tems des regrets tarit enfin la source.
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,

Et l'inſtant n'eſt pas loin où doit finir ma courſe ;
J'ai, de ce terme heureux, de sûrs preſſentimens.
Je veux ſur la colline où repoſe ta cendre,
Ce ſoir aſſembler mes enfans.
Toi, qui me fis l'objet de tes bienfaits conſtans,
Pour la derniere fois daigne encor les répandre !
O Dieu ! fais-moi mourir dans leurs embraſſemens.

# LE TEMPLE *DE LA MORT*,

## HISTOIRE PERSANNE.

*TRADUITE DE L'ARABE*,

THAMAR, Roi de Perse, monté sur le Trône par son courage, doué de grandes qualités, mais d'un caractere dur & féroce, exerçoit avec orgueil un despotisme violent sur ses sujets ; il appesantissoit son sceptre d'airain sur ses Tributaires ; il brisoit la tête des Grands ( autrefois ses rivaux ) comme des vases d'argile ; abattus & soumis, ils n'osoient même murmurer dans la poussiere. Ce Tyran mettoit sa grandeur & sa gloire à être l'effroi du monde ; il pensoit que la crainte arrachoit plus

d'hommages que l'amour ; l'altiere domination étoit le dieu de son cœur. Redoutable à ses voisins, terrible à son peuple, implacable envers ses ennemis, étranger à ses propre fils, cruel enfin, & voulant passer pour un Monarque équitable, l'Empire gémissoit sous l'ascendant du puissant génie de son Souverain. Thamar, il est vrai, maintenoit son autorité par la pénétration & la souplesse de sa politique. Son œil toujours ouvert & toujours actif perçoit les plus obscurs complots, découvroit les entreprises de ses voisins les plus secrettes & les plus cachées; enfin c'étoit un héros, si ce nom peut appartenir à un Tyran. Fameux dans l'art des combats, guerrier infatiguable, chef habile, il conduisoit lui-même ses soldats, & leur donnoit l'exemple de la valeur. La guerre avoit des charmes pour ce genie

barbare : le jour d'une bataille sanglante étoit à la fois une fête & un triomphe pour lui. Il respiroit le carnage, le cimeterre brilloit comme l'éclair dans ses mains, il combattoit, il terrassoit ses ennemis,& fouloit aux pieds des bataillons jusques-là invincibles. Alors des plaines inondées de sang & couvertes de mourans qui jettoient des cris plaintifs, & les trophées de la victoire élevés sur des monceaux de cadavres, étoient le plus doux spectacle qui pût frapper ses regards. Conquérant, il rendoit le calme à ses Etats ; ils étoient, il faut le dire,bien gouvernés ; mais la crainte y regnoit, une triste léthargie occupoit, ou plutôt abrutissoit les esprits ; ses sujets privés de vertus, en proie à la terreur, ne voyoient que l'oppresseur formidable qui tonnoit sur leur tête. Pliés & déja accoutumés au frein de l'es-

esclavage ils ne sentoient pas même la pésanteur de leurs chaînes.

Thamar avoit deux fils, il les éloigna dès l'enfance ; jugeant des autres par lui-même, il craignoit que l'aspect du Trône n'allumât dans leur cœur la soif d'un parricide ; il les remit entre les mains de Firnaz.

Firnaz ( chose étonnante dans une pareille Cour ) étoit un homme vertueux, un sage instruit ; Thamar, qui se connoissoit en hommes, se l'étoit attaché par le nœud des bienfaits & le combloit de faveurs, & Firnaz, soumis à la nécessité, gémissoit, mais servoit le Souverain établi par la main de celui qui fait les Rois de la terre. Ce tyran si intrépide dans les combats, c'est-à-dire, dans un moment ou la soif de l'ambition éteignoit en lui tout autre sentiment, étoit esclave à son tour de la crainte la plus cruelle. Il redoutoit la mort,

& cet instant fatal qui devoit déchirer son diadême sur son front & le confondre dans la poussiere. Firnaz connoissoit la vertu puissante des végétaux, & le méchanisme merveilleux du corps humain. Ses rapports les plus secrets avec les élémens, les saisons différentes & les influences singulieres qu'elles exercent sur notre frêle machine. Thamar chérissoit donc un tel homme, il en avoit fait son favori, il recevoit de sa main les contrepoisons dont il se nourrissoit pour assurer ses jours. Le cœur de cet habile naturaliste étoit aussi généreux que son esprit étoit étendu. Bon citoyen, il reçut avec joie les héritiers de la Couronne, & consacra ses derniers jours à les élever dignement & à préparer à ses concitoyens un regne plus doux & plus heureux. Ces enfans, abandonnés à ses soins, le regarderent comme un pere; on leur

cachoit leur naiſſance & leur rang ; ainſi, l'orgueil ( paſſion de tous les âges) n'entra point dans leurs cœurs. Ces freres s'aimerent, heureuſement ils n'avoient point hérité de leur pere ſon caractere ſombre & inflexible ; leur ame ſe trouva douce & ſenſible. Firnaz charmé, rendoit grace au Ciel de l'aurore fortunée qui ſourioit à ſes yeux. Ce ſage habitoit depuis ce tems une campagne ſimple & magnifique. Il avoit une fille unique, rejetton précieux d'une épouſe dont il déploroit encore la perte. Elevée avec les fils du Monarque, l'amitié de l'enfance les réuniſſoit tous trois. Zélim, l'aîné, conçut cependant pour elle une paſſion plus tendre, ce ſentiment étoit l'amour ; dans un âge où l'on s'ignore ſoi-même, il reſſentoit déja ſes douces impreſſions, il ne pouvoit vivre éloigné d'Eliſe ; & tandis que ſon frere s'occupoit à faire

la guerre aux animaux timides & fugitifs, Zélim voloit aux genoux d'Elise ; il la comtemploit sans cesse, & croyoit ne la regarder jamais assez. Le tems s'écouloit insensiblement ; Elise portoit un cœur tendre, elle n'étoit point dans l'âge de la dissimulation, elle se livra avec transport au sentiment qui enchantoit son ame ; son teint plus animé par la présence de son amant, étaloit les vives fleurs dont se couronne le printems ; le cœur le plus noble étoit enfermé dans le plus beau sein ; son langage étoit doux, son regard modeste, & des graces inexprimables accompagnoient toutes ses actions. Les deux amans venoient se reposer souvent dans un vallon délicieux ; le badinage innocent de leur amour n'offensoit jamais la pudeur. Ainsi, dans l'enfance du monde, les mortels qui s'aimoient n'étoient point redoutables l'un à

l'autre. O dangereux amour ! que tes faveurs ſont rapides ! le charme dont tu nous enivres eſt trompeur, tu finis par être cruel ; aux douces larmes de la joie ſuccedent des plaintes ameres ; à peine tenons-nous la coupe du bonheur qu'elle fuit de nos mains.

La beauté d'Elize étoit trop raviſſante pour reſter longtems ignorée : l'aîle de la renommée porta l'éclat de ſes attraits dans les lieux circonvoiſins ; elle penétra bientôt au Trône, & juſqu'aux oreilles du Roi. Ce Tyran, qui voyoit déja pâlir le noir flambeau de ſes jours, ſentit, dans ſa triſte vieilleſſe, tous les feux de l'amour ſe rallumer dans ſon cœur. Il n'avoit jamais aimé ; mais ſon cœur barbare, par un contraſte étrange, étoit voluptueux. Tyran de ſes femmes comme de ſes ſujets, il les aviliſſoit pour n'en point dépendre ; il

les regardoit comme des inſtrumens créés pour ſatisfaire à ſes deſirs. La fille de Firnaz lui parut une proie aſſurée ; dans ſa froide vieilleſſe, il crut retrouver, dans des attraits innocens, ces premiers plaiſirs dont il avoit été idolâtre ; il ſe flattoit que ſon jeune cœur s'attacheroit du moins par l'éclat du Trône & de ſa puiſſance. Il vole dans la ſolitude qui renferme Eliſe. Plus épris, plus tranſporté, il revient, il appelle à ſa Cour Firnaz. Cet homme ſage & prudent connoiſſoit ſon Roi, il preſſentit ſon malheur ; ſon cœur ſe flétrit, ſon courage s'abat, il gémit, il implore les Dieux, & ne ſait comment parer le coup qui le menace. Il paroît en tremblant devant le Trône. Thamar, adouciſſant pour la premiere fois le ton de ſa voix, lui dit : Firnaz, » je connois ta fidélité ſi longtems » éprouvée, tu mérites d'en être ré-

» compensé ; ma reconnoissance éga-
» lera peut être tes services ; j'épouse
» ta fille, & je la déclare maîtresse de
» mon Empire ». La chûte de la foudre eût été moins terrible aux yeux de ce digne citoyen, de ce pere vertueux & sensible ; il veut parler, la douleur enchaîne ses sens, sa langue se glace ; il veut retenir ses larmes, elles s'échappent ; il prononce enfin ces mots d'une voix entrecoupée. « O mon Roi ! ... je n'ai ja-
» mais conçu des vœux aussi témérai-
» res ... puisse le ciel vous détour-
» ner du dessein de profaner le Sang
» auguste des Caliphes ! ... » Le Tyran lui imposa silence. Rien ne pouvoit rompre son dessein ; il brûloit de tous les feux d'un amour prompt à tout oser. Ainsi dans les sables brûlans de la Libie, un lion furieux d'amour, fait jaillir de ses prunelles ardentes le feu qui le dé-

vore ; il ouvre une gueule desséchée ; son regard est farouche & menaçant, sa queue bat ses horribles flancs, il rugit, il appelle une compagne embrasée des mêmes feux.

Le jour fatal où Elise doit paroître aux pieds du Trône arrive, la bouche de son pere lui annonce le sort qui l'attend, on la conduit presque expirante devant le Monarque ; son front terrible épouvante sa timide innocence ; son caractere dur & altier se peignoit sur sa sombre phisionomie ; elle frissonne de crainte, une pâleur mortelle couvre ses joues ; le Souverain veut la rassurer, le son de sa voix l'effraye encore plus ; il saisit sa main, elle frémit d'horreur, & tombe inanimée dans les bras de son pere. Son état, loin d'inspirer quelque pitié à son persécuteur, l'enflamme d'un feu plus violent ; sa timidité excessive flatte ce despote : le lende-

main doit allumer les flambeaux de cet horrible hymenée. « Ah ! laiſſez, » laiſſez rentrer la vie dans ſon cœur » abattu, accordés à ſa pudeur, à ſa » foible jeuneſſe trois jours, trois » jours ſeulement... » La fureur étincelle dans les yeux du Tyran, il y conſent avec peine, & en frémiſſant de colere... Eliſe rentre dans la maiſon de ſon pere, elle revient à la vie par l'effet des tendres ſoins qu'il lui prodigue. Mais la mort n'étoit pas le tourment le plus affreux qu'elle redoutoit ; ſon amour éclate. » O » cher Zélim, on va m'enlever à » toi ; tu m'aimes, & je vivrois dans » les bras de ton pere ! Quelle hor» reur ! Se peut-il que tu ſois ſon » fils ? Ah Dieux ! c'eſt trop m'acca» bler ». Elle ſe plaint, elle s'agite, une fievre ardente s'allume dans ſes veines, ſa violence menace ſes jours ; Zélim eſt frappé des mêmes coups,

le Roi frémit & tremble de perdre ce qu'il aime. Le sage Firnaz, dans ces cruelles extrémités, en pere courageux & éclairé, déploye tout l'effort de son art : il s'approche de sa fille, & voulant l'arracher, à la fois, aux fureurs du Tyran, & à celle de la mort, il lui dit d'une voix ferme & tendre : » Prends ce breuvage ; ma main » tremble en te l'offrant, mais il » t'est nécessaire ; ne t'effraye point ; » ce breuvage va enchaîner tes sens » dans un sommeil semblable à celui » de la mort ; mais il n'est que passa» ger & nullement dangéreux ; ne » crains rien, ô ma chere fille ; ton » salut dépend de ton obéissance ; » un pere tendre veille sur toi ; ne » t'étonne point, surtout au moment » de ton réveil, du lieu où tu te trou» veras, mon œil vigilant ne te » quittera point... » Elle embrasse son pere, elle avale courageusement

le breuvage salutaire ; un assoupissement subit s'empare d'elle. Alors Firnaz déchire ses vêtemens, feint une extrême douleur, il se hâte d'annoncer au Roi avec mille sanglots cette mort précipitée. Les cris lamentables du pere, pieusement imposteur, trompent tout le monde, le Monarque est lui-même touché; la pitié ébranle cette ame inflexible. Il soupire, il ordonne un deuil universel, il veut que le corps de la déplorable Elise soit transporté dans le séjour funebre & sacré, où reposoient dans un auguste silence les Rois & les Reines de l'Empire.

Ce séjour terrible & formidable s'appelloit le Temple de la Mort; c'étoit un édifice antique, bâti avec une magnificence effrayante : on l'avoit creusé dans les entrailles profondes de la terre. On y descendoit par cent degrés, cent portes d'airain en défendoient l'entrée, les attributs de

la mort, les images de la destruction & du néant s'offroient de tous côtés. Là, pour relever encore l'éclat du Trône & en imposer plus facilement au peuple toujours trompé & toujours crédule, les Monarques de Perse, Rois pendant leur vie, vouloient passer pour des Dieux après leur mort : ils vouloient que leurs Sujets, après avoir adoré la foudre dans leurs mains, respectassent leur poussiere au tombeau. Les corps de la famille Royale, embaumés & transportés avec pompe dans ce Temple, reposoient sur des tables de porphire. Cent colonnes de marbre noir soutenoient des voûtes lugubres, chargées d'ornemens funebres. Des statues de marbre blanc, dans les attitudes de la douleur & du désespoir formoient un contraste frapant. Une profonde horreur regnoit dans cette solitude immense, & la lueur de mille lampes allumées, réfléchie

fléchie ſur ces colonnes noires, verſoit un éclat pâle & ſombre qui imprimoit ſous ces voûtes ſilentieuſes un effroi religieux. Nul mortel n'entroit dans ce Temple. Les Monarques tremblans fuyoient l'aſpect d'un ſéjour qui leur crioit qu'ils étoient mortels. Le Médecin du Caliphe régnant avoit ſeul l'auguſte privilege de viſiter ces tombeaux ſouterrains. Mille Eunuques noirs, armés d'un cimeterre étincellant, veilloient nuit & jour, & donnoient la mort au premier qui portoit dans ces lieux un pied téméraire. Eliſe eſt tranſportée par ſon pere même dans ce Temple inacceſſible au reſte des vivans. Auſſitôt ſa voix triſte & ſévere apprend à Zélim la mort de ſon amante. Ce jeune infortuné ſuccombe à une nouvelle auſſi terrible, la mort alloit lever ſa faulx & enlever ſa proie ; mais Firnaz l'arrête, il fait prendre

à Zélim le même breuvage soporifique qu'il avoit donné à sa fille ; il éprouve le même effet, il s'endort dans un sommeil tranquille & insensible. On le croit mort : l'Empire jetta des cris de douleur, voyant ses plus cheres espérances trompées. Dès ce moment les peuples regardent leurs maux comme éternels ; Idamore, son frere, verse des larmes de sang, ils s'aimoient ; le Trône dont il hérite n'affoiblit point l'excès de son désespoir. Thamar est touché, la mort de son fils l'avertit que son heure approche. On porte son corps assoupi dans la même demeure où repose Elise. Firnaz le place auprès de sa fille.

Cependant la vertu soporifique qui enchaînoit Elise, se dissipa, elle renaît peu-à-peu, son œil fermé s'ouvre à la lumiere, elle découvre avec effroi le lieu sombre où elle est enfermée ; & quoiqu'instruite du sage

artifice de son pere, elle frémit se voyant seule sous ces voûtes où tout respiroit la terreur; elle se leve le cœur glacé, pâle & tremblante. » Que vois-je (s'écria-t-elle), ô » Dieux est-il possible! Zélim!.. » ô pere tendre! vous avez veillé » plus que sur moi, vous avez veillé » sur mon amant. Dieu puissant! l'a» mour dissipe ma frayeur... il dort, » sans doute? son assoupissement res» semble à celui que je viens d'éprou» ver, il va se réveiller; ses joues » flétries reprendront leur éclat, ses » beaux yeux s'ouvriront ». Ayant dit ces mots, elle se couche auprès de lui, elle le souleve dans ses bras & l'appuie sur son sein; elle attend avec transport l'aurore de son réveil, elle soupire d'amour, elle gémit d'impatience, elle tâche de le ranimer par ses baisers... « Efforts » superflus (dit-elle) il ne se ré-

» veille point » ! un frisson la saisit ; les pleurs coulent de ses beaux yeux ; une aveugle terreur s'empare de son ame, elle croit tout ce qu'elle craint.
» O, Dieux il ne se réveille pas ! ah !
» mon pere ! ... se seroit-il trompé
» en lui préparant ce funeste breu-
» vage ; sa main tremblante a peut-
» être passé la mesure : peut-être le
» trouble, la douleur, l'auront égaré ;
» mon pere ne paroît point ! ... mon
» amant est mort ! ... ô mon pere
» pourquoi me rendois-tu à la vie ?
» tu me fuis, le remord d'un crime
» involontaire te déchire, tu re-
» doutes mes cris & mon désespoir...
» Il ne se réveille point ! Dieux cruels !
» puissances ténébreuses, vous qui
» voyez couler sans pitié les pleurs
» des morts, vous qui regnez sur
» des mortels, dans ce séjour effroya-
» ble & digne de vous, tranchez
» mes jours infortunés. Dieux des

» tructeurs ! je vous implore ; ou-
» vrez l'abîme sous mes pas, je m'y
» précipite avec joie ». Elle se la-
mentoit ainsi, elle arrachoit ses che-
veux, elle se rouloit sur le pavé du
Temple, & ses accens plaintifs & re-
doublés retentissoient sous ces voûtes
affreuses.

Sa douleur étoit au comble, lorsqu'en pressant dans ses bras le corps
de son amant & l'inondant de ses lar-
mes, elle apperçut la pâleur de son
front s'évanouir ; un rayon d'espé-
rance & de joie pénétra son cœur ;
elle demeure immobile, elle exa-
mine, toute tremblante, ce visage
qu'elle adore. O surprise ! ses cou-
leurs renaissent, elle pose sa main
sur son cœur : ô transport ! il palpite,
ses bras se soulevent, sa bouche
s'entr'ouvre, le voile de ses pau-
pieres s'éleve ... Elle s'écarte pour
jouir un moment de sa surprise. « Où

» ſuis-je s'écrie Zélim, (en pouſſant
» un long ſoupir) quelle profondeur
» horrible ! quel ſilence effrayant !
» quel eſt ce Temple qu'éclaire une
» pâle lueur ! Ces colonnes noires &
» reſplendiſſantes, ces ornemens lu-
» gubres ? ... Que vois-je ! un ſonge
» heureux & trompeur abuſe-t-il
» mon ame ? ... Eliſe au ſein de cette
» ſombre horreur ! C'eſt elle, je la
» reconnois à ſa beauté, l'éclat de
» ſes yeux diſſipe ce jour affreux ;
» c'eſt ici la demeure fortunée qu'ha-
» bitent les juſtes. Ce ſont ici les grot-
» tes tranquilles ... Oui c'eſt l'om-
» bre de mon amante ! les forces ſe
» refuſent à mes membres, mais
» mon ame eſt dans un raviſſement... »
Eliſe céde aux mouvemens de ſa ten-
dreſſe, elle vole en pleurant de joie
dans les bras de Zélim, qui s'ouvrent
pour la recevoir. O ! qui pourra pein-
dre l'émotion de leurs cœurs ? Il fau-

droit ſortir, comme eux, des ombres de la mort, il faudroit revenir, comme eux, à une vie auſſi heureuſe pour ſentir & ſavoir décrire leurs tranſports. Eliſe raconte à ſon amant le ſtratagême heureux dont s'eſt ſervi ſon pere. Quel récit, animé par l'effuſion de ſon ame, par ſes tendres careſſes, par les emportemens & l'excès de ſa joie! Sous ces voûtes lugubres où réſide la pâle mort, deux amans s'enivrent de volupté. Quel miracle ne fait point l'amour! Il change les lieux les plus horribles en un ſéjour délicieux pour eux, en un temple charmant; ils ne penſent pas même à en ſortir, & la ſombre lueur qui éclairoit ce lieu funebre étoit plus douce aux yeux de ces amans, que les traits radieux que lance le ſoleil au milieu de ſa courſe ſuperbe.

Firnaz, chargé de couvrir d'aromates précieux le corps du Prince &

celui de sa chere fille, entroit & sortoit librement à toute heure & en tout tems. Il paroît tout-à-coup à leurs regards ; ils volent au devant de lui, ils se prosternent à ses pieds, les baignent de pleurs, l'appellent cent fois leur libérateur, le Dieu tutélaire qui trompe la mort en l'imitant. Firnaz les interrompt : « O mes » enfans ! il s'agit de vous dérober » de ces lieux. Ecoutez : c'est une » croyance antique & superstitieuse, » répandue parmi le peuple, que la » premiere nuit où la la lune est en » son plein, les ames des morts, » environnées d'un éclat éblouissant, » sortent de ce séjour ténébreux » pour s'élever aux demeures bril- » lantes du Ciel. J'apporte ce qui est » néceſſaire à cet heureux déguise- » ment ; voici des simares blanches » comme la neige, parsemées d'étoi- » les d'or ; prenez ces manteaux d'un

» bleu céleste, vous laisserez flotter
» ces queues superbes & ondoyantes
» qui représenteront dans la nuit, des
» traînées de lumiere ; ô ma chere
» fille ! ces roses fraîches doivent
» ceindre ton front ; & toi, qui me
» tiens lieu de fils, cette couronne
» étincelante du feu des diamans doit
» être posée sur ta tête. Venez, la
» lune, du haut de son Trône argenté,
» répand un éclat doux & propice ;
» sortons ; je vous rejoindrai par une
» porte secrette ». Ils sortent : les
rayons de l'astre des nuits réfléchis
sur leurs vêtemens, en font jaillir
mille traits de lumiere ; les gardes se
prosternent en tremblant ; les plus
doux parfums s'exhalent de leurs robes
qu'ils agitent avec grace. Les Eunuques
croyent voir les ombres Royales
; ils attachent leur front à la poussiere.
Nos amans passent avec une
fierté imposante, ils se rendent dans

un bois ſombre au lieu indiqué. Le ſage les y rejoint, ils s'embraſſent ſans pouvoir proférer une parole. Firnaz les prend par la main, les conduit dans une habitation iſolée, ſituée ſur la pente d'une montagne, où l'air doux & balſamique entretenoit une fraîcheur ſalutaire. La ſanté avoit établi ſon trône ſur ces belles collines; l'eſprit s'y trouvoit plus vif, plus éclairé, plus dégagé des paſſions viles & terreſtres: c'étoit enfin un ſéjour digne de la ſageſſe, & digne de l'amour.

Le lendemain, le bruit de cette nouvelle apparition ſe répand à la Cour, la flatterie encenſe de nouveau le Trône. Firnaz eſt au comble de ſa joie; il réunit dans une heureuſe retraite tout ce qui eſt cher à ſon cœur. Il ne vit plus à la Cour, il vit avec ceux qui lui font aimer la vie; il voit ſous ſes yeux la tendreſſe unir deux

cœurs où il se complait, il voit la vertu & la reconnoissance mouiller chaque jour ses cheveux blancs des larmes de sentiment. O amour! ô rayon pur émané du Ciel même! c'est au sein de la nature que ton triomphe est le plus doux! c'est toi qui embellis nos jours & nous consoles du malheur d'être. Tu répandis tes charmes dans deux ames nées pour te connoître. O jours fortunés! Est-ce à moi de vous peindre? On sent le bonheur, on ne peut le rendre. Elise florissoit, comme cet arbre superbe qui porte des fruits d'or, & répand au loin un parfum vif & agréable; elle voyoit l'amour sourire dans les yeux de son amant, elle étoit sûre de sa tendresse. Inconnue de l'univers, toute à la nature, & toute à l'amour, tout ce qui est beau, tout ce qui est bon sur la terre occupoit & remplissoit son cœur.

Le Tyran, accablé de fouci & d'années, voit enfin le terme de fes jours ; agité de remords, déchiré par des tranfes affreufes, il appelle Firnaz, qui l'avoit plufieurs fois retiré du tombeau; il pleure, il frémit, il voudroit retenir de fes débiles mains le fceptre qui lui échappe; il fent la mort qui lui arrache fa couronne, il implore les Dieux, tout eft fourd à fes cris ; la mort frappe fa pâle & tremblante victime, le redoutable Monarque eft dans la pouffiere. Tout change. Idamore lui fuccéde ; les méchans fuyent dans les déferts, les juftes font rappellés. Le vertueux Idamore, digne éleve d'un fage, brifa la verge de fer dont fon pere écrafoit fon peuple, il effuya leurs larmes, il regna par la clémence ; on le béniffoit : le Vieillard en pleurant recommandoit à fon fils d'honorer, d'aimer ce bon Roi ; il goûta le plaifir d'être aimé,

plaisir inconnu à tant de Monarques!

Un jour que fatigué du soin du Trône, il se délassoit à poursuivre les timides hôtes des forêts, il s'abandonna insensiblement à ses réflexions ; le couchant d'un beau jour, la sérénité de l'air, la tranquile solitude où il se trouvoit, tout l'entretenoit dans un charme profond ; il suivit le cours d'un ruisseau qui formoit mille détours ; ému des beautés de la nature, il admiroit l'astre des Cieux, qui, environné de nuages d'or, rentroit avec majesté dans l'abîme des mers, & teignoit d'un pourpre étincellant la cîme superbe des forêts. Il apperçut de loin des cabanes champêtres, d'où sortoient des chansons animées qui peignoient la douceur d'une vie retirée, les douces faveurs de l'amour . . . son cœur éprouve une vive émotion, il s'approche... Quelle fut sa surprise!

il voit Elise au pied d'un cèdre reposant sa tête sur le sein de Zélim ! il doute de ce qu'il voit ; mais la voix de son frere qui jette un cri, cette voix si connue & si chere réveille au fond de ses entrailles tous les sentimens de la nature ; ils courent au-devant l'un de l'autre. « Quoi!
» c'est toi que j'ai tant pleuré!... Quoi!
» mon frere est dans mes bras !...
» ô Ciel que je te rends de graces!...
» & toi, belle Elise, tendre compagne
» de mes premiers ans, tu vis aussi !
» tu vis pour notre bonheur... Oui,
» mon frere, elle vit, nous nous en-
» tretenions de toi, de tes vertus ;
» nous choisissions le jour où nous
» devions te causer une surprise bien
» touchante ; les Dieux l'ont amené
» ce jour heureux, nos douleurs
» passées rendent nos plaisirs plus
» vifs. Viens voir ce digne mortel
» qui forma nos cœurs, nous lui

» devons tout ; sans lui, nous serions
» peut-être orgueilleux & cruels... »
Ils marchent ensemble en pleurant ; le sage Firnaz, dit à Idamore : » Vous avez résisté à la séduction » qui environne le Trône, votre » ame est grande ; elle est plus, elle » est généreuse & compatissante ; ô » mon fils ! que vous devez être heu- » reux ; tous les cœurs sont à vous ».

Idamore passa deux jours avec eux, oubliant la Cour & son rang ; pendant ce tems, il offrit à son frere de partager avec lui sa couronne, il le pria, il le pressa vivement. « Aide- » moi, mon cher frere, à porter » le fardeau de la puissance, pour » rendre les hommes heureux ; ton » cœur est noble & courageux, fais » le sacrifice de ta liberté ; sois le » bienfaiteur des humains. Qui or- » nera le Trône, si ce n'est toi ? » Qui me consolera, si ce n'est la

» voix d'un frere ? Le monde a besoin
» de toi, viens ... » Zélim pleura
une seconde fois ; « ô mon frere,
» qu'exiges-tu de moi ? m'arracher à
» cette douce tranquillité dont je
» jouis ; renoncer à la paix de l'ame
» pour le soin de gouverner des hom-
» mes, souvent mal éclairés, & plus
» souvent ingrats ; qu'est-ce que la
» grandeur suprême a de si flatteur ?
» Vois-tu du haut de cette colline,
» ces vallons délicieux ; ces trou-
» peaux qui broutent l'herbe molle
» & renaissante ; ces jeunes cèdres
» qui parent orgueilleusement la ter-
» re ; voila le seul trône, le seul
» empire que j'ambitionne, entends-
» tu ces cris de joie qui s'élevent de
» ces toits couverts de chaume ; ne
» sont-ils pas plus flatteurs que le
» langage apprêté d'avides adula-
» teurs ? Le vrai séjour de l'homme
» est une riante campagne ; l'arbre

» que j'ai planté rit plus à mes yeux;
» que ces parcs immenſes où regne
» la fatiguante ſimétrie. Ici, ſous un
» habit ruſtique, habite la modération;
» la ſageſſe eſt aſſiſe avec ces vieil-
» lards aux pieds de ces chênes, le
» tendre amour brille dans les regards
» de ces jeunes bergers, la ſédui-
» ſante innocence accompagne les
» attraits de leurs amantes, la nature
» enfin y déploye ſes tréſors, & re-
» poſe avec une ſimplicité magnifi-
» que ſur un trône de fleurs. Que
» trouver de ſemblable au milieu du
» fracas des Cours, de leur pompe
» criminelle, de leur oiſiveté tumul-
» tueuſe, Ō mon frere! faut-il
» m'arracher à ces biens ſi faits pour
» un cœur ſimple & ſenſible? Mais
» la vertu le veut, je dois ſoulager
» dans tes mains le fardeau peſant de
» la Royauté; je connois les hom-
» mes, car j'ai été malheureux; ils

» seront toujours chers à mon cœur ; » daigne le Ciel couronner mes desseins ; je veux faire le bonheur » d'eux tous, la nature répandra son » abondante profusion, je n'étoufferai point ses présens, je ne les » transporterai point sur des hommes avides & cruels, je ferai le » bien, parce que je le chercherai & que je l'aime. Si le poison » de la flatterie parvenoit jusqu'à » mon cœur, & égaroit ma raison, » que le juste Ciel délivre la terre » du Prince malheureux qui l'opprime ». Son frere l'embrassa pour toute réponse ; ils regnerent unis sur un peuple qui les adoroit ; n'ayant d'autre but que le bonheur de leurs sujets ; ils firent le bien ( toujours aisé lorsqu'on le veut, ) ils répandirent par-tout les trésors de l'abondance ; l'Empire fleurit ; le Ciel jetta sur eux un regard d'amour, ils se

virent renaître dans des fils dignes de leurs vertus, & encore aujourd'hui l'on pleure & l'on bénit leur mémoire.

# NINA, DAPHNÉ,

## *IDYLLE.*

NINA.

O Daphné ! le joli bouquet !
Que j'aime à respirer le parfum qu'il exhale !
Vois comme de ses fleurs l'assemblage est parfait ;
Quel éclat leur panache étale. . .
Ecoute : ce matin j'ai conduit mes moutons
Auprès des buissons d'aubépine
Qui couronnent là-bas le pied de la colline.
Une voix sortait des buissons ;
Je porte un œil furtif à travers le feuillage. . .
Oh ! le cœur me battoit. . . ma joue étoit en feu. . .
C'était. . . Daphné, devine un peu.

DAPHNÉ.

C'était Silvandre, je le gage.

NINA.

Tu l'as dit, il tenoit des fleurs

Dont il assortissoit les diverses couleurs. «

Tout en les rassemblant il disait à lui-même :

» J'offrirai mon bouquet à la brune que
» j'aime ! .... .....
» Vents ! gardez-vous de le flétrir ;
» Amour ! daigne le mettre à l'abri de ton
» aîles
» Ne laisse auprès de lui voler que le zéphir ;
» Ce qu'on offre à Nina, doit-être pur
» comme elle.
» J'aime cette belle à l'œil noir,
» Je l'aime, ajoutoit-il, depuis cet heu-
» reux soir
» Où dans le bois d'Acis nos folatres ber-
» geres
» Fouloient d'un pied léger les naissantes
» fougeres.
» Je la vis, ses cheveux étoient ornés de
» fleurs ;
» Un chapeau couronnoit sa tête..,
» Oh ! qu'elle étoit jolie, & de combien
» de cœurs
» Elle dut faire la conquête !
« Tous les bergers dansoient ; victime des
» rebuts

» Agon seul dans un coin, désespéré, con-
» fus,
» Regardait tristement la fête.
» Tendre Nina ! tu l'apperçus.
» Tes beaux yeux un moment se mouille-
» rent de larmes;
» Tu l'abordas d'un air si doux, si plein de
» charmes...
» Nina, lui disois-tu, veut danser avec toi ;
» Tu lui tendis la main : quelle fut son
» yvresse !
» Tous nos bergers rioient... & moi...
« Et moi.. surpris... ému... je pleurai de
» tendresse..., »
Il s'arrête à ces mots ; le bouquet était fait.
Il l'observe, il lui parle, il le baise, il sou-
pire,
Si fier de son travail, si gai, si satisfait...
Je ne puis m'empêcher d'en rire ;
J'approche doucement ; je saisis le bouquet...
Qui fut trompé ? ce fut Silvandre ;
Mais il méritoit bien ce tour.
Au pied de la colline un jour
Je lui promis d'aller me rendre;
Nous devions chanter un couplet,

Mais le couplet, Daphné, le plus beau, le
plus tendre ;
Un contretems survint : que j'en eus de regrets !
Lamon, ce bon voisin que j'aime,
Tomba malade ce jour même.
Il étoit seul, hélas ! sans secours, sans appui;
J'allai, je veillai près de lui,
Je l'aidai dans sa peine extrême ;
Mais j'oubliai... j'en fais l'aveu,
J'oubliai le couplet, la promesse & Silvandre.
Il devoit m'excuser un peu,
Le traitre à mes raisons refusa de se rendre !
De l'état de Lamon, je lui fis le récit,
Et j'apperçus des pleurs, que, malgré son dépit,
Ce tableau lui faisoit répandre.

# LA CONSTANCE COURONNÉE,

## *ANECDOTE.*

ARAMINTE avoit eu en partage les dons les plus précieux, l'esprit, les graces, la beauté ; avec tant de charmes & un million de bien, pouvoit-elle manquer de plaire ? Sa Cour fut bientôt nombreuse. Les petits-maîtres, les beaux esprits, les gens à prétention, tous ceux qui se croyoient aimables, le nombre en est grand, vinrent en foule lui rendre leurs hommages. Les minauderies des uns, les propos étudiés des autres, les manieres de tous, leurs déclamations, leur manege, l'amusoient. Comment auroient-ils pu la toucher ? Au caractere

tere le plus ſolide, elle joignoit le cœur le plus tendre ; il auroit fallu lui reſſembler pour lui plaire ; & des ſiecles entiers ne produiſent pas un cœur de la trempe du ſien. Elle crut cependant l'avoir trouvé chez Eraſte. Il joignoit à beaucoup d'eſprit une figure charmante. Depuis long-tems en poſſeſſion de ſubjuguer toutes les femmes, il crut que la conquête d'Araminte manquoit à ſa gloire. Il lui rendit des ſoins ; il ſoupira ; il parla amour ; il étoit ſi ſéduiſant, il diſoit les choſes d'un air ſi perſuaſif, qu'elle faillit s'y méprendre : mais bientôt rendue à elle-même, elle démêla le motif qui le faiſoit agir. Non, Eraſte, lui dit-elle, vous ne me ferez point illuſion. La vanité eſt le mobile de toutes vos actions. Vous n'avez jamais connu l'amour ; il peut ſeul me toucher. Eraſte ſe retira : Le

personnage qu'il jouoit commençoit à lui être à charge.

Peu de jours après, Damon arriva de Paris. Il venoit de finir ſes exercices. Dans un âge où l'on ne reſpire que le plaiſir, Damon ne s'occupoit que de l'étude des Belles-lettres. Diſtingué par ſa naiſſance, héritier d'un bien conſidérable, fait à peindre, de la plus jolie figure du monde, on étoit étonné de lui voir un éloignement marqué pour tout ce qui fait la paſſion des jeunes-gens. Ce n'eſt pas que ſa philoſophie eût rien de ſingulier, rien de ſauvage. Il étoit toujours vêtu très-galamment ; il voyoit le monde, il diſoit même des douceurs aux femmes ; l'uſage le vouloit, il ſavoit s'y conformer. Quoiqu'il ſe fût ſouvent expliqué ſur ſa réſolution où il étoit de ne jamais s'engager, il ſentoit bien qu'une

femme telle que ſon cœur la deſiroit, le feroit aiſément changer. Une femme jolie & tendre, dans le ſiecle où nous ſommes, diſoit-il, c'eſt un être de raiſon. Son erreur ne dura pas longtems. Il vit Araminte. Tant d'attraits lui firent éprouver des ſentimens qui avoient pour lui les charmes de la nouveauté ; il voulut ſe diſſimuler que c'étoit de l'amour. Je l'eſtime, je l'admire, dit-il à un de ſes amis. Je vous avouerai même que ſi elle a le cœur auſſi tendre que ſa phiſionomie & ſes manieres paroiſſent le promettre, je bornerai tout mon bonheur à lui plaire ; mais ſur quoi m'en aſſurer ? Les apparences ſont ſi trompeuſes ! on ne ſacrifie plus qu'à la coquetterie. Quelques entretiens lui dévoilerent l'intérieur d'Araminte ; il y vit des ſentimens ſi délicats, une répugnance ſi forte pour les bagatelles, tant de ſolidité, tant de vertu,

qu'il en devint bientôt éperduement amoureux. On peut prendre le change ſur les autres ſentimens, mais jamais ſur le vrai amour : les traits qui le caractériſent ſont trop remarquables. Araminte fut ſenſible à la douceur d'être aimée. La tendreſſe de Damon triompha de ſon indifférence ; elle aima.

Oui, Damon, lui dit-elle un jour, vous avez ſu me perſuader, vous avez ſu me plaire. Pourquoi rougirois-je de vous l'avouer ? Mais pour ma ſatisfaction, pour mon repos, pour le bonheur de mes jours, partez, éloignez-vous pendant deux ans : ſi, au bout de ce tems-là, vous n'êtes point changé, le don de ma main eſt le prix que je réſerve à votre conſtance.

Damon murmura contre un arrêt auſſi cruel ; il mit tout en uſage pour le faire révoquer : il ſe plaignit d'un

excès de délicateſſe qui alloit le rendre le plus malheureux des hommes : vouloir éprouver mon amour, dit-il à Araminte, c'eſt douter de ſa ſincérité. — C'eſt chercher à aſſurer le bonheur de mes jours ; j'aime trop pour ne vouloir pas être aimée de même. Mon mari ſera mon amant, & je veux, dans mon amant, autant de conſtance que de délicateſſe. Damon repliqua, mais il ne put rien gagner : Araminte perſiſta dans ſa réſolution. Il partit. Araminte avoit placé auprès de Damon un Valet-de-chambre qui étoit entiérement dans ſes intérêts ; il devoit l'informer de tout ce que feroit ſon maître.

Rendu à la Ville qu'il avoit choiſie pour ſon ſéjour, Damon ſe renferma chez lui. S'il ſortoit quelquefois, c'étoit pour aller ſe promener. Les endroits les plus déſerts, les plus écartés, étoient ceux qui lui plai-

ceux qui lui plaifoient le plus : point d'ami ; nulle efpèce de liaifon avec perfonne ; on auroit dit qu'il avoit rompu avec le genre-humain. Ses livres & les lettres d'Araminte faifoient tous fes plaifirs : il en recevoit fouvent ; le fentiment les avoit dictées. Que dans fon malheur, il fe trouvoit heureux, d'être aimé auffi délicatement.

Cette jeune perfonne inftruite de la vie que menoit fon amant, ne ceffoit de fe louer du choix qu'elle avoit fait. Dans un fiécle où l'amour n'eft plus regardé que comme un jeu, difoit-elle quelquefois à une de fes amies, où la frivolité eft devenue l'appanage des deux fexes, où l'on ne facrifie plus qu'à la vanité, à l'intérêt & à la débauche, ne fuis-je pas heureufe d'avoir trouvé un cœur comme celui de Damon ? Il fait feul aimer : que les jours que nous cou-

lerons ensemble seront purs & sereins ! que les plaisirs qui suivront notre union seront vifs ! ils prendront leur source dans une tendresse réciproque ; l'amour comblera tous nos desirs. La fin de l'exil de Damon approchoit : il touchoit presque au moment si desiré, lorsqu'on lui remit une lettre d'Araminte, conçue en ces termes :

» Je n'étois pas née pour être » heureuse ; je viens de l'éprouver : » de l'état le plus brillant, je tombe » tout-à-coup dans la plus affreuse » indigence. Un malheur aussi sou» dain qu'imprévu m'enleve toutes » mes richesses. Ce n'est pas elles que » je regrette, vous devez en être » persuadé : mais ne dois-je pas me » plaindre contre le destin qui me » ravit un amant si tendrement aimé ? » car de croire que votre amour fût » à l'épreuve d'un pareil coup, ce

» seroit trop se flatter. Cette délica-
» tesse de sentimens n'est plus con-
» nue, il y auroit de l'injustice à l'exi-
» ger. Foible ressource que les at-
» traits, quand on n'a plus de bien !
» Il me reste encore de quoi aller me
» jetter dans un cloître : dans le dé-
» plorable état où est ma fortune,
» c'est l'unique parti que j'aye à pren-
» dre : j'y pleurerai mes malheurs ;
» j'y pleurerai mon amant. Heureuse
» si je puis parvenir à recouvrer un
» repos qui va être désormais l'objet
» de mes desirs ».

Que je suis heureux ! s'écria Damon, chere Amarinte ! je ne vous trouvois d'autre défaut que celui d'être trop riche. Mille fois, oui, mille fois j'ai souhaité que vous fussiez née dans le sein de la pauvreté. J'aurai donc ce plaisir si doux pour les cœurs sensibles, de combler de bienfaits, d'honorer, de rendre heureux ce

que j'aime. Partons, courons, volons ; l'amour vous vengera des injustices de la fortune.

Il part, animé de l'espoir si flatteur de revoir le cher objet de toute sa tendresse. Instruite de son départ, Araminte prend les plus justes mesures pour aider au stratagême qu'elle avoit si heureusement imaginé.

Il la trouve occupée à préparer, de ses mains délicates, un repas frugal. Une chambre obscure lui servoit de domicile ; un mauvais lit, quelques chaises en faisoient tout l'ornement. Quelle occupation ! quel séjour ! Araminte, s'écria-t-il : chere Araminte ! quel changement de fortune ! dans quel abaissement le sort vous a-t-il réduite ! mais, non ; il ne sauroit vous abaisser. Peut-on ne pas admirer tant de modération, tant de fermeté dans un revers aussi cruel & aussi subit ? La grandeur de

votre ame brille avec un éclat auprès duquel disparoit le faux brillant des grandeurs humaines. Vous m'avez cru capable de vous sacrifier à un vil intérêt ! ah ! Araminte, rendiez-vous justice à mes sentimens ? Ces yeux, ces beaux yeux dont la douceur charme, enchante, ravit ; ces traits dont l'ensemble est si touchant, cet air, ce port, cette taille, ces graces, cet esprit, ce cœur surtout qui est audessus de tous les éloges : Voilà les seules richesses dont je fais cas... Non, je ne me plaindrai point des rigueurs de la fortune, repliqua Araminte ; je n'ai au contraire qu'à m'en louer. Qu'il m'est doux d'être aimée avec autant de délicatesse ! que vos sentimens flattent agréablement les miens, cher Damon ! Nos cœurs sont faits l'un pour l'autre ; il n'y a que leur réunion qui puisse nous rendre heureux, & sans l'événe-

ment qui m'a enlevé toutes mes richesses, aurois-je jamais senti ce plaisir si pur que je goûte dans cet instant ? Trop délicate, trop passionée pour ne pas me faire des peines imaginaires, j'aurois peut-être attribué votre amour à un motif d'intérêt. Graces à la fortune, mes allarmes sont dissipées, & mon bonheur assuré ; j'ose au moins m'en flatter.

Que ne fit point Damon pour prouver à Araminte combien il étoit sensible à tout ce qu'elle lui avoit dit de tendre & de flatteur ? Il tomba à ses genoux : ses soupirs, quelques larmes, parlerent pour lui. Dans une situation pareille à celle de Damon, on ne fait que garder le silence.

Rien ne s'opposoit au bonheur de nos deux amans ; ils crurent y devoir mettre le sceau : le jour fut fixé pour la célébration de leur mariage

Avec quel plaisir Damon ne vit-il pas arriver ce jour si desiré ! Tout étoit prêt pour la cérémonie, lorsqu'Araminte eut quelques éblouissemens qui eurent les suites les plus fâcheuses.

La petite-vérole se déclara avec les symptômes les plus terribles. Deux jours de maladie la réduisirent à la derniere extrêmité. On annonce à Damon le danger d'Araminte ; il vole à son appartement, malgré la défense qu'elle lui avoit fait d'y paroître. Dans quel état la trouve-t-il ! une pâleur livide, des yeux éteints, une respiration embarrassée, tout sembloit annoncer une mort prochaine. Quel spectacle pour un amant ! Ah, Damon ! dit-elle d'une voix mourante, qu'avez-vous fait ? pourquoi aller contre mes ordres ? pourquoi venir troubler mes derniers momens ? Qu'il m'en coûte pour me

réſigner aux ordres du Ciel ! cher amant, cher époux, vous ſeul m'occupez dans des momens qu'un ſoin bien différent devroit remplir. Je ne vous verrai plus ; que cette idée eſt cruelle ! Trop affligé pour ſe plaindre, Damon ne répondit rien. Un air abattu, des regards languiſſans, des yeux mouillés de larmes, de fréquens ſoupirs parloient aſſez pour lui.

Le Ciel eut pitié de ſes maux. Après quelques jours d'allarmes Araminte donna tout à eſpérer. La jeuneſſe & la bonté de ſon tempérament la tirerent d'affaire. Quelle joie pour Damon ! avec quels tranſports n'apprit-il pas la nouvelle de ſa convaleſcence ! il faut l'avouer, le propre des peines eſt de rendre les plaiſirs plus piquans. Plus la crainte de perdre Araminte avoit été grande, plus le plaiſir de la poſſéder paroiſſoit doux à Damon.

Cette jeune personne n'étoit pas tout-à-fait aussi contente ; elle appréhendoit pour sa beauté. Ce n'est pas que semblable à la plupart des femmes, elle donnât tous ses soins, toute sa complaisance, toute sa tendresse à un aussi frivole avantage. Non, sans doute, Araminte pensoit trop solidement pour faire cas d'un bien si fragile, d'une fleur que le moindre souffle peut ternir ; mais cette beauté lui assuroit le cœur d'un amant tendrement aimé : pouvoit-elle ne pas en redouter la perte ?

A peine fut-elle hors de danger que, ne voulant point paroître aux yeux de Damon dans l'état où elle étoit, elle le fit prier de laisser écouler quelque tems sans venir chez elle. Damon murmura ; mais il aimoit, il ne sut qu'obéir.

Araminte consultoit tous les jours son miroir ; il lui apprenoit ce qu'elle

devoit espérer ou craindre. Bientôt elle ne flotta plus entre la crainte & l'espérance. Le masque qui défiguroit ses traits, tomba ; cet agrément, cette délicatesse qui les rendoient si touchans, reparurent ; son teint reprit son premier éclat ; elle n'avoit jamais été si belle.

Il me vient une idée, dit-elle un jour à une de ses amies, pour qui elle n'avoit rien de caché ; vous la trouverez folle, vous la trouverez extravagante : je veux pourtant me satisfaire à quelque prix que ce soit. Damon m'aime, je ne puis en douter ; mais si cet amour n'est fondé que sur mon peu de beauté, dois-je m'attendre à conserver longtems son cœur ? c'est à la possession de ce cœur qu'est attaché tout le bonheur de mes jours. Puis-je prendre trop de précautions pour me l'assurer ? Je ne veux point d'un bonheur passager ;

je ferois trop fenfible au changement de mon fort.

L'abfence, la perte imaginaire de mes richeffes n'ont pu changer Damon. Voyons fi fon amour tiendra contre la perte de ma beauté. C'eft envain qu'on repréfenta à Araminte que l'épreuve étoit trop forte; qu'en voulant élever trop haut l'édifice de fon bonheur, elle couroit rifque de le voir renverfer de fond en comble; qu'on s'accoutumoit à la figure, & que les changemens qui y arrivoient n'étoient ni affez confidérables, ni affez fubits pour produire un effet fi fenfible; qu'à fon âge on voyoit ces changemens dans un avenir fi éloigné, qu'il y avoit de la folie à s'en inquiéter; que Damon d'ailleurs découvrant chaque jour en elle mille qualités charmantes, ne s'appercevroit feulement pas de la diminution de fa beauté: tout fut inutile. Iné-

branlable dans sa résolution, elle écrivit à Damon le billet suivant.

» C'est pour le coup qu'il n'y a » plus de remede à mes maux ; la » fortune a enfin épuisé sur moi les » derniers traits de sa malignité. Cette » beauté dont les femmes font tant » de cas ; cette beauté qui ne m'étoit » chere, que parce que je croyois » lui devoir toute votre tendresse, » je l'ai perdue & avec elle l'espoir » d'être à Damon. Que cette idée est » accablante ! Doutez-vous de ce que » je vous dis ? venez vous en assurer. » Dois-je compter encore sur votre » cœur ? je n'ai plus que de l'amour » à vous offrir : sera-ce assez pour » Damon ! c'en seroit assez pour la » tendre & malheureuse Araminte ».

C'en sera bien assez pour moi, s'écria Damon avec transport ; votre tendresse peut seule combler tous mes desirs. Il vole chez Araminte ;

ſûrée, me voilà heureuſe : je vous dirai même plus ; le renverſement de ma fortune n'a été imaginé que pour éprouver votre tendreſſe : je poſſede toujours les mêmes richeſſes. Quoi continuellement de nouveaux ſujets de plainte ! vous avez pu me croire capable de n'agir que par un motif d'intérêt ? Ah ! Araminte, méritois-je de pareils ſoupçons ?

L'amour prit lui-même la défenſe d'Araminte : on ne pouvoit lui reprocher que trop de délicateſſe ; elle fût bientôt juſtifiée dans l'eſprit de Damon. Il tomba à ſes genoux ; il la ſupplia de ne plus mettre d'obſtacle à ſa félicité. Ils furent mariés le même jour. Moins époux qu'amans, leur union fut pour eux une ſource intariſſable de plaiſirs. Dans un ſiécle où l'on croiroit ſe faire tort en aimant ſa femme, la tendreſſe de Damon fut d'abord tournée en ridicule ; elle

lui attira mille froides plaisanteries. Il tint bon : une estime générale succéda à la raillerie ; c'est l'effet ordinaire de la vertu. Damon fut toujours regardé, depuis, comme le modele des amans & des maris.

# LICORIS, SELIME,

## *IDYLLE.*

DANS un beau ſoir d'été, Licoris & Selime,
Ayant raſſemblé leur troupeau,
Prenoient le frais ſur un côteau,
Dont le ſoleil couchant ſembloit dorer la cîme;
Ils s'occupoient de Palémon.
Nous devons bien l'aimer, dit la jeune bergere,
Il le mérite, il eſt ſi bon!
Si tu ſavois pour nous tout ce qu'il daigne faire...
Hier tu conduiſais le troupeau dans les champs;
J'étois ſeule, il arrive;... en quel état, mon frere!
L'eau coulait de ſon front ſillonné par les ans,
Et ſon corps ſe courboit ſur ſes genoux tremblans.

Je courus dans ses bras qu'il m'ouvrit avec
joie ;
„ O mon pere, lui dis-je, espoir de tes en-
„ fans !
„ Permets qu'à tes regards tout mon cœur
„ se déploie.
„ Ta vieillesse s'épuise en d'impuissans tra-
„ vaux.
„ A quoi bon, même avant l'aurore,
„ Pour courir dans les champs t'arracher au
„ repos,
„ Et dans l'ardeur du jour y retourner en-
„ core ?

Il sourit doucement, tandis que je parlais :
Alors jettant sur moi la vue,
De cet air que tu lui connais :
„ Aujourd'hui, me dit-il, sur ma tête
„ chenue
„ La main du tems grave ses traits ;
„ Je touche au déclin de mon âge.
„ Mes amis ! mes enfans ! quand je ne serai
„ plus,
„ Vous n'aurez pour tout héritage,
„ Que l'exemple de mon courage,
„ Et de soixante ans de vertus.

„ Le Ciel qui de ses dons fait un égal par-
„ tage,
„ Du sort capricieux, nous refusa les biens:
„ Mais pour fuir l'indigence, il est de sûrs
„ moyens,
„ Et nous pouvons en faire usage.
„ Avant de vous quitter, je veux guider vos
„ pas,
„ Et vous tracer du moins la route qu'il faut
„ suivre.
„ Mes bons, mes vrais amis! puisse après
„ mon trépas,
„ Dans vos efforts constans mon exemple
„ revivre!
Selime! ô doux momens!... je sentis à ces
mots,
Qu'avaient étouffés ses sanglots,
S'imprimer sur mon front une bouche si
chère.
„ Apprens, reprit-il, un mistère,
„ Ma fille, & que les pleurs découlent de
„ tes yeux:
„ Non loin de ces tilleuls, qu'arrose une onde
„ claire,
„ Habite un mortel généreux,

En

„ En qui l'infortuné trouva toujours un père,
„ Et qui met son plaisir à faire des heureux;
„ Homme cher à mon cœur ! puissent les
„ justes Cieux
„ Faire pleuvoir sur toi leur plus douce in-
„ fluence !
„ Puisse sur tes foyers reposer l'abondance !
„ Ce juste respectable. . . il est mon bien-
„ faiteur.
„ Philetas est son nom; que la reconnois-
„ sance
„ L'imprime à jamais dans ton cœur.
„ Le terrein qui commence à la prochaine
„ rive,
„ Et que de ces vergers embrasse la longueur,
„ Il m'en a rendu possesseur.
„ C'est pour vous que je le cultive:
„ Cette peine m'est chère & mon corps
„ abattu
„ Sous l'effort du travail sent croître sa
„ vertu. . .
Tu pleures ! eh comment te rendre
Les sentimens divers dont mon cœur fut
ému
Pendant une scène si tendre ?

Je me représentois ce mortel généreux,
Je le bénissais en moi-même ;
J'observais Palémon, & les larmes aux yeux,
Je disais : ce bon pere ! à quel point il nous aime !

SELIME.

Hélas ! quel prix pourra jamais
Nous acquitter de ses bienfaits !
Quand il fait tant pour nous, quel regret est le nôtre,
De ne pouvoir lui rendre un mutuel appui !
Faut-il qu'il le doive à tout autre ?
Que n'ai-je aussi des champs !.., ils seroient tous pour lui.
Je fais assez bien des corbeilles,
Et souvent j'en retire un honnête profit.
Je veux me surpasser & faire des merveilles.
Je vendrai mon travail ; de l'argent du débit,
(Ecoute, mais sur-tout que ce soit un mistere)
Je veux acheter un mouton.

LICORIS.

Un mouton !

SELIME.

Quelle joie ! ... il sera pour mon pere.
Il n'en aura point de soupçon.
Sur son troupeau le soir en promenant sa
vue,
Il dira ; grace au Ciel, ma fortune est accrue;
Et cela lui fera plaisir.

LICORIS.

S'il sait qu'il vient de toi, comme il va le
chérir ! ...
Je veux, pour t'imiter, aller trouver Mirtile.
Ce berger forme des serins,
Et dans son art est fort habile.
Il m'en donneroit cent pour un brin de jas-
mins
Qui seroit cueilli de mes mains.
Il m'en faut un. En récompense
Je lui destine le bouquet,
Dont j'aurai ce jour même embelli mon
corset.
Selime ! quel plaisir, si pendant notre ab-
sence,
Cet oiseau, par ses jeux, amuse Palemon ;

Si quelquefois dans son ramage,
Il lui parle de nous, répète notre nom,
Et lui rappelle notre image !
Elle achevait ces mots, quand Palemon parut.
Témoin d'un si touchant langage,
Son transport le trahit. Le couple l'apperçut,
Il se leve, il saute, il s'écrie.
Sur son sein en pleurant le vieillard les reçut.
Voilà, dit-il, l'instant le plus doux de ma vie !
Venez, mes bien-aimés, charme de mes vieux jours !
Venez que dans vos bras j'épanche mon yvresse.
Je viens d'entendre vos discours;
J'en ai tressailli d'allégresse.
O Dieu! si soixante ans consacrés à l'honneur,
A tes yeux m'ont fait trouver grace,
J'ose te les offrir ces enfans que j'embrasse;
Daigne en être le Protecteur.
Puissent-ils des vertus toujours suivre la trace,
Et j'attendrai la mort dans la paix de mon cœur.

# LA DOUBLE *MÉPRISE*, CONTE.

CÉLIANE regardoit l'amour comme le bonheur ſuprême, Dorſigni comme le comble du malheur; pour que Céliane ſe crut heureuſe, il étoit néceſſaire qu'elle aimât, & Dorſigni qu'il fut exempt de paſſion; tous deux s'arrêterent au mot, & ſe méprirent à la choſe; Dorſigni prit pour de l'amitié ce qui étoit réellement de l'amour, & Céliane prit pour de l'amour ce qui étoit tout au plus de l'amitié.

Dorſigni à l'âge de trente ans ſe piquoit de vivre en philoſophe; mais ſa philoſophie étoit plutôt le

résultat de ses réflexions, que l'effet de la disposition de son ame. Il avoit le foible de croire qu'il étoit audessus de toutes les foiblesses ; il y avoit cependant peu d'hommes plus propres à faire naître dans les autres les sentimens qu'il craignoit d'éprouver lui-même ; les graces de sa personne reconcilioient les dames avec la singularité de son caractere ; elles voyoient en lui un ennemi commun, que leur intérêt & leur penchant les portoient également à soumettre.

La situation de Céliane la rendoit plus susceptible que personne des impressions de l'amour ; elle vivoit à la campagne dans une terre voisine de celle où Dorsigni s'étoit retiré depuis un an ; elle y demeuroit, sous la garde d'un vieux mari, le Marquis de Montaneuf. Cet époux avoit tous les défauts & toutes les infirmités qu'un mari peut avoir ; il étoit goutteux,

jaloux, chagrin, avare & grondeur. Il avoit soin de fermer l'accès de son château à tout le monde, & principalement à ses jeunes voisins. Dorsigni seul fut excepté; le vieillard le trouva digne de sa connoissance, parce qu'il ne la cherchoit pas; il fut rassuré par le tour sérieux de ses discours, & la gravité même de ses amusemens. *C'est un voisin estimable*, disoit-il, *il est propre à faire compagnie à mon épouse; je ne vois point de danger dans sa société; celle d'un philosophe ne peut qu'être utile.* Ayant fait ce raisonnement, il dit à la Marquise qu'elle lui feroit plaisir de bien recevoir le Comte Dorsigni.

Ce fut le premier ordre que Céliane reçut de son mari sans murmure. J'aurai du moins quelque délassement, disoit-elle; car quoique Dorsigni soit aussi grave que mon

jaloux, il n'a pas comme lui le droit de gronder, & sur-tout il n'a pas soixante & dix ans.

La Marquise possédoit tous les charmes qui peuvent prétendre à soumettre l'indifférence même ; elle avoit un esprit fin & délicat, une imagination brillante, beaucoup de beauté, & cette élégance aisée qui donne des graces aux personnes mêmes qui ne sont pas belles. Tout bizarre qu'étoit son mari, elle ne le haïssoit point ; elle regardoit cela comme le suprême effort de sa vertu, & c'étoit en vérité tout ce que sa vertu pouvoit faire. Elle se promettoit aussi de lui être fidele, quel que fût jamais son dégoût pour lui, & son penchant pour un autre.

Dorsigni, de son côté, n'aspiroit pas à un autre titre que celui de son ami ; dans ses principes il ne devoit & ne pouvoit desirer que celui-là.

Sés assiduités, selon lui, n'étoient rien, ou n'étoient tout au plus que de simples témoignages de complaisance ; il bornoit toutes ses vues à consoler la Marquise de l'ennui qu'une femme de son âge trouve nécessairement dans la solitude. Il est impossible, disoit-il, de ne pas avoir pitié de sa situation ; mais mes sentimens n'iront jamais plus loin que la pitié. Il ne savoit pas que la compassion quand elle a pour objet une femme jeune & belle, ne manque pas d'être bientôt quelque chose de plus que de la compassion. Le vieux Marquis l'entendoit souvent traiter l'amour de foiblesse, & sa confiance en lui augmentoit d'autant plus, qu'il le croyoit moins susceptible de celle-là.

Cependant la morale du Comte se relâchoit de sa sévérité à mesure que Céliane l'intéressoit davantage ;

mais il ne s'en appercevoit pas ; ou il imputoit cet effet à sa pitié. L'amitié étoit le texte ordinaire de leurs conversations. Tirez-moi d'un doute lui dit un jour la Marquise ; n'y a-t-il pas plusieurs espéces d'amitiés ? il me paroît que celle que j'aurois pour une femme ne seroit pas exactement semblable à ce que je sentirois pour un homme. L'age, le caractere, & peut-être même la personne mettent, selon moi, quelques différences dans cette passion... Dans ce sentiment, s'il vous plaît, dit le Comte en la reprenant. — Appellez-le comme vous voudrez ; je ne m'embarrasse pas du mot ; ma question roule sur la chose même, & je vous prie de m'aider à la définir. Madame, lui répondit-il avec embarras, l'amitié doit être considérée comme un sentiment toujours calme, toujours serein, qui occupe l'ame à la vérité,

mais qui ne la trouble point ; elle nous fait préférer une personne à une autre, sans qu'il résulte aucune passion, aucune inquiétude de cette préférence ; l'âge, le caractere, la figure, le sexe même, ne peuvent étendre les bornes de l'amitié ; si elle les passoit, ce nom ne lui conviendroit plus. — Vous êtes très-sévere dans vos définitions ; eh bien, j'avois toujours pensé que le domaine de l'amitié étoit plus étendu ; je la croyois susceptible d'inquiétude, d'impatience, de trouble même ; car pourquoi l'absence d'un ami ne troubleroit-elle pas notre tranquillité ? pourquoi la crainte de le voir plus froid & moins tendre ne nous donneroit-elle pas des inquiétudes ? pourquoi... Ces questions sont très-naturelles, interrompit le Comte, & je vous en aurois fait de pareilles, si vous ne m'aviez pas prévenu. Son

cœur l'emportoit ainsi plus loin que sa volonté ; ses chaînes se resserroient tous les jours, & il imaginoit encore qu'il étoit libre ; quant à Céliane, elle l'étoit réellement & croyoit ne l'être plus. Il falloit qu'elle s'occupât de quelque chose, c'étoit une nécessité pour elle ; cette nécessité avoit beaucoup de part à l'intérêt qu'elle prenoit au Comte ; & l'intérêt que celui-ci prenoit à elle, étoit uniquement l'effet de ses charmes.

Il étoit cependant vrai que Céliane commençoit à trouver sa solitude plus agréable, & que Dorsigni seul causoit ce changement ; elle oublioit qu'il y eut d'autres sociétés dans le monde. Elle n'osoit interroger son cœur, de crainte d'y trouver des sentimens trop tendres.

Pendant qu'elle étoit dans ces dispositions, le vieux Marquis fut em-

porté par un accès de goutte : sa veuve se conduisit avec beaucoup de décence ; tous ceux que le défunt avoit éloignés songerent à se rapprocher ; Dorsigni en conçut quelque déplaisir ; Céliane s'en apperçut & ne s'en offensa point. Un peu de jalousie dans un homme qui n'a pas plus de trente ans ne peut jamais déplaire ; elle annonçe de l'amour ; & l'on ne méprise gueres l'amour d'un jeune-homme, quand on a souffert celui d'un vieillard. Je puis enfin céder à mon penchant, disoit-elle ; il augmentera sans doute ; je suis la maîtresse de mes actions, & je pense déja que je dois à Dorsigni le sacrifice de ma liberté.

Ce qui se passoit dans l'ame du Comte étoit un peu différent. Je ne voudrois pas être l'amant de Céliane, disoit-il, mais je suis certainement son ami. L'amitié à ses devoirs ainsi

que ſes droits ; elle m'impoſe l'obligation de défendre la Marquiſe de certains dangers auxquels échappe rarement une femme de ſon âge & de ſa beauté, quand elle eſt abandonnée à elle même. Je dois ſurtout la préſerver des ennuis de la ſolitude ; car une jeune femme qui ſe laſſe de la retraite, la quitte quelquefois avec un empreſſement qui la précipite dans une diſſipation extrême & toujours dangéreuſe. Je dois donc lui tenir moi-même une compagnie fidele, & tenir en même tems tout le reſte dans l'éloignement.

En conſéquence de cette réflexion, il devint plus aſſidu que jamais. Tous ceux qu'il écartoit s'en plaignirent, & ne manquerent pas de mêler à leurs plaintes quelques traits ſatyriques. Le Comte, qui ne quittoit pas Céliane, n'eut aucune connoiſſance

de leurs diſcours, ni de leurs plaiſanteries; il ne ſoupçonna pas même qu'il eût pu y donner lieu. Le bruit en vint enfin aux oreilles de la Marquiſe. Ces propos ne ſignifient rien, s'écria-t-elle; le monde eſt oiſif, il s'amuſe, puis-je l'en empêcher? on envie Dorſigni, parce que je le préfére: tant mieux, je ſerois mortifiée ſi ſon bonheur ne faiſoit point de jaloux.

Aucun n'en parut plus piqué que le Chevalier d'Arcy; c'étoit un jeune Gentilhomme dont la fortune étoit médiocre, & la perſonne très-agréable; voiſin de Céliane, il avoit formé des deſſeins ſur elle avant même qu'elle fût veuve; depuis qu'elle l'étoit, il s'étoit flatté d'avoir un facile accès auprès d'elle: ce ne fut pas ſans chagrin & ſans reſſentiment qu'il ſe vit trompé dans ſon attente; il ne ſe rebuta cependant point; la poli-

teſſe ne permettoit pas de refuſer toujours ſes viſites ; il ſe propoſa de profiter de la premiere qu'on daigneroit recevoir ; ſa perſévérance lui fit bientôt obtenir cette faveur. Il traitoit l'amour comme il l'éprouvoit, c'eſt-à-dire, avec légereté ; il ne cherchoit pas des détours dans ſes déclarations. Je vous jure, Madame, dit-il à la Marquiſe, que rien ne m'a cauſé plus de joie que votre veuvage ; c'eſt un coup du Ciel en ma faveur. — Je ne conçois pas, Monſieur, comment la perte que j'ai faite, peut vous être avantageuſe. — Eſt-ce que vous ne m'entendez pas ? rien n'eſt plus clair cependant ; je vous aime : il eſt tout ſimple que le Marquis m'ait déplu ; s'il s'étoit conduit comme les autres, il auroit été ſupportable autant que le ſont tous les maris ; mais il vous retenoit dans l'obſcurité ; il

vous déroboit aux yeux de tous les hommes ; il exerçoit sur vous une tyrannie sans exemple. — J'ai dû sans doute respecter ses volontés & m'y soumettre ; je n'ai point trouvé ma retraite pénible. — Je sais que vous n'étiez pas dans une solitude absolue ; mais le philosophe Dorsigni étoit au moins aussi froid, aussi ennuyeux qu'un mari. On dit que vous êtes résolue de vous borner à sa compagnie ; en vérité, Madame, c'est-être très-près de n'en point avoir du tout, à moins que vos yeux n'ayent fait un miracle. Je ne doute point de leur pouvoir ; mais sa maniere de voir est si différente de la nôtre! ..

L'arrivée de Dorsigni interrompit le Chevalier ; & prévint la réponse que Céliane alloit lui faire ; d'Arcy, qui l'avoit connu à l'armée, tâcha de renouer leur ancienne liaison ;

envain il employa la politesse & les prévenances les plus flatteuses : Dorsigni n'y répondit qu'avec beaucoup de réserve & de froideur. Céliane prétexta quelques affaires pour sortir ; le Chevalier voulut inutilement lui persuader de les renvoyer à un autre moment ; le Comte démontra qu'elles étoient trop importantes pour les différer ; il crut s'appercevoir qu'elle se retiroit enfin par complaisance pour lui, plutôt que par mépris pour le Chevalier.

En vérité ; s'écria celui-ci, quand ils furent seuls, elle forme une résolution admirable. Une femme de son âge s'enterrer ainsi toute vive ! mais vous, Monsieur, continua-t-il, en s'adressant à Dorsigni, quelles sont vos vues pour jouer ainsi le rôle d'un amant jaloux ? avez-vous envie d'être le héros de quelque Roman, ou voulez-vous élever la

Marquise à la dignité d'héroïne ? — Je ne suis pas son amant, répondit froidement le Comte ; je n'aspire point à figurer dans un Roman, & je serois fâché qu'on prit aucune liberté de cette espece avec la Marquise. — Je ne le serois pas moins que vous ; sa réputation m'est chere, & je m'en déclare d'avance le Chevalier. — Et pour quelle raison, s'il vous plaît ? — n'en-ai-je pas le droit ? vous êtes seulement son ami, & je prétends être quelque chose de plus. — Il vous est permis d'y prétendre, mais il n'est pas facile de réussir. — C'est ce que nous verrons ; je compte même sur vos bons offices. — Chevalier!... — Vous ne pouvez me les refuser. — En vérité votre confiance ne pouvoit être plus mal placée ; je ne me sens aucun talent pour ces sortes de négociations. — Eh bien, je vous condui-

rai ; j'ai déja réussi dans des entreprises également difficiles, & je ne doute point de venir à bout de celle-ci ; croyez moi, je vous en rendrai bon compte.

Céliane se renferma dans son appartement jusqu'au départ du Chevalier ; mais elle ne put s'empêcher de s'accuser d'impolitesse. Cependant disoit-elle, si j'avois témoigné plus d'égards à d'Arcy, j'aurois causé de l'inquiétude à Dorsigni, & puisque je l'aime, j'aurois eu tort de lui faire de la peine. Quoique je ne sois pas amoureux de Céliane, disoit de son côté Dorsigni, je dois la sauver du danger de se lier trop avec un homme aussi frivole, aussi inconséquent que le Chevalier. L'amitié l'exige sans doute de moi, & je ne m'écarterai pas d'un devoir si sacré de l'amitié.

D'Arcy toujours occupé de ses

desseins, écrivit le même jour ce billet à Céliane. « Condamner l'a-» mour au silence & à l'inaction, » c'est être trop sévere; des ordres » semblables ne sont jamais exécu-» tés ; je vous désobéis & je vous » désobéirai tant que vous serez in-» juste. Pouquoi n'exercez-vous pas » votre tyrannie sur quelqu'autre ? » La froide amitié de Dorsigni, par » exemple, lui permettra facilement » d'obéir ; mais l'amour qui brûle » au fond de mon cœur me rendra » toujours rebelle ».

Ce billet fournit à Céliane un nouveau sujet de réflexions. Supposons, dit-elle, que les soins que me rend Dorsigni, ne soient que de l'amitié ; l'amitié, à la vérité, est quelque chose ; mais l'amour exige de l'amour, il n'auroit pas convenu qu'il m'eût déclaré ses sentimens pendant la vie du Marquis ; mais à

préſent, ſi ſes ſentimens ſont conformes aux miens, cette déclaration eſt néceſſaire, il faut qu'il s'explique; cette lettre me fournira les moyens de le pénétrer. A ces mots, elle alla audevant de lui, & lui remit le billet entre les mains.

Dorſigni ne put cacher ſon trouble & ſon embarras en le liſant. Que dites-vous de cela, Monſieur, lui demanda Céliane, avec un air de négligence & de déſintéreſſement? répondrai-je à cette lettre? & ſi j'y réponds, que dirai je? — C'eſt votre cœur & non le mien que vous devez conſulter. — Oh, mon cœur a déja décidé, c'eſt mon jugement qui eſt en ſuſpens.... Vous avez eu ſans doute une explication avec d'Arcy? — Une explication, Madame! — Eh, oui, quelque choſe d'approchant du moins: il eſt impoſſible qu'il n'ait pas cherché à péné-

trer l'espèce d'intérêt que vous pouvez prendre à sa demande. — Et ne croyez-vous pas aussi que j'ai du le choisir pour mon confident ? — Je ne vous dis pas cela ; mais il est certaines choses sur lesquelles on peut s'éclaircir sans chaleur ; le Chevalier a pu craindre de trouver en vous un obstacle, & s'être déterminé à m'écrire dans l'opinion que vous ne désapprouvez point ses sentimens. — Et qui peut vous avoir dit cela ? — La lettre que vous venez de lire ; elle est assez positive, ce me semble. — Cette lettre, Madame, peut vous en imposer à plus d'un égard. — Je ne dois donc pas y répondre. — Je pense au contraire que vous le devez. — Eh bien, voyez donc ce que je lui dirai. — Ce qu'il vous plaira, Madame. — Mais sentez-vous, Monsieur, que cette neutralité est très injurieuse ? — Point du tout ; Ma-

dame, notre intérêt ne doit point nous rendre injustes ; il est vrai que le votre... — Eh bien, qu'entendez-vous par le mien ? — Le votre, dans cette occasion, vous prescrira une conduite que je ne crois pas avoir le droit d'examiner. — En vérité, Monsieur, je voudrois bien pouvoir vous entendre ;... il faut se décider enfin ; répondrai-je à la lettre de d'Arcy seulement par mon silence ? — Le silence, Madame est souvent un aveu. — Je lui écrirai donc, & cela ne sera pas plus longtems différé.

Nous verrons bientôt, dit en lui même Dorsigni, qu'elle sera sa réponse : car j'espere qu'elle me la communiquera ; la curiosité de l'amitié est certainement excusable. Le doute & l'inquiétude agiterent son ame pendant tout le reste du jour & la nuit suivante. Le lendemain il ne

fut

fut pas plus tranquille. Céliane se trouvoit dans une situation à-peu-près semblable ; elle étoit bien résolue de satisfaire Dorsigni & de refuser le Chevalier ; mais le choix des expressions dont elle devoit se servir l'embarrassoit ; elle pensoit qu'il seroit malhonnête de répondre durement à une lettre tendre. Elle rêvoit encore, lorsque le Comte entra dans son cabinet. Eh bien, Madame, lui dit-il, la lettre est-elle écrite ? le Chevalier sait-il à quoi s'en tenir ? — Non, mais il le saura bientôt. — Cette incertitude est une faveur. — Il n'en jouira pas longtems. — Cela est vrai, mais il en jouit encore. Céliane ne répondit pas & écrivit sur le champ ce qui suit.

» Pourquoi, Monsieur, exigez-
» vous une nouvelle explication ?
» vous auriez pu vous en tenir à
» la premiere ; vous a-t-elle parue

„ équivoque ? il faut donc que je
» m'explique mieux. Souffrez que je
» vous prie de m'épargner vos assi-
» duités à l'avenir ; il n'est pas en
» mon pouvoir d'y répondre ».

Je pense, dit alors Céliane, que ce que je viens d'écrire suffit. Le Comte lut le billet & n'en fut pas content ; il trouvoit qu'il disoit trop & trop peu. — Je passerai sur la premiere phrase, quoique je la trouve trop ingénieuse, trop indécise, & moins l'expression du reproche que de l'approbation. — Vous me permettrez de n'être pas de cet avis, si j'avois prétendu dire à d'Arcy que sa passion est approuvée, j'aurois aisément trouvé d'autres termes. — Cela est vrai ; mais vous auriez pu dans ce cas, vous servir aussi des mêmes. Je vais continuer... *Vous auriez pu vous en tenir à la première explication.* Ne vau-

droit-il pas mieux mettre, *vous auriez du.* — Si vous le croyez ainsi, faites cette correction. — Vous dites ensuite : *Il faut donc que je m'explique mieux. Il faut donc* ! ces mots marquent quelque chose de contraint. Supposons que vous eussiez dit : *Je m'explique mieux à présent*, cela ne vous sembleroit-il pas plus libre, plus expressif ? — Comme vous le voudrez. — *Souffrez que je vous prie de m'épargner vos assiduités.* Je n'approuve point cette priere. *Souffrez que je vous prie* ! cela manque de force. La phrase par laquelle vous finissez : *Il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre*, semble laisser l'espérance d'une possibilité à venir, & il l'interprêtera sûrement de cette maniere. — Mais que voulez-vous donc que je mette à la place ? — Je ne prescris rien, je me contente de donner mon avis quand on le de-

mande... peut-être il feroit mieux de lui marquer pofitivement que l'efpérance lui eft fermée pour jamais. — Très-bien, Monfieur, répondit Céliane, vous allez être fatisfait, & fur le champ, elle fit tous ces changemens à fon billet.

Il faut avouer, dit Dorfigni quand il fut feul, qu'un ami tel que moi eft d'un grand avantage pour une veuve de vingt ans. De combien de faux pas il peut la préferver! je redoublerai de diligence & de foins, & jamais je ne me relâcherai des devoirs de l'amitié. De fon côté, Céliane raifonnoit ainfi en elle-même: Enfin tous mes doutes font levés; mon bon ami Dorfigni eft fans doute mon amant; & ce qu'il y a de mieux, c'eft qu'il eft jaloux; mais n'étend-il pas fes droits un peu loin? mon billet n'eft-il pas trop dur? que dira le pauvre Chevalier? fûrement il n'eft

pas néceſſaire que nous maltraitions tous ceux qui ont de l'amour pour nous. Mais enfin j'aime Dorſigni ; cette ſévérité doit me paroître aiſée, & je dois l'employer puiſqu'il le deſire.

Ce billet cependant, tout ſévere qu'il étoit, ne déſeſpéra pas d'Arcy, quoiqu'il mortifiât beaucoup ſon amour propre. Il s'en vengea par quelques plaiſanteries un peu ameres, qui furent rapportées à Dorſigni par un conteur officieux, avec pluſieurs couplets dont il n'étoit pas l'auteur. Le Comte rendit le Chevalier reſponſable des unes & des autres. Ceux, diſoit-il, qui ſe réjouiſſent aux dépens de la Marquiſe, ne ſont pas tous ſes amans ; d'Arcy l'eſt ; il ne prend la liberté d'en médire que parce qu'elle a rejetté ſes vœux ; il parle, il parlera, il fera parler les autres ; il faut abſolument lui impo-

ſer ſilence ; après cela le reſte ne tardera pas à ſe taire. Je ne lui donne point la préférence dans cette occaſion, parce que je me regarde comme ſon rival ; grace au Ciel, je ne ſuis que l'ami de Céliane ; & un ami doit certainement châtier un amant inſolent qui la calomnie.

Pendant qu'il faiſoit ce raiſonnement, il avoit pris le chemin du Château de d'Arcy. Le Chevalier vint au devant de lui avec beaucoup de franchiſe & de gaieté. Quel miracle, s'écria-t-il ! c'eſt vous, Comte ! vous avez pu quitter Céliane, vous réſoudre à vous en éloigner pour venir juſqu'ici ! ſur mon honneur ; je regarde le ſacrifice que vous me faites, comme une marque de la plus haute diſtinction. — Il n'y a point de ſacrifice dans cette occaſion ; j'ai quitté Céliane dans l'unique deſſein de la ſervir, & de tirer

vengeance de certains propos hardis & injurieux. — Injurieux ! on dit peut-être qu'elle vous aime ?... le grand malheur ! supposons qu'il fût question d'un traité d'amour honnête entre elle & moi ; que pourrois-je trouver, que pourroit-elle trouver elle-même de désagréable dans les propos qu'on en tiendroit ? heureux Comte ! jouissez de votre bonheur, & ne vous en plaignez pas ; je voudrois bien être le héros de l'histoire ! — Et moi, je ne songe qu'à punir l'historien. — Peut-on vous demander quelle est la victime qu'a choisi votre zele ? — Vous. — Moi ! vous croyez peut-être que c'est une chose aisée. — C'est ce que nous verrons dans l'instant. — De tout mon cœur ; mais une minute de plus ou de moins n'est pas de conséquence ; voulez-vous entrer & vous rafraîchir auparavant ? — Je

ne suis venu que pour chercher la vengeance. — Allons donc, & satisfaites-la du mieux que vous pourrez.

Le Comte étoit à cheval; d'Arcy y fut bientôt; ils sortirent ensemble & se rendirent dans un petit bois peu éloigné. Ils jugerent à propos de se servir de leurs pistolets; l'affaire ne fut pas longue: au premier coup de feu, Dorsigni reçut une balle dans la cuisse, le Chevalier une autre dans l'épaule, & ils se trouverent hors de combat. Le bruit des pistolets attira un des gardes-chasses du dernier; il prêta aux deux héros blessés toute l'assistance dont il étoit capable. Par ma foi, Monsieur, dit le Chevalier à son adversaire, nous sommes tous deux plus heureux que sages; consolons-nous de cette sottise; aussi bien faudroit-il la faire, si elle n'étoit pas

faite ? je suis ravi de voir que vous êtes seulement blessé ; je ne suis pas moi-même dans un plus grand danger; vous êtes très-éloigné de votre maison ; vous ne pouvez vous y rendre, ni aller chez la Marquise sans beaucoup de peine & quelque péril ; venez chez moi, je vous en prie franchement ; vous me feriez la même proposition dans un pareil cas, & je l'accepterois sans hésiter. — Je n'hésiterois pas non plus ; mais Céliane n'a pas le moindre soupçon... — Oh elle sera bientôt instruite. — Cela est vrai, mais... — Venez, venez, je vois le motif de votre répugnance, vous avez peur de me voir partager les visites que vous fera Céliane ; mais je vous mettrai à votre aise ; elle me croira absent ; on lui dira que je suis ici près dans un hermitage, & elle sera par-là dispensée de ces politesses qu'elle croiroit ne pou-

voir refuser au maître de la maison.
Rien de plus honnête, ni de plus généreux, répondit Dorsigni avec quelque confusion; vous obligerez la Marquise, & cela sera plus décent; vous n'ignorez pas que c'est par ce seul motif que mon amitié y prend intérêt. — Je ne sais si vous vous abusez vous même; mais vous ne me tromperez pas davantage; vous ne me persuaderez point que vous n'avez d'autre attachement pour Céliane que celui d'un ami; Dieu me préserve d'un amour semblable à votre amitié!

Céliane fut très-surprise de recevoir une lettre de Dorsigni datée du Château de d'Arcy. Le Comte ne lui marquoit pas les raisons qui l'y retenoient; il se contentoit de lui dire qu'il seroit forcé d'y passer quelques jours. Elle s'y rendit aussitôt accompagnée d'un vieux parent qui de-

meuroit avec elle depuis la mort de son mari, elle apprit bientôt ce que c'étoit que l'accident qui retenoit son ami. Elle ne concevoit pas comment il avoit pu se porter à ces extrémités ; elle lui fit de tendres reproches d'avoir ainsi exposé sa vie. Dorsigni prétendit avoir rempli un devoir que l'honneur & l'amitié rendoient indispensable. Mais enfin, lui dit-elle, je suis fâchée que vous ayez préféré de vous faire transporter ici plutôt que chez vous où chez moi ; comptez-vous y rester encore longtems ? — Le moins que je pourrai. — Il faut prendre garde qu'un départ trop précipité ne nuise à votre santé. — Je ne suis pas en danger... d'ailleurs il ne conviendroit pas que vous vinssiez souvent dans cette maison. — Je ne vois pas la raison qui pourroit m'en empêcher ; la blessure du Chevalier leve toutes les difficultés. — Quoi

vous avez déja découvert qu'il est ici ! — Pourroit-il n'y pas être ? — C'est ce que nous saurons tout-à-l'heure ; je vais sonner. — Cela est inutile ; je n'ai pas envie de m'en informer ; voudriez-vous que je lui fisse une visite ? — Je ne crois pas qu'un compliment qu'on lui doit, rende cette visite nécessaire. Dorsigni sonna ; un valet vint, il l'envoya demander, de la part de la Marquise, si le Chevalier étoit visible ; on apporta pour réponse qu'il étoit dans l'hermitage voisin. Il tenoit ainsi la parole qu'il avoit donnée, & le Comte dans ce message avoit voulu savoir s'il la tiendroit.

En vérité ce procédé est fort honnête, dit-il lorsqu'il fut seul ; d'Arcy me paroît sincere ; mais je me garderai bien de le mettre longtems à cette épreuve. Sa blessure cependant ne lui permit pas de partir sitôt ;

quoiqu'elle ne fût pas dangéreuse ; elle l'incommodoit beaucoup. Céliane continua de le visiter : sa présence le charmoit ; mais il ne goutoit pas un plaisir pur, parce qu'il se défioit toujours du Chevalier. Celui-ci s'apperçut de son inquiétude, & pour la dissiper entierement, il se retira en effet à l'hermitage où il faisoit dire auparavant qu'il étoit.

D'Arcy aimoit-il ? non assurément ; son premier plan avoit été de faire la conquête de la Marquise. C'étoit plutôt un projet de vanité que de passion ; cette vanité venoit de changer d'objet ; elle se faisoit une affaire de seconder le philosophe.

Quelque tems après le Comte fut exposé à de nouvelles peines ; la Marquise fut obligée de quitter la campagne ; un procès de la plus grande importance exigeoit sa présence à Paris ; les plaisirs de la capi-

tale sont si attrayans qu'elle fût enchantée d'avoir une si bonne raison de les y aller chercher. Dorsigni auroit bien voulu pouvoir détourner ce voyage ; mais il s'agissoit de la meilleure partie de la fortune de Céliane. Il étoit parfaitement guéri de sa blessure ; il pouvoit accompagner la Marquise ; il avoit de la peine à s'y résoudre. Il y avoit quelques années qu'il étoit sorti de Paris ; il avoit juré publiquement qu'il n'y reviendroit jamais ; que ne diroit-on point de son retour ? Mais d'un autre côté comment laisseroit-il Céliane exposée à mille dangers dans le séjour même de la dissipation & de la frivolité ! combien de piéges ne lui tendroit-on pas ? combien de détours la flatterie alloit employer pour la séduire ! & comment seule, sans expérience & sans son ami éviteroit-elle les uns, & résisteroit-elle aux

autres ? pouvoit-il songer à l'abandonner dans ces circonstances ? L'abandonner, s'écrioit le Comte avec châleur ! ce seroit la trahir ; ce seroit creuser le précipice qui s'ouvrira sous ses pas, & dans lequel elle tombera sans doute, si je ne l'en garantis par mes conseils & surtout par ma présence ; il faut que je la suive sans m'embarrasser des impertinences que diront les sots & les écervelés. L'amour propre, il est vrai, s'éleve contre ce dessein ; mais quand l'amitié parle, l'amour propre doit se taire.

Il vola sur le champ chez la Marquise, qui se préparoit à son départ. Vous le voulez, lui dit-il, & je m'y résouds. A quoi, lui demanda-t-elle naïvement ? — A vous accompagner à Paris. — A m'accompagner ! cela est charmant ! de tout mon cœur. — Ma résolution vous dé-

plaît-elle ? vous l'approuvez si froidement... — Point du tout, elle me ravit ; & je vous aurois prié de la prendre si je n'avois pas connu toute votre aversion pour cette grande Ville. — Je ne suis point encore reconcilié avec elle ; mais je vous sacrifie facilement mon dégoût pendant quelques mois ; car j'espere que vous n'exigerez pas que je m'y établisse tout-à-fait.

La vérité étoit que la Marquise n'exigeoit rien ; elle seroit partie seule sans aucun chagrin ; & elle n'auroit pas voulu avoir à se reprocher d'avoir fait violence à Dorsigni. Car enfin, disoit-elle, ne peut-on pas s'aimer sans se tyranniser. Si Paris déplaît au Comte, il peut rester à la campagne ; je n'exigerai jamais de mon amant des sacrifices pénibles ; & je sens qu'il y a du plaisir à les refuser. Tous deux étoient

ainſi la dupe de leurs ſentimens ; ils attribuoient à l'amour & à l'indifférence des effets qui ſont toujours oppoſés à ceux de l'une & de l'autre.

Un ſecond motif engageoit encore le Comte à ſuivre la Marquiſe ; le Chevalier ne devoit pas tarder à ſe rendre à Paris, où il alloit paſſer tous les hyvers ; il craignoit que ſon amour ne ſe rallumât. Qui ſait, diſoit-il, s'il ne ſe fera point aimer ? la fortune a ſes revers & ſes retours. Mon amitié a préſervé la Marquiſe d'une liaiſon trop dangéreuſe avec un homme qui n'eſt pas digne d'elle ; & ſans doute elle doit l'en défendre encore.

Céliane ne fut pas plutôt arrivée dans la Capitale, qu'elle s'y ſentit animée d'une nouvelle vie ; il auroit été ridicule à Dorſigni de l'empêcher de ſe montrer en public ; il avoit la plus forte envie de lui faire quelques repréſentations à ce ſujet ; mais il ne

l'osa pas. La Marquise parcourut les spectacles & les promenades ; elle y parut dans tout l'éclat de ses charmes, & fut l'objet de l'attention universelle ; elle n'étoit connue de personne ; Dorsigni qui l'étoit, se voyoit sans cesse environné d'une foule de petits maîtres très-gais, très-brillans, qui le tourmentoient de leurs questions & de leurs railleries. Qui t'a donc reconcilié avec l'espece humaine, lui demandoit l'un ? vous avez fait un joli choix, lui crioit un autre. Nous espérons que cette belle Dame vous rendra à la société, & qu'en reconnoissance, vous nous procurerez la sienne. A tout cela, Dorsigni ne répondoit point ou répondoit très-mal.

L'affaire qui avoit amené Céliane étoit telle qu'elle l'auroit forcée de se répandre dans les sociétés, quand même elle auroit voulu vivre ignorée.

Il étoit aiſé de voir qu'elle ne regardoit pas cette violence comme une infortune. Elle faiſoit beaucoup de viſites, & fut par conſéquent obligée d'en recevoir. Parmi ceux qui s'empreſſoient à lui plaire, pluſieurs traitoient l'amour comme le Chevalier. Ils n'étoient pas dangereux, parce qu'elle étoit perſuadée qu'ils ne ſongeoient qu'à s'amuſer eux-mêmes. Un ſeul paroiſſoit agir ſérieuſement ; c'étoit Doricourt, jeune homme dont la perſonne réuniſſoit tous les avantages qui peuvent plaire à une femme, & l'eſprit, les talens néceſſaires pour la ſéduire ; ſes manieres avoient tout le brillant de ſon âge, & ſes diſcours toute la force du ſentiment ; on lui trouvoit beaucoup de graces & de gaieté, ſans affectation & ſans contrainte. Il avoit trompé pluſieurs femmes, & s'étoit toujours conduit dans ſes ruptures de

maniere à conſerver ſon crédit, & à ſe faciliter de nouveaux engagemens. Un de ſes grands ſecrets étoit de ſe faire haïr après qu'il s'étoit fait aimer. Il n'épargnoit rien pour parvenir à l'un & à l'autre, & toujours il réuſſiſſoit ; il en coutoit à ſa vanité ; mais il la ſacrifioit à ſes plaiſirs. Les entrepriſes les plus difficiles étoient celles qu'il tentoit de préférence ; il ne ſe feroit point adreſſé à une femme qui n'eût pas mérité ſon eſtime ; l'art de paroître toujours trahi par celle qu'il trahiſſoit, intéréſſoit en ſa faveur ; on ne craignoit pas des infidélités de la part d'un homme qui n'en avoit été que la victime.

Une conduite ſi particuliere & ſi rare fixa néceſſairement l'attention de la Marquiſe ; on peut, diſoit-elle, ſouffrir ſans danger un hommage ſi reſpectueux. Dorſigni étoit d'une au-

tre opinion ; l'apparence du respect l'allarmoit beaucoup plus que la témérité. Céliane, disoit-il, sera sûrement la dupe de cet artifice, si mon amitié ne supplée à son manque d'expérience. En vérité, mon amitié l'a secourue jusqu'à présent bien-à-propos ; son assistance, dans cette occasion, me paroît sur-tout très-pressante. Il donna, en conséquence, à la Marquise plusieurs bons avis qu'elle jugea tout-à-fait inutiles. Il étoit impossible qu'elle vécut à Paris dans la même solitude qu'à la campagne : outre cela elle ne pouvoit refuser les visites de Doricourt ; il étoit le parent de plusieurs de ses Juges, & lié d'amitié avec son Rapporteur. Elle ne manqua pas de peser sur cette raison. Rassurez-vous, ajouta-t-elle ; croyez-vous qu'il suffise de dire des choses tendres, d'une maniere agréable pour faire de l'impres-

ſion ſur mon cœur ? — Hélas, Madame, ceux qui préſument tant de leurs propres forces, ſont toujours bien près de leur chûte.

Une compagnie nombreuſe arriva & les interrompit ; Céliane fut bientôt engagée dans une converſation avec Doricourt. On ſe forme ſouvent une fauſſe idée d'une femme qui n'a point vécu à Paris, lui dit-elle ; la curioſité fixe un inſtant l'attention ſur elle ; le plaiſir de voir un viſage nouveau, le deſir d'être le premier à l'introduire dans le monde, l'eſpérance qu'on a quelquefois de mériter des remerciemens de la ſociété, toutes ces cauſes concourent aux hommages paſſagers qu'elle reçoit. La préférence que votre politeſſe me donne aujourd'hui, coule vraiſemblablement de la même ſource, & ne tardera pas à ceſſer. Ah Madame, répondit Doricourt, quelle

injustice est la votre ! daignez au moins ne pas me confondre avec la foule des amans ; je n'ai de commun avec eux que la jeunesse. Je ne suis point sans principes ; j'ose dire que les miens ont toujours réglé ma conduite. Je n'ai pas moins de constance que de sensibilité, & les premiers noeuds que j'ai formés me retiendroient encore, si l'on avoit attendu que je les eusse rompus.

Voilà quelque chose d'extraordinaire, dit Céliane en elle-même. Il me semble pourtant, Monsieur, ajouta-t-elle, que vous concluez trop précipitament en faveur de votre constance ; on vous a trompé, je le veux ; cela prouve-t-il que vous n'avez jamais trompé. — La confession que je fais prouve au moins que je préfére une vérité qui mortifie mon amour propre, à une fausseté qui le flatteroit. — Cela est honnête ;

mais n'y a-t-il pas un peu de politique dans cet aveu ? — Elle ne seroit pas toujours bonne ; & quelquefois il seroit plus adroit de se donner la réputation d'infidele. — Vous croyez donc qu'il y a des femmes qui ne craignent point d'être trahies ? — J'en ai vues qui m'ont abandonné pour des volages qu'elles me préféroient. — Ne tomberiez-vous point dans l'erreur si commune aux jeunes-gens, qui prêtent à mon sexe des défauts qu'il n'a pas ? — Je ne parle que d'après mon expérience ; & sans doute elle est bien douloureuse ; je n'ai jamais formé d'attachement particulier qui ne fût fondé sur l'estime ; mais parmi les vertus que j'ai cherchées scrupuleusement, & qui devoient faire mon bonheur, je n'ai jamais trouvé la constance.

Il méritoit d'être plus heureux, se dit en soupirant Céliane : il n'est pas

pas capable d'en impofer ; fes attentions pour moi font l'effet de la haute opinion qu'il a conçue de mon caractere, & rien ne peut me flatter davantage. Ainfi, Monfieur, continua-t-elle d'un air plus fatisfait après cette réflexion, c'eft le jugement qui conduit en vous l'amour ; cela je crois n'eft pas fort ordinaire. — J'en conviens, Madame, & je m'égarerois peut-être plus facilement qu'un autre, fi je n'employois toutes les précautions poffibles pour prévenir ce malheur. Je ne me pardonnerois jamais d'aimer un objet qui ne le mériteroit pas. Votre beauté même m'auroit ébloui fans me toucher, ou du moins j'aurois évité ce danger par la fuite, fi elle n'étoit pas jointe à une ame plus admirable encore.

Pendant cette converfation Doricourt avoit mis dans fes regards une éloquence paffionnée qui prêtoit une

nouvelle chaleur à ses discours. Céliane vouloit envain se déguiser qu'elle en sentoit toute la puissance ; pourquoi, s'écrioit-elle quelquefois, Dorsigni ne parle-t-il pas le même langage. Ce langage commençoit à l'intéresser ; & les sermons du Comte lui devenoient chaque jour plus fastidieux. Elle prend de l'humeur, disoit tristement Dorsigni ; je n'aurai pas fait encore deux remontrances que je serai complettement haï. Je sens que mon amitié redoute cette haine ; & cela est très-naturel ; mais je crains davantage que Doricourt ne soit aimé... Que m'importe après tout qu'il le soit ? quelle raison ai-je de m'en affliger ? suis-je l'amant de Céliane ? assurément je ne le suis point ; cependant je ne puis concevoir pourquoi je hais tous ceux qui le sont.

D'Arcy arriva précisément dans ces circonstaçes ; si Dorsigni n'eut

pas eu déja beaucoup de chagrin ; cet événement lui en eût donné ; mais alors il lui fit plaisir. Il faut, dit-il, opposer l'ancien amant au nouveau ; il pourra causer quelque diversion dans l'ame de la Marquise ; la division affoiblit les sentimens aussi bien que les forces.

Le Chevalier ne songeoit pas à voir Céliane, & il étoit très loin de s'imaginer que le Comte lui-même viendroit le chercher. Quelle fut sa surprise quand on lui annonça Dorsigni ? combien augmenta-t-elle quand il l'entendit lui rappeller l'amour qu'il avoit eu pour la Marquise, & l'inviter à lui rendre ses devoirs. Un changement si prompt ne lui parut pas naturel ; il résolut d'en éclaircir le motif, & fit au Comte plusieurs questions qui l'instruisirent en partie de ce qu'il desiroit. Pressé de se convaincre, il se rendit chez Céliane,

Elle fut très-étonnée à son tour de revoir le Chevalier, & de le revoir présenté par Dorsigni. Quelle révolution étrange, dit-elle ! ou Dorsigni n'est plus jaloux, ou voilà un effet de sa jalousie. Il n'a cependant aucun sujet d'en avoir ; cachons-lui mes soupçons ; je dois ces ménagemens à un homme que j'aime ; mais je suis au désespoir qu'il lise si mal au fond de mon cœur ; il y verroit que si je souffre Doricourt, c'est que mon procès m'y oblige, & que d'ailleurs, c'est lui offrir un modéle en amour que je voudrois bien qu'il imitât.

D'Arcy découvrit bientôt que les vues de Doricourt alloient aussi loin qu'il étoit possible, & qu'il n'étoit pas homme à se contenter d'être souffert. Il avoit de bonnes lumieres sur sa personne, sur son caractère & sur sa conduite. Notre philosophe,

dit-il ; a trouvé ici un rival redoutable ; il s'obstine à cacher ce qu'il sent ; & l'art dangereux de le bien exprimer est celui de son rival ; en fait d'amour une femme croit ordinairement tout ce qui est si bien exprimé.

Doricourt fut inquiet de voir d'Arcy reçu chez la Marquise ; il prit quelques mesures pour le faire exclure ; mais il n'osa pas donner le moindre signe de son intention, ni laisser échapper aucun mouvement qui la décélât. D'Arcy, dans le même tems, révoit aux moyens de ruiner les espérances de Doricourt ; mais sans aucun intérêt personnel ; il vouloit seulement éclairer Céliane, & forcer Dorsigni à s'expliquer.

Pendant que Doricourt attaquoit le cœur de la Marquise, il entretenoit une autre liaison formée depuis longtems avec une jeune veuve très-

aimable, que des raiſons particulieres retenoient à la campagne. Cette abſence qui le favoriſoit dans ſes vues ſur Céliane, l'empêcha de recourir à ſon expédient ordinaire. Il ne vouloit pas rompre avec l'une ſans être sûr de l'autre, il trouva plaiſant de conduire les deux intrigues à la fois. La retraite de la Comteſſe de Leſtival, c'eſt ainſi que ſe nommoit la veuve., n'étoit pas éloignée de la Capitale; ſon amant, qu'elle croyoit incapable de donner l'exemple de l'inconſtance, lui faiſoit de fréquentes viſites; il trouvoit toujours mille prétextes pour les abréger; on en gémiſſoit; mais on cédoit. La tendre Leſtival ne ſe ſeroit pas permis un ſoupçon; elle jugeoit de ſa ſincérité par la réputation qu'il avoit acquis d'être ſincere. Tout conſpiroit ainſi en faveur de Doricourt, la bonne foi de la Comteſſe, l'humeur & la

prévention de Dorſigni, les ſentimens mêmes de la Marquiſe. Mais d'Arcy n'entroit pas dans cet accord; il s'étoit tracé un plan, & il le ſuivoit avec une conſtance dont on ne l'auroit pas jugé capable. La fortune le ſeconda. La Baronne de Lignerai, à laquelle il avoit offert ſon cœur, étoit par hazard dans la plus étroite intimité avec Madame de Leſtival. Celle-ci n'avoit point fait à ſon amie un myſtere de l'amour ſecret de Doricourt, du retour dont elle le payoit, ni de ſes viſites. Ce que Madame de Leſtival avoit dit à la Baronne, la Baronne le dit à ſon amant; & le Chevalier réſolut auſſitôt de le dire à la Marquiſe. Il préféra cependant de la rendre témoin de l'infidélité de Doricourt; cela devoit produire une ſcene plus frappante pour les parties intéreſſées, & plus réjouiſſante pour lui.

Il falloit commencer par lier la Baronne avec Céliane ; il alla trouver Dorſigni pour la lui propoſer ; le pauvre Comte étoit tombé dans une mélancolie profonde qui l'avoit tellement changé qu'il n'étoit plus reconnoiſſable. Mon cher Philoſophe, lui dit d'Arcy, vous pouſſez votre ſyſtême trop loin ; je vous en prie, prenez de mes conſeils ; vous vous en trouverez bien ; voyez, parlez, agiſſez comme le reſte des hommes ; vous y rencontrerez de l'agrément. — Je n'en vois aucun dans ce qui eſt ridicule. — Soit, Mais pourquoi vous taire, quand vous avez mille raiſons de parler ? — Je vous aſſure que je n'ai rien à dire, — Enfin vous ſouhaitez d'être aimé, & vous ne faites rien pour l'être. — Qui vous a dit que j'aie jamais eu cette prétention ? — Ah, mon pauvre Comte ! pouvez-vous l'ignorer,

quand tout le monde s'en apperçoit. Supposons qu'il n'en soit rien, tant pis pour vous, l'amour est quelque chose de très-agréable, & j'en fais aujourd'hui l'heureuse expérience. — Juste-Ciel ! vous êtes aimé ! . . . — Oui la Baronne de Lignerai m'a fait voir toute sa tendresse, & j'y réponds sincérement. Quoi, vous êtes aimé de la Baronne de Lignerai, s'écria tristement Dorsigni ! cela est bien malheureux ajouta-t-il en lui-même ! Doricourt ne va plus trouver d'obstacles. Écoutez, reprit le Chevalier, la Baronne peut vous rendre un grand service ; si vous le voulez, elle mettra fin à vos inquiétudes. — Qu'entends-je ? elle pourroit écarter ! . . . mais par quel moyen ? — Vous le saurez ; tout ce que vous avez à faire c'est de tâcher de la lier avec la Marquise. — De tout mon cœur ; mais j'agis absolu-

ment sans intérêt. — Oh quant à vos intérêts, laissez-en le soin à la Baronne & vous n'y perdrez pas.

Les deux Dames ne tarderent pas à se rencontrer ensemble dans une loge à l'opéra, par les soins du Chevalier ; elles entrerent en conversation, se plurent l'une à l'autre, se visiterent & devinrent inséparables. Doricourt connoissoit très-peu la Baronne, & ignoroit qu'elle connut Madame de Lestival ; il ne se contraignit point devant elle ; il vit avec plaisir que d'Arcy lui étoit attaché, il fut charmé de ne plus craindre en lui un rival. Quelque tems après il dit à Céliane en présence de Madame de Lignerai, qui l'entendit, qu'une affaire inattendue l'appelloit hors de Paris & l'y retiendroit plusieurs jours. La Baronne devina la cause de cette absence ; elle proposa à Céliane d'aller passer le

tems à la campagne chez une de ses amies ; le Chevalier dit qu'il feroit de la partie & se réunit au Comte pour déterminer la Marquise ; elle y consentit & le lendemain du départ de Doricourt, on se mit en voyage, & tout le monde arriva de bonne heure à Lestival.

Je vous amene, dit la Baronne à son amie, une compagnie qui fait mon bonheur, & qui fera certainement le vôtre. La Comtesse répondit avec politesse, la remercia de ce qu'elle étoit venue égayer sa solitude. Bon, bon, lui dit le Chevalier, j'ose dire que vous n'êtes pas absolument seule. — En vérité, je n'ai personne, à l'exception d'un ami qui m'a fait une visite, & dont je ne fais point mystere, parce que nous sommes arrangés pour la vie. Et quel est l'heureux mortel, demanda la Baronne en riant ? Vous le

ſavez bien, répondit la Comteſſe; je vous en ai parlé pluſieurs fois, c'eſt Doricourt. Doricourt, s'écria Céliane avec une vivacité & une ſurpriſe involontaire! pourquoi cette exclamation, Madame, lui dit Dorſigni d'un air un peu chagrin? je vois, reprit la Comteſſe avec quelque confuſion, que Doricourt ne vous eſt pas inconnu; puis-je vous demander quel eſt l'intérêt que vous y prenez? Aucun, Madame, répondit Céliane; mais je le croyois plus loin de Paris, & occupé d'affaires d'une eſpèce bien différente. Je ne ſais, repliqua Madame de Leſtival, avec une certaine émotion, ſi ces affaires vous regardent; mais vous me paroiſſez y prendre beaucoup de part. Doucement, interrompit la Baronne, ceci ne doit pas aller ſi ſérieuſement. Où eſt Doricourt? il eſt à la chaſſe, répondit la Comteſſe. Oh, c'eſt un grand

chasseur, s'écria d'Arcy, je gage qu'il court actuellement deux lievres.

Doricourt arriva dans ce moment même ; sa confusion ne peut être décrite à la vue d'une compagnie qu'il n'attendoit pas. Il examina les yeux de Céliane qui lui semblerent un peu graves ; ceux de la Comtesse montroient à la fois de la colere & de l'indignation. Allons, mon ami, lui cria d'Arcy, de la résolution ; tu as de l'esprit, voyons comment tu te tireras de cet embarras ; le coup de maître est de convaincre ces Dames qu'elles ont tort, & de mettre la raison de ton côté. Eh pourquoi non, répondit-il ? suis-je si coupable ? mais avant tout, mes Dames, puis-je vous demander si vous avez eu quelque explication ensemble ? une explication, Monsieur, dit Céliane ! elle n'est pas nécessaire. Une explication, dit à

son tour la Comtesse ! . . . je suis sûre qu'elle ne vous seroit pas favorable. Elle sera ce qu'elle pourra, reprit Doricourt, & je vais la donner moi-même. Il est vrai, continua-t-il, en s'adressant à la Comtesse & en lui montrant la Marquise, que j'ai porté à cette Dame des hommages que je vous avois d'abord adressés. Elle demeuroit à Paris; vous, à la campagne; elle étoit toujours devant mes yeux, vous vous y trouviez rarement; mon cœur s'est divisé en dépit de moi-même; c'est la premiere fois que j'ai agi d'une maniere opposée à mes principes, & vous conviendrez du moins qu'ils sont meilleurs que ma conduite; cet instant m'y ramene; mes incertitudes cessent, & je vais me déterminer. Monsieur, interrompit Céliane, ne vous pressez pas de vous décider, vous vous croyez sûr du cœur de

l'une & de l'autre, & vous vous persuadez qu'il ne vous reste qu'à choisir ; sortez de votre erreur, & connoissez-moi ; vos discours m'ont plu, sans m'occuper ; vos sentimens m'ont amusée & ne m'ont jamais touchée. Je suis si indignée de votre perfidie pour Madame de Lestival, qu'il ne m'est pas possible de vous la pardonner. Et moi, s'écria-t-il en courant se jetter aux pieds de la Comtesse, j'espere tout de ses bontés ; votre vue même plaidera en ma faveur ; elle excusera mon égarement, & l'on me pardonnera en faveur de vos charmes, de mon retour & de mes remords.

A merveille, s'écria d'Arcy ; on ne peut pas mieux se tirer d'un mauvais pas. Allons, mes Dames, un peu de pitié ; que la premiere qui a reçu ses soins, les reprenne encore & rentre dans ses droits ; je sais que

l'autre ne les lui conteste point. Et vous, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Dorsigni, pendant que la Comtesse relevoit Doricourt, vous regardez tout cela comme si vous étiez à demi pétrifié. Voyez dans quel abîme votre sotte philosophie a été sur le point de vous précipiter! profitez de la circonstance; vous avez de l'amour par-dessus les yeux, & vous avez la hauteur de n'en point convenir. Confesse, philosophe, confesse ton amour à celle qui te l'a inspiré; est-il si difficile & si humiliant de dire qu'on aime? parle, jure, quand même il n'en seroit rien, & peut-être cela n'en vaudroit que mieux.

Les regards de Dorsigni étoient baissés, ils se porterent sur la Marquise; il s'élança auprès d'elle, D'Arcy, lui dit-il, a mieux lu que moi dans mon cœur, mon amitié étoit

de l'amour. Je ne devrois peut-être pas répondre à des ſentimens dont vous ne m'avez jamais parlé, repliqua Céliane; je les avois pénétrés, il eſt vrai, mais pendant que je cherchois à me perſuader que vous m'aimiez, vous ſembliez apporter tous vos efforts à me convainere du contraire. — Ah pouvez-vous blâmer mon reſpect, ma timidité, mon erreur. — Oui, Monſieur, je le puis, je le dois; vous auriez fixé mon inclination qui ne pouvoit l'être ſans ce ſecours; j'ai cru pendant quelque têms qu'elle l'êtoit; mais je crains bien d'avoir pris l'intention pour l'effet. Qu'ai-je entendu, s'écria le Comte! il ne put prononcer que ces mots; il y vit la certitude de ſon malheur; ſon front ſe couvrit d'une pâleur mortelle; on eût dit qu'il alloit expirer; la Marquiſe qui s'en apperçut, changea de couleur

elle-même ; elle ſe précipita ſur lui, & lui fit reſpirer des ſels ; elle laiſſa couler quelques larmes qu'elle ne put retenir ; Dorſigni les vit & revint à la vie.

Très-bien, s'écria d'Arcy qui ne perdoit de vue aucuns de leurs mouvemens ; voilà qui eſt admirable ! ils ſe ſont enfin entendus. Encore quelques pas en avant & vous ſerez tous deux au même point. Dans quelle ſituation cependant avez-vous été juſqu'à préſent ? vous Dorſigni, vous étiez amoureux en dépit de vous même ; vous, Céliane, malgré vous, vous étiez indifférente. Il juroit qu'il ne vous aimoit pas ; vous étiez convaincue que vous l'adoriez ; vous vous êtes mépris tous les deux. Cela peut-être, répondirent-ils avec un ſoupir. Cela a été, reprit le Chevalier ; je vais vous dire à préſent ce qui ſera. La Marquiſe aimera un peu

plus, le Comte un peu moins, vous reviendrez à l'équilibre, & tout ira bien. Nous en courrons les risques, répondirent-ils ensemble ; & j'espere justifier votre prédiction, ajouta Céliane ; & moi j'espere la démentir ajouta Dorsigni.

# ALINE,

## REINE DE GOLCONDE.

### EPÎTRE.

PAR votre ordre, belle Eliante,
Je vais, du leger Hamilton,
Avec une voix glapiſſante,
Eſſayer de prendre le ton.
Il avoit une tendre Lyre,
Dont il jouoit adroitement;
Même au milieu de ſon délire;
Moi, je n'ai qu'un *Siſtre* allemand,
Et les ſons aigres que j'en tire,
Ne peuvent, à ce que je crois,
Bien accompagner ma voix.
Mais ſans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
Aline, auprès de ſon Village,
Troqua, dans un Vallon charmant,
Son innocence & ſon laitage
Contre un vilain petit enfant.
Vous, en pareille circonſtance,

Voici ce que vous auriez fait ;
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence ;
Aline, de cet enfant là,
Dont le hasard m'avoit fait pere,
Fit à ses parents un mystere ;
Mais sa taille à la fin parla.
Sa mere même apprit par là
Qu'elle seroit trop tôt grand'mere.
J'ai remarqué que les parents
Ont tous un singulier caprice ;
Ils veulent qu'on les avertisse
Avant de faire des enfants ;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas ;
La maudite mere, en furie,
Donne cent coups à ma beauté ;
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie ;
Et pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-pere irrité,
Chasse à jamais de sa patrie
Aline & ma postérité.
Cependant, malgré ce tapage,

Pour Aline raſſurez-vous.
Le Ciel eſt toujours aſſez doux
Pour la beauté qui n'eſt pas ſage;
Et jamais un joli viſage
Ne fut, dit-on, mangé des Loups.
D'Aline, une Ville inconnue,
Reçut un petit citoyen;
Partout elle fut bien reçue,
Elle ne manqua plus de rien;
Et des gens, qui depuis l'ont vue,
M'ont dit qu'elle ſe portoit bien.

# LA REINE DE GOLCONDE,

## *CONTE.*

JE m'abandonne à vous, ma plume ; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit, & commandez à votre maître.

Le Sultan des mille & une nuits interrogeoit Dinazarde ; le Géant Molinos, son bellier, & on leur contoit des histoires ; contez m'en aussi quelqu'une que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous, mes Lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir, & non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses & d'amans ; vous

n'avez que faire de moi pour vous amuſer ; mais moi, je ſuis ſeul, & je voudrois bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurele, *Imperator Romano*, à ſon ſecours pour s'endormir : moi j'appelle la Reine de Golconde pour me réveiller.

J'étois dans un âge où un univers nouveau ſe déploye à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent ; où des ſens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais deſirs dans de plus douces illuſions : j'avois quinze ans en un mot, & j'étois loin de mon Gouverneur ſur un grand cheval Anglois à la queue de vingt chiens courans, qui chaſſoient un vieux ſanglier : jugez ſi j'étais heureux. Au bout de quatre heures,

heures, ces chiens tomberent en défaut, & moi auſſi. Je perdis la chaſſe, après avoir longtems couru à toute bride. Comme mon cheval étoit hors d'haleine, je deſcendis; nous nous roulâmes tous deux ſur l'herbe; enſuite il ſe mit à brouter & moi à dormir.

Je déjeûnai avec du pain & une perdrix froide, dans un Vallon riant, formé par deux côteaux couronnés d'arbres verds. Une échappée de vue offroit à mes yeux un Hameau bâti ſur la pente d'une colline éloignée, dont une vaſte plaine, couverte de riches moiſſons & d'agréables vergers me ſéparoit.

L'air étoit pur, & le Ciel ſerein, la terre encore brillante des perles de la roſée, & le ſoleil à peine au tiers de ſa courſe ne cauſoit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par ſon haleine.

Où sont ces amateurs de la nature, qui savent si bien jouir d'un beau-tems & d'un joli paysage ? c'est pour eux que je parle ; car pour moi, j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une Paysanne en corset & en cotillon blanc que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur sa tête. Je la vis avec un secret plaisir passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau, & suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur ; & sans rien concevoir de ce qui se passoit au-dedans de moi, je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisois l'embellissoit à mes yeux, & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Géorgie & la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma

petite Laitiere, & jamais une créature auſſi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne ſachant quel compliment lui faire pour entrer en converſation avec elle, je lui demandai à boire un peu de ſon lait pour me rafraîchir. Je lui fis enſuite quelques queſtions ſur ſon Village, ſur ſa famille, ſur l'âge qu'elle avoit ; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ſes paroles dignes de ſortir de ſa bouche.

Je ſus qu'elle étoit du hameau voiſin, & qu'elle s'appelloit Aline. Ma chere Aline, lui dis-je, je voudrois bien être votre frere : ( ce n'eſt pas cela que je voulois dire, ) & moi, je voudrois bien être votre ſœur, me répondit-elle. Ah ! je vous aime pour le moins autant que ſi vous l'étiez, ajoutai-je en l'embraſſant. Aline voulut ſe défendre de mes careſſes, & dans les efforts

qu'elle fit, son pot tomba & son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer ; & se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot & voulut se sauver. Son pied glissa sur la voie lactée, elle tomba à la renverse ; je volai à son secours, mais inutilement. Une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever, & m'entraîna dans sa chûte.... J'avois quinze ans, & Aline quatorze ; c'étoit à cet âge & dans ce lieu que l'amour nous attendoit pour nous donner ses premieres leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline, mais bientôt sa douleur fit place à la volupté, elle lui fit aussi verser des larmes ! Et quelles larmes ! ce fut alors que je connus vraiment le plaisir, & le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le tems qui sembloit avoir cessé

d'exister pour nous, suivoit sa marche pour le reste de la nature, & le soleil, incliné vers l'horison, rappelloit les bergers à leurs cabanes & les troupeaux à leurs étables : l'air retentissoit du son des cornemuses & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est tems que je m'en aille, dit Aline ; car ma mere me battroit. Je respectois encore ma mere dans ce tems là ; je n'eus pas l'esprit de la désabuser du respect qu'elle avoit pour la sienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur, ajouta-t-elle, mais je vous le pardonne. Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que n'étoit votre lait, & le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi & un anneau d'or que je portois au doigt ; elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages toujours collés l'un contre l'autre se sépare-

rent humides de larmes & de baiſers. Je remontai à cheval ; & après avoir ſuivi auſſi loin que je pus des yeux ma chere Aline, je fis mes derniers adieux aux lieux conſacrés par mes premiers plaiſirs, & je revins au château de mon pere, bien fâché de n'être point un petit payſan du hameau d'Aline.

J'avois bien réſolu de ne plus aller à la chaſſe ailleurs que dans ce charmant vallon, & de faire grace, en faveur de la belle Aline, à tout le gibier de la province ; mais ces projets, ſi chèrs à mon cœur, s'évanouirent comme un ſonge. J'appris en arrivant que des nouvelles imprévues forçoient mon pere à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui ; j'embraſſai ma mere en pleurant ; mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le tems ronge l'acier & l'amour ;

j'étois inconſolable en partant, je ſuis conſolé en arrivant ; à meſure que je m'éloigne d'Aline, Aline s'éloigne de mon eſprit, & la joie d'entrer dans un monde nouveau me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacerent l'amour dans mon cœur. Je ſervis ſix pénibles campagnes, dans leſquelles je reçus de grandes bleſſures & de petites récompenſes ; je revins à Paris me dédommager, dans le ſervice des Belles, de tout ce que j'avois ſouffert au ſervice de l'Etat.

Sortant un jour de l'Opéra, je me trouvai par hazard à côté d'une jolie femme qui attendoit ſon caroſſe. Après m'avoir regardé avec attention, elle me demanda ſi je la reconnoiſſois ; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la premiere fois. Regardez-moi bien,

dit-elle ; l'ordre n'eſt pas dur, répondis-je, & votre viſage ſaura bien vous faire obéir : mais plus je vous regarde, plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu juſqu'à préſent & ce que je vois à cette heure. Mais puiſque mes traits mêmes ne vous rappellent point, dit-elle, peut-être que mes mains ſeront plus heureuſes. Alors ôtant ſon gand, elle me montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Aline : l'étonnement m'ôta la parole. Son caroſſe arriva, elle me dit d'y monter avec elle, je la ſuivis.

Voici ſon hiſtoire.

» Vous vous ſouvenez peut-être
» encore de mon pot au lait & de
» tout ce que je perdis avec lui. Vous
» ne ſaviez ce que vous faiſiez, ni
» moi non plus ; mais je ſus bientôt
» que c'étoit un enfant : ma mere
» s'en apperçut auſſi, & me chaſſa de

» la maiſon ; je m'en aillai, deman-
» dant l'aumone, à la Ville voiſine ;
» où une vieille femme me retira.
» Elle me ſervoit de mere, & je
» lui ſervis de niece ; elle eut ſoin de
» me parer & de me produire ; je ré-
» pétois ſouvent, par ſon ordre,
» les leçons que vous m'aviez don-
» nées ; & comme vous aviez eu
» pour ſucceſſeur immédiat le Curé
» du lieu, votre fils lui échut en par-
» tage. Il en a fait depuis un très-joli
» enfant de chœur. Ma tante eſpérant
» que ma beauté lui feroit encore
» plus utile dans une grande Ville,
» me mena à Paris, où après avoir
» paſſé par pluſieurs mains différen-
» tes, je tombai dans celles d'un
» vieux Préſident : une des premie-
» res perſonnes de l'Etat pour la
» dignité, étoit une des dernieres
» pour l'amour ; & il ſe trouvoit
» réduit à bien peu de choſe, quand

» il étoit dépouillé de sa perruque ;
» de sa simarre & de son porte-feuil-
» le. Cependant le peu qui en restoit
» m'aima à la folie, & nous combla,
» ma tante & moi, d'argent & de
» pierreries. Ma tante mourut, j'en
» héritai ; j'avois environ vingt mille
» livres de rente & beaucoup d'ar-
» gent comptant ; je trouvai le mé-
» tier que j'avois fait jusqu'alors en-
» nuyeux, je voulus faire celui d'hon-
» nête femme, qui a aussi son ennui.
» Pour deux louis que je donnai à
» un généalogiste, je fus une fille
» d'assez bonne maison. Quelques
» liaisons que je formai avec des
» gens de lettres me valurent la ré-
» putation d'esprit, peut-être mê-
» me un peu d'esprit. Enfin un hom-
» me de naissance, riche de plus de
» cent mille livres de rente, crut
» foiblement payer ma vertu, en
» m'épousant, & la pauvre Aline est

» à présent pour le public, *la Mar-
» quise de Castelmont*; mais pour vous,
» *la Marquise de Castelmont*, veut
» encore être Aline ».

Et qui avez-vous plus aimé, lui dis-je, de tout ce que vous avez connu? « Pouvez-vous me le de-
» mander, me répondit-elle; j'étois
» simple quand vous m'avez vue, &
» je ne l'étois plus quand j'en ai vu
» d'autres. J'avois commencé à me
» parer, je n'étois plus si belle, j'a-
» vois besoin de plaire, je ne pou-
» vois plus aimer. L'art nuit à tout;
» le rouge que nous mettons déco-
» lore nos joues; les sentimens que
» nous affectons refroidissent nos
» cœurs. Je n'ai aimé que vous, &
» quoiqu'il soit aisé d'être plus fidele
» que moi, il seroit impossible d'être
» plus constante; votre idée toujours
» présente à mon esprit dans les infi-
» délités que je vous faisois, en em-

» poisonnoit presque toujours le plai-
» sir. J'avouerai cependant qu'elle
» leur prêtoit de tems en tems des
» charmes ».

J'eus une véritable joie de retrouver ma chere Aline ; nous nous embrassâmes avec les mêmes transports que dans ces tems heureux où nos levres n'avoient point encore rencontré d'autres levres, & où nos cœurs répondoient aux premieres invitations de la volupté. Nous arrivâmes chez elle ; j'y restai à souper, & comme M. de Castelmont étoit absent je survécus à toute la compagnie & j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées & les lits superbes, il aime à voltiger sur l'émail des prairies & à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme ; mais elle ne s'appelloit & n'étoit plus Aline.

Amans qui voulez connoître l'a-

mour, ou ſeulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du Miniſtre dans votre poche qui vous forcent à partir pour l'armée. C'eſt dans ces circonſtances que je vis Madame de Caſtelmont & j'y perdis beaucoup. Juſqu'à quand la trompeuſe voix de la gloire rendra-t-elle odieux ce doux repos & ces tendres plaiſirs ? Juſqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? je ne faiſois point encore ces ſages réflexions ; quand on eſt Brigadier, comme je l'étois, on penſe plutôt à devenir Maréchal de Camp que Philoſophe, & malgré toute la ſévérité des Miniſtres, on en eſt ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaiſe en ſortant de chez Madame de Caſtelmont, & je volai avec plaiſir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma Patrie, après avoir eſſuyé à la

fois bien des coups de fuſil & beaucoup d'injuſtices, je paſſai aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général.

Je laiſſe aux Poëtes & aux Gaſcons le ſoin d'eſſuyer & de décrire des tempêtes : pour moi j'arrivai ſans accident ; tout étoit calme à mon arrivée, & mon ſéjour dans les Indes reſſembloit plutôt à un voyage de plaiſir qu'à une commiſſion militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différens Royaumes qui partagent ce vaſte pays, & je m'arrêtai en Golconde ; c'étoit alors le plus floriſſant Etat de l'Aſie. Le peuple étoit heureux ſous l'Empire d'une femme qui gouvernoit le Roi par ſa beauté & le Royaume par ſa ſageſſe. Les coffres des particuliers & ceux de l'Etat étoient également pleins. Le Payſan cultivoit ſa terre pour lui, ce qui eſt rare ; & les Tréſoriers ne re-

cevoient point le revenu de l'Etat pour eux, ce qui eſt encore plus rare. Les Villes ornées d'édifices ſuperbes, & plus embellies encore par les délices qui y étoienr raſſemblés, étoient pleines d'heureux Citoyens fiers de les habiter; les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y regnoient, & par les honneurs que le Gouvernement rendoit à l'agriculture; les Grands enfin étoient enchantés à la Cour par les beaux yeux de leur Reine, qui ſavoit l'art de récompenſer leur fidélité, ſans épuiſer les tréſors publics: Art infaillible & charmant, dont les Reines uſent trop peu à mon gré, & dont le Roi ſon époux ignoroit qu'elle ſe ſervît. J'arrivai à cette Cour & j'y fus reçu avec tout l'agrément poſſible. J'eus d'abord une audience publique du Roi, enſuite de la Reine, qui m'ayant apperçu baiſſa ſon voile.

Sur sa réputation je l'avois soupçonnée de ne rien voiler ; je fus très-étonné de cette réception : au reste elle me reçut fort bien, & je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vû son visage que je mourois d'envie de voir ; d'abord parce qu'on le disoit fort beau ; ensuite parce que tout ce qui appartient à une grande Reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un Officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins & le parc qui environnoient le Palais ; j'acceptai la partie : nous nous levames avec le soleil, & il me mena par de superbes allées dans une espece de bois touffu où les myrthes, les acacias & les orangers mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres ; mon guide monta légérement dessus, & ayant sonné une fanfare

avec une trompe qu'il portoit sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de l'Officier, & ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fut l'usage de mener perdre les gens, au lieu de les mener promener ; mais quelle fut ma surprise, quand arrivé à la lisiere du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la premiere fois Aline & l'amour ! c'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier ; il n'y manquoit qu'une laitiere que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline, & le même pot au lait. Est-ce un songe, m'écriai-je ? Est-ce un enchantement ? Est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue ? Non me ré-

pondit-elle, vous n'êtes, ni endormi, ni enſorcelé, & vous verrez tout-à-l'heure que je ne ſuis point un fantome ; c'eſt Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que ſous la forme ſous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient ſe délaſſer avec vous du poids de ſa Couronne, en reprenant ſon pot au lait ; vous lui avez rendu l'état de Laitiere plus doux que celui de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde, & je ne vis qu'Aline ; nous étions tête-à-tête alors, les Reines ſont des femmes ; je retrouvai ma premiere jeuneſſe, & je traitai Aline comme ſi elle avoit conſervé la ſienne, parce que les Reines ſont toujours cenſées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoiſſance, Aline reprit ſes habits de Reine qu'une Eſclave de confidence qui

l'avoit ſuivie, lui apporta. Nous rentrâmes dans le Palais, où je lui vis recevoir toute ſa Cour avec une grace & une bonté qui charmoit tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns, parloit aux autres, ſourioit à tous ; en un mot elle avoit bien l'air d'être maîtreſſe de tout le monde ; mais elle ne paroiſſoit la Reine de perſonne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la ſuivis dans une ſalle ſéparée, où m'ayant fait aſſeoir à côté d'elle, elle me conta auſſi ſes dernieres avantures.

Le Marquis de Caſtelmont fut tué en duel, environ trois mois après votre départ, & il laiſſa ſa veuve déſolée avec quarante mille écus de rente pour toute conſolation. Une partie de ſes biens étoit en Sicile & exigeoit, diſoit-on ma préſence. Je

nom de mon ancienne Patrie, & tous ses habitans sont traités comme mes parens, mes amis ; je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, & souvent j'admets le plus vieux d'entr'eux à ma table pour me retracer le tableau de mon vieux pere, & de ma pauvre mere que j'aimerois à respecter, si je la possédois encore ; les herbes de la prairie ne sont jamais foulées que par les danses des jeunes garçons & des jeunes filles du hameau ; la coignée respectera tant que je vivrai ces arbres imitateurs de ceux qui prêterent leur ombre à nos amours, & mes habits de paysanne conservés avec mes ornemens royaux ne cessent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeller ma premiere obscurité. Ils me forcent à respecter une condition dans laquelle j'ai été moins méprisable, que dans toutes celles auxquelles je me suis

élevée depuis ; ils m'apprennent à respecter l'humanité par-tout ; ils m'instruisent à regner.

O la charmante Princesse que celle de Golconde ! elle étoit tout-à-la fois bonne Reine, bon Roi, bonne femme & bon philosophe ; elle étoit encore plus, elle étoit bonne jouissance. Helas ! je ne le fus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, & obligé de sortir de son Royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de tems après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes disgraces, ne méritant, ni les unes, ni les autres. J'ai erré depuis, sans fortune & sans espérance de pays en pays ; enfin je vous ai rencontrée dans ce desert, où je compte me fixer, puisque je trouve tout-à-la fois une solitude & une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent que c'étoit à lui que je contois cette histoire ; mais comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille vétue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré & qui m'avoit demandé de lui conter mes avantures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues ; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singuliere ; elle n'én perdit pas une parole ; & quand j'eus fini elle me dit : Ce qui me plaît le plus de votre histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en savez-vous, lui dis-je ? peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis bien sûre du contraire, me dit-elle. Madame se mêle donc un peu de magie, repris-je ? pas tout-à-fait, repliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau

qui

qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois, lui dis-je que l'anneau de Salomon qui puiſſe avoir cette vertu. Connoiſſez-vous celui d'Aline, dit-elle en ſouriant, & en me montrant ſa main ? Aline que vous avez fait monter ſur le Trône de Golconde & que vous en avez fait deſcendre, qui fugitive & proſcrite eſt venue chercher dans ces lieux éloignés un azile contre la colere de ſon mari, à laquelle vous échapâtes en ſautant par la fenêtre.

Quoi c'eſt encore vous, m'écriai-je ? je ſuis donc bien vieux, car j'ai, ſi je m'en ſouviens, un an plus que vous ; mais il eſt impoſſible d'avoir un an plus que votre viſage. Qu'importe, dit-elle d'un ton grave, notre age & notre figure ? nous étions autrefois jeunes & jolis : ſoyons ſages à préſent, nous ſerons plus heureux.

Dans l'age de l'amour nous avons dissipé, aulieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié ; jouissons aulieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir ; & toute la vie peut être pour le plaisir fixé ; l'un ressemble à la goutte d'eau, & l'autre au diamant ; tous deux brillent du même éclat, mais le moindre souffle fait évanouir l'un, & l'autre résiste aux efforts de l'acier ; l'un emprunte son éclat de la lumiere, l'autre porte sa lumiere dans son sein & la répand dans les ténebres. Ainsi tout dissipe le plaisir, & rien n'altere le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espéces ; un ruisseau d'eau vive & claire descendoit de la cîme en faisant mille détours & venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au

pied de la montagne. Voyez, me dit-elle, si cela suffit à votre contentement : voilà ma demeure qui deviendra la votre si vous le voulez; cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des soins que vous en aurez pris. Cette eau transparente vous invite à la puiser; du haut de cette montagne votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs Royaumes; montez-y vous y respirerez un air plus vif & plus sain; vous y serez plus loin de la terre & plus près des cieux : Considérez delà ce que vous avez perdu, & vous me direz après si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle & de mépris pour moi; nous nous aimâmes plus que jamais & nous devînmes l'un & l'autre notre univers. J'ai déja passé ici plusieurs

années délicieuſes avec cette ſage compagne. J'ai laiſſé toutes mes folles paſſions & tous préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras ſont devenus plus laborieux, mon eſprit plus profond, mon cœur plus ſenſible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions & de tendres ſentimens ; & ce n'eſt qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

# IL EUT TORT.

EH ! qui est ce qui ne l'a pas ? On n'est, dans le monde, environné que de torts. Ils sont nécessaires ; ce sont les fondemens de la société : ils rendent l'esprit liant ; ils abbaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui auroit toujours raison, seroit insupportable. On doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux ; celui-là est irréparable. Lorsqu'on ennnuie les autres, il faut rester chez soi tout seul. Mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor. C'étoit un jeune homme malheureusement né : il avoit l'esprit juste, le cœur tendre & l'ame douce ; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le mondé, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connoissance avec un homme de la cour : la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il avoit une jolie figure ; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'étoit jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit ; mais comme il n'en étoit point amoureux, il ne s'en apperçut pas. Le mari le pria d'examiner un traité sur la guerre, qu'il avoit composé, à ce qu'il prétendoit. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement, qu'en examinant son ouvrage, il avoit jugé qu'il feroit un fort bon négociateur de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit Marquis avorté trouva l'auteur de cour

un génie tranſcendant, & traita ſa femme comme ſi elle eût été jolie. Il eut le régiment : le Marquis fut colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai. Il eut tort.

Cette aventure le rebuta : il perdit toutes vues de fortune, vint à Paris vivre en particulier, & forma le projet de s'y faire des amis. Ah ! bon Dieu, comme il eut tort ! Il crut en trouver un dans la perſonne du jeune Alcipe. Alcipe étoit aimable, avoit le maintien décent & les propos d'un homme eſſentiel.

Un jour il aborda Mondor avec un air affligé : auſſi-tôt Mondor s'affligea, ( car il n'y a point de plus ſotes gens, que les gens d'eſprit qui ont le cœur bon ; ) Alcipe lui dit qu'il avoit perdu cent louis ſur ſa parole ; Mondor les lui prêta, ſans vouloir de billet : il crut par-là s'être acquis un ami. Il eut tort : il ne le revit plus.

Il donna dans les gens de lettres ; ils le jugerent capable d'examiner leurs pieces : ils obtinrent audience de lui plus aiſément que du public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnoître du talent : il lui ſembla digne de la plus grande ſévérité. Il lut ſon ouvrage avec la plus grande attention : c'étoit une comédie. Il retrancha des détails ſuperflus, exigea plus de fonds, demanda à l'auteur de mieux enchaîner ſes ſcènes ; de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les acteurs en ſituation, de prendre bien plus garde à la juſteſſe du dialogue, qu'au faux brillant de l'eſprit, de ſoutenir ſes caracteres, de les nuancer finement, ſans trop les contraſter. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent preſque toujours du froid ſur l'action. Voilà les conſeils qu'il donna à l'auteur : il corrigea ſa piece en

conſéquence ; il éprouva que Mondor l'avoit mal conſeillé. Les comédiens ne trouverent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même auteur qui auroit dû ſe dégoûter de faire des pieces, en compoſa une autre qui n'étoit qu'un amas de ſcènes informes & découſues. Mondor n'oſa pas lui conſeiller de ne la point donner : il eut tort ; la piece fut ſifflée. Cela le jetta dans la perplexité : s'il donnoit des conſeils, il avoit tort ; s'il n'en donnoit pas, il avoit tort encore.

Il renonça au commerce des beaux eſprits, & ſe lia avec des ſavans : il les trouva preſqu'auſſi triſtes que des gens qui veulent être plaiſans. Ils ne vouloient parler que lorſqu'ils avoient quelque choſe à dire ; ils ſe taiſoient ſouvent. Mondor s'impatienta & ne parut qu'un étourdi. Il

fit connoiſſance avec des femmes à prétentions ; autre mépriſe : il ſe crut dans un climat plus voiſin du ſoleil ; c'étoit le pays des éclairs, où preſque toujours les fruits ſont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plûpart de ces femmes n'avoient qu'une idée qu'elles ſubdiviſoient en petites penſées abſtraites & luiſantes : il s'apperçut que tout leur art n'étoit que de hacher l'eſprit ; il connut le tort qu'il avoit eu de rechercher leur ſociété : il voulut y briller, il parut lourd ; il voulut y raiſonner, il parut gauche ; en un mot, il déplut, quoiqu'il sût fort bien ſes auteurs Latins, & ſentît qu'on ne pouvoit pas dire à un jeune homme : Voulez-vous réuſſir auprès des femmes, liſez Cicéron.

Mondor étoit l'homme du monde le plus raiſonnable, & ne ſavoit quel parti prendre pour avoir raiſon.

Il éprouva que, dans le monde, les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti, que d'en prendre un bon mal adroitement.

Il avoit voulu être courtisan, il s'étoit cassé le col : il avoit cherché à se faire des amis, il en avoit été la dupe : il avoit vu de beaux esprits, il s'en étoit lassé ; des savans, il s'en étoit ennuyé ; des femmes, il y avoit été ennuyeux : il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement ; il crut que le parti le plus sensé étoit d'être amoureux : il en forma le projet ; c'étoit précisément le moyen de ne le pas devenir. Il examinoit toutes les femmes : il mettoit dans la balance les agrémens & les talens de chacune, afin de se déterminer pour celle qui auroit une perfection de plus. Il croyoit que l'amour est un dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue : il eut beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile ; mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide & la plus capricieuse : il se remercia de son choix ; il vit cependant bien, qu'elle n'étoit pas belle ; il s'en applaudissoit ; il se flattoit de n'avoir point de rivaux : il avoit tort ; il ignoroit que les femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention : elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure, qu'on en prend ordinairement, pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit : les avances qu'elles font, flattent l'orgueil ; & la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience ;

il se trouva environné de concurrens ; il en fut inquiet : il eut tort ; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa femme avec tous les égards possibles : il eut tort ; elle prit sa douceur pour foiblesse de caractere, & le maîtrisa durement ; il voulut se brouiller : il eut tort ; cela lui ménagea le tort de se raccommoder. Dans les raccommodemens, il eut deux enfans, c'est-à-dire, deux torts ; il devint veuf : il eut raison ; mais il en fit un tort : il fut si affligé, qu'il se retira dans ses terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivoit avec hauteur, & ne voyoit aucun de ses voisins ; il jugea qu'il avoit tort : il eut autant d'affabilité que l'autre en avoit peu ; il eut grand tort ; sa maison devint le réceptacle de gentillastres qui l'accablerent sans relâche. Il envia le sort

de ſon voiſin, & s'apperçut trop tard, que le malheur d'être obſédé, eſt bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès, pour des droits de terres : il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandoit injuſtement, que de plaider ; il ſe comporta en honnête homme, donna à dîner à ſa partie adverſe, & fit un accommodement déſavantageux : il eut tort. Un ſi bon procédé ſe répandit dans la province : tous ſes petits voiſins voulurent profiter de ſa facilité, & réclamer, ſans aucun titre, quelque droit chimérique. Il eut vingt procès, pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta ; il vendit ſa terre : il eut tort ; il ne ſut que faire de ſes fonds. On lui conſeilla de les placer ſur le concert d'une grande ville voiſine, qui étoit très-accrédité. Le directeur étoit un joli homme, qui s'étoit

fait avocat, pour apprendre à se connoître en musique. Mondor lui confia son argent : il eut grand tort. Le concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentillesse de M. l'avocat. Cet événement ruina Mondor : il sentit le néant des choses d'ici-bas ; il voulut devenir néant lui-même ; il se fit moine, & mourut d'ennui : voilà son dernier tort.

# ARBROUN,

## *Conte Arabe.*

LE Calife Arbroun fut comparé par les Poëtes de ſon tems à un arbre prodigieuſement grand, qui étoit près de ſon Château ; ſes profondes & vaſtes racines, c'étoit, diſoient-ils, la puiſſance du Calife ſolidement établie ; ſa tige ſuperbe s'élevoit juſqu'aux nues, le Calife avoit l'eſprit ſublime ; la tête de cet arbre étoit ornée de fleurs & de fruits, le Calife étoit gracieux & bienfaiſant ; en un mot il n'avoit de défaut qu'une noire mélancolie qui obſcurciſſoit le brillant de ſon eſprit : mais pour diſſiper ces nuages ſombres, il avoit fait ſon ami d'un Philoſophe qui ſavoit égayer la Philoſophie par des morales réjouiſſantes, & par des folies cenſées.

Le Calife Arbroun difoit que l'efprit de l'homme étant encore plus maladif que fon corps, un bon Philofophe étoit auffi néceffaire auprès d'un Prince qu'un bon Médecin. Un jour étant feul avec le Médecin de fa mélancolie, après une rêverie profonde, & regardant l'arbre auquel on le comparoit, il s'écria tout-à-coup : Arbroun, Arbroun, tu attriftes tes amis par ta mélancolie, comme cet arbre touffu attrifte en les couvrant de fon ombre les arbres qui l'environnent ; puis fe tournant vers le Philofophe : Ecoute, ami, lui dit-il, je te promets une bague chaque fois que tu pourras me faire rire. Bon, reprit le Philofophe, en fecouant la tête, je ne gagnerois pas avec vous en dix ans de quoi orner un de mes doigts ; j'aurai beau plaifanter, vous ne rirez jamais ; ce fera quelquefois ma faute, & quelquefois la vôtre ; mais vous jugerez de mes

bons mots, selon votre mauvaise hùmeur, & je n'aurai point de bague.

Hé bien, reprit le Calife, toutes les fois que tu pourras me faire voir que c'est ma faute de n'avoir pas ri de tes plaisanteries, je te les payerai comme bonnes ; mais il faudra me prouver par raison que j'aurois dû rire. Vous me réduisez à l'impossible, dit le Philosophe, tout ce qu'on peut prouver c'est qu'un bon mot est raisonnable ; mais quand on pourroit prouver qu'il est risible, on ne prouvera point à un homme qu'il a tort de n'en pas rire : voyons pourtant, continua le Philosophe, si vous rirez de ce que m'a conté ce matin l'une des femmes de cette veuve, dont le mari mourut hier. C'est la veuve de votre maître d'hôtel. Vous savez qu'elle se piquoit d'être la plus tendre épouse du pays, & par conséquent elle va se piquer d'être la veuve la plus affligée qui fût jamais. Hier

après avoir, en préſence de cette femme, épuiſé ſes larmes & ſa douleur, elle s'enferma ſeule pour pouvoir en liberté laiſſer repoſer ſon affliction, & étudier le rôle d'affligée qu'elle a réſolu de ſoutenir. Elle cherche dans ſon miroir tous les airs & les changemens de viſage qui peuvent convenir aux larmes qu'elle répandra ; car elle compte que les larmes ne lui manqueront pas. De toutes ces grimaces d'affliction qu'elle étudioit au miroir, une entr'autres lui parut ſi plaiſante à elle-même, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire : après avoir un peu ri, elle recommença ſon étude ; autre grimace qui lui parut encore plus plaiſante ; il lui prit alors des éclats de rire ſi violens & ſi continus, que je crois qu'elle rira tant qu'elle ſera veuve.

Ce récit accompagné des grimaces de la veuve que contrefit le Philoſophe, ne fit pas ſeulement ſourciller

le Calife. Le Philoſophe bilieux & colere eſt piqué au vif ; il redouble de bons mots, on n'en rit point ; il plaiſante de rage, & par de vives ſecouſſes il veut ébranler le Calife, comme un voyageur altéré qui voudroit attraper une poire, s'efforce d'ébranler à ſecouſſes réitérées le poirier dont il deſire ardemment le fruit. Le Philoſophe eſt outré, & cette colere outrée dans un Philoſophe qui veut faire rire, devoit avoir ſon effet ; mais le Calife en ſourit à peine, & faire ſourire ne ſuffiſoit pas pour gagner la bague. Dans le moment une volée ou plutôt une épaiſſe nuée de corneilles vint ſe repoſer ſur ce grand arbre à qui nous avons comparé le Calife. Je vis ces mêmes Corneilles, dit *impromptu* le Philoſophe ; elles penſerent déſeſpérer un brutal diſtrait, qui voyant cette nuée de triſtes oiſeaux noircir les fruits & les fleurs

d'un si bel arbre, s'irrita d'abord, & oubliant que cette tige est grosse comme une tour, voulut dans son premier mouvement secouer ce gros arbre comme un jeune poirier.

Imaginez-vous cet extravagant occupé du desir de faire envoler ces corneilles ; transporté de fureur contre elles, il redoubloit ses secousses en se meurtrissant le dos contre le tronc de l'arbre, comme nous voyons les petits enfans en colere frapper du poing la muraille qui leur a fait une bosse au front. Le récit que je vous fais n'est pas risible, mais je ne pus jamais m'empêcher de rire en voyant la chose en original. Je crois que j'en eusse ri comme toi, dit le Calife, si je l'eusse vu. Vous deviez donc rire en me voyant en colere vouloir par des secousses de plaisanteries réitérées, chasser de votre tête les noires corneilles, c'est-à-dire, les soucis & les chagrins qui vous offusquent. Je

t'entends, dit le Calife, en tirant de de son doigt une bague, tu me prouves que je devois rire en voyant ta colere ; ainsi tu as gagné la bague. C'est de ce Conte qu'est venu le proverbe Arabe qui dit à propos des grands Seigneurs que leur grandeur & leurs soucis accablent de mélancolie, *ils ont une volée de Corneilles dans la tête.*

*Fin du second Volume.*

# TABLE

*Des Matieres contenues dans ce Volume.*



*Fin de la Table du tome second.*